

Ac 2417

Ac 2417

RECITS
ET
LÉGENDES
DES FLANDRES

PAR
CAROLINE POPP



BRUXELLES
A. N. LEBÈGUE ET COMPAGNIE

OFFICE DE PUBLICITÉ
RUE DE LA MADELEINE, 46

1867

43.
v. 3e

RÉCITS ET LÉGENDES

DES FLANDRES

Bruges. — Imprimerie P.-C. Popp.

R É C I T S
ET
L É G E N D E S
DES FLANDRES

PAR
CAROLINE POPP



BRUXELLES
A. N. LEBÈGUE ET COMPAGNIE
OFFICE DE PUBLICITÉ
RUE DE LA MADELEINE, 46

—
1867

Hauteville-House, 4 Janvier 1868.

Je viens de me donner mes étrennes, Madame. J'ai lu votre charmant livre. Ma vie se compose de peu de loisir et de peu de plaisir; ces deux douces choses, vous venez de me les accorder. Je vous remercie. Dans votre gracieuse toute-puissance de femme et d'écrivain, vous m'avez fait cadeau de quelques heures sereines et enchantées. Je vous répète ici ce que je vous disais à propos de NATHALIE que j'ai relue avec charme. Vos récits flamands ont un reflet de chaude couleur espagnole mêlé aux fortes et naïves silhouettes du Nord. Vous avez le don de vérité, don suprême qui vient de l'âme. Votre âme étant belle, votre talent est vrai.

Je voudrais causer longtemps avec vous de toutes ces pages, tantôt fraîches, tantôt sombres. Vous avez la gamme complète, qui va de la grâce à la force. J'avais vu en été la Zélande; elle est bonne à revoir. Je vous remercie de me l'avoir complaisamment apportée dans ma solitude.

Quelle terrible chose que votre BRUGES SOUTERRAIN! Vous avez droit, vous esprit de l'avenir, de ressusciter le passé, et de nous montrer le Bruges ténébreux, puisque, grâce à vous, Madame, il y a un Bruges lumineux.

Je suis et reste à vos pieds.

VICTOR HUGO.

LE PAVILLON DE CHASSE

D'UYTKERKE

I

Quand on va de Bruges à Blankenberghe,
soit par la belle route pavée, bordée d'arbres,
soit par le chemin de fer, on voit, entre ces
deux voies parallèles qui s'arrêtent à la mer,
un vieux bâtiment en ruine, de construction

assez moderne , mais entouré d'anciens et profonds fossés , comme ceux qui , naguère , servaient d'enclos aux demeures féodales. Un pont en briques a remplacé le pont-levis , qui s'abaissait au son du cor , pour donner passage aux seigneurs revenant de la chasse et à la meute affamée , conduite par les piqueurs.

Ce bâtiment , trop grand pour une maison ordinaire , trop petit pour avoir jamais été un château , est situé sur le territoire d'Uytkerke , à peu près à la limite qui sépare ce village de Blankenberghe , cette charmante station de bains , dont la vogue grandit chaque année et où l'on creuse , en ce moment , un excellent port.

Tel qu'il est aujourd'hui et malgré les constructions nouvelles qui s'élèvent dans ses rues et bordent sa magnifique digue de mer , Blankenberghe est trop petit pour contenir les étrangers qui y arrivent chaque année , du premier juillet au quinze septembre , et dont le nombre s'accroît sans cesse ; aussi ceux-ci s'étonnent-ils de voir ce vaste édifice , qui pourrait abriter tant de familles , montrer son triste squelette , les orbites vides de ses

fenêtres enfoncées, près de tant de riantes demeures pleines de vie, de bruit, et à côté d'une riche ferme flamande, ancienne dépendance du castel abandonné.

La ferme vivait du travail, elle a prospéré. Le château appartenait à l'oisiveté titrée, il est désert.

Le contraste de ce spectre silencieux avec l'animation de la demeure rustique est saisissant. Ici les joyeuses chansons du laboureur; le hennissement des gros chevaux de trait; les belles vaches qui beuglent jusqu'à ce qu'une forte et fraîche fille vienne les décharger du lait qui gonfle leur pis; les moutons qui, obéissant aux chiens, rentrent en bêlant, sous la conduite d'un berger austère et grave, enveloppé dans une grosse houppelande de laine; le caquetage des poules que poursuivent des enfants roses et joufflus. Partout le mouvement et la vie se renouvellant, sans cesse, à cette source saine, vivifiante : le travail de la terre, et puisant une force plus énergique encore dans l'influence de cette tonifiante voisine, la mer. La mer qui a de si tendres caresses, de

si doux murmures pour les enfants et les faibles, de si terribles secousses, des accents si formidables pour les hommes et les forts !

La vague baise le rivage et fend le rocher. La mer, comme l'homme, cherche à briser ce qui lui résiste.

A côté, disons-nous, de l'activité de cette ruche agricole où bourdonne tout un peuple de moissonneurs, se dresse, toujours froid, toujours triste, comme l'image de la mort, l'édifice solitaire dont le silence n'est troublé que par les battements d'ailes et les cris sinistres de l'orfraie et de la chouette, ces deux amantes des ténèbres et de l'isolement, et le coassement des grenouilles dans les fossés fangeux que ne frappe plus, la nuit, pour protéger le sommeil du maître, la gaule des manants. L'horreur est dans ces pierres. Dans la cour déserte, abandonnée aux ronces et aux orties, fleurit une touffe de coquelicots pâles que l'âpre brise a oublié de flétrir et sur lesquels bourdonne une abeille affamée. Des lézards frileux montrent leur tête verte dans les interstices des briques désagrégées et viennent se réchauffer au soleil, tandis que des

crapauds visqueux se trainent dans les débris qui jonchent ce sol désert. L'eau du large fossé qui baigne les vieux murs moussus est couverte de joncs et de roseaux.

Sous cette végétation envahissante, la ruine, naguère fière et orgueilleuse, est forcée de se courber chaque jour davantage. Ce que l'ouragan n'emporte pas, le lichen le dévore.

Souvent, le soir, à l'approche de l'orage, le pêcheur ou l'étranger, debout sur la dune élevée, voit des bandes d'oiseaux sans nom, noirs, aux envergures gigantesques, aux serres crochues, décrire des cercles magiques autour de la maison abandonnée, et s'engouffrer, avec un bruit funèbre, dans ces vastes et sombres salles dont nul pied humain ne foule plus les dalles froides et humides.

Il y a quelque chose de saisissant dans l'aspect de ces oiseaux de mer, que la crédulité désigne comme les âmes des méchants, condamnées à un mouvement éternel et dont les masses noires se balancent comme une ombre fatale, suspendue sur la maison abandonnée.

Le vent mugit dans ces solitudes. Sa voix plaintive porte l'effroi dans les habitations voi-

sines. La mère entr'ouvre les rideaux du berceau, elle jette un regard anxieux sur son enfant endormi ; la jeune fille se presse contre son fiancé, tandis que le vieux père interrompt sa lecture. Le pêcheur passe vite en se signant et en invoquant l'étoile des marins. Il croit voir un sépulchre dont les spectres regardent au loin. Il prend le ver luisant et les feux follets pour leurs yeux sanglants. Alors le chien de la ferme hurle, les corbeaux, ces oiseaux sinistres, qui n'ont le pressentiment de l'avenir que pour annoncer les malheurs, abandonnent leur nid ; un concert de voix sombres, lugubres, étranges, auquel se mêle, comme une basse formidable, la grande voix de la mer, semble sortir de ces ruines, et l'étranger se dit

Que mon pied se dessèche et jamais ne se meuve
Plutôt que d'approcher de cette maison veuve.

Cependant le vieux castel d'Uytkerke a vu de plus beaux jours. Jadis ses salles retentissaient sous la botte de nobles hôtes, et le soir, par les croisées brillamment illuminées, on entendait le cliquetis des verres et la voix des chevaliers devisant des affaires publiques ou

se racontant, près de la vaste cheminée où les serviteurs jetaient des chênes presque entiers, leurs exploits cynégétiques. Alors les villageois se disaient : Il a fait chaud aujourd'hui pour les lapins des dunes et pour les lièvres de la plaine : le sire de Croy a fait bonne chasse et ses amis font chère lie.

Cette habitation était, en effet, le pavillon de chasse du duc Charles de Croy, gouverneur du Franc de Bruges, qui aimait à venir y oublier parfois les soucis des affaires et s'y reposer des soins de sa charge.

C'était déjà, à cette époque, une noble et ancienne maison que la maison de Croy. Elle s'est perpétuée jusqu'à nous. Elle descend d'un roi de Hongrie, Bela II, et des Comnène. Toujours elle a été bien en cour : Le sire Antoine de Croy tint Charles le Téméraire sur les fonts baptismaux, et Charles-Philippe de Croy eut pour parrains Charles-Quint et Philippe II.

Le duc Charles de Croy, dont nous nous occupons, s'était marié jeune à une femme de haute lignée, frêle et douce, d'une complexion délicate. Après quelques années d'une union

où elle ne trouva que le bonheur que donne la résignation et la piété, elle s'éteignit en donnant le jour à un fils.

Elle ne laissa à ce fils qu'une faible étincelle de vie que la tendresse d'une mère aurait pu entretenir et développer, mais qui, privée de ces doux soins, menaçait chaque jour de s'éteindre.

L'enfant grandit cependant ; mais la pâleur mâte de ses traits, la finesse de ses cheveux blonds, le vague de ses grands yeux bleus, ses épaules étroites, sa taille un peu voûtée accusaient l'héritage maternel.

C'était un rude homme que le sire de Croy, peu fait pour réchauffer cette frêle existence. La vue de son fils paraissait même lui déplaire : Il avait rêvé pour successeur une de ces natures âpres, vaillantes, fortement trempées, propres aux exercices du corps et aux dures luttes de la guerre. Il voulait un chêne et il n'avait qu'un roseau, une plante étiolée !

Si le sire de Croy avait eu plusieurs enfants, le mal eût été moins grand, et Emmanuel — c'était le nom de son fils — aurait été confiné dans un cloître ; mais il devait continuer une

noble famille, et il fallait chercher à rattacher à la vie cette frêle existence. Cependant l'espoir d'y réussir était bien faible, car lorsque, après avoir été envoyé comme plénipotentiaire à Paris, auprès du roi Henri IV, pour l'accomplissement du traité de Vervins, Charles de Croy reçut, l'année suivante, de ce souverain, des lettres patentes qui érigeaient, en sa faveur, la terre et la seigneurie de Croy-sur-Somme en duché héréditaire, on eut soin d'y inscrire cette condition : « qu'au défaut d'hoirs mâles de Charles de Croy, y pourraient les filles succéder, défaillant la ligne masculine ; le dit duché demeurant inaliénable dans la maison de Croy, du moins pour le titre de duc, afin qu'il demeurât toujours en la même famille. »

Ces précautions disent assez les craintes du père pour l'existence de son fils ou plutôt pour la perpétuité de son nom et de ses titres.

Cependant, comme il arrive souvent, sous cette enveloppe fragile se développaient, en raison inverse des forces physiques, un esprit charmant, un peu rêveur, porté vers l'étude des sciences naturelles, un cœur généreux et

tendre. Emmanuel n'aimait pas le monde, il fuyait le luxe et les splendeurs de la demeure paternelle. Son plus grand bonheur, quand il pouvait leur échapper, était de faire seller son beau cheval blanc et, suivi de son écuyer et de son chien, d'aller passer une journée au pavillon d'Uytkerke. Quand je dis au pavillon, je me trompe, car cette journée il la passait au bord de la mer, qu'il adorait comme la compagne de son isolement. Assis sur la dune, les cheveux au vent, son regard errait sur la vaste plaine mouvante et semblait y chercher une chose inconnue mais désirée

Ce qui attire dans la mer, c'est qu'elle n'est pas un paysage immobile et muet, mais un tableau animé qui semble avoir les colères, les apaisements des passions humaines. L'Océan a un langage universel que tous comprennent. Aussi, après chacune de ces excursions, le fils du duc revenait-il à Bruges plus fort et plus agile. Son teint se colorait même sous les caresses de la brise. Son père s'en aperçut, et il offrit à son fils d'habiter le pavillon de chasse pendant une assez longue absence qu'il devait faire. Emmanuel accepta

avec joie, et bientôt le jeune duc, après avoir dit adieu à son père, s'établissait à Uytkerke sous la surveillance de l'intendant du manoir, le sieur Krockvorst.

Nous allons voir comment il y passa son temps.

II

Le fils du duc de Croy vint donc s'établir, avec le printemps, au pavillon d'Uytkerke. Cette demeure n'était pas alors ce que l'abandon et le temps l'ont faite aujourd'hui. Sa construction était celle de l'époque. C'était

LE PAVILLON DE CHASSE.

un bâtiment massif, carré, surmonté de créneaux et percé de fenêtres en ogives, dont les vitraux coloriés représentaient différents épisodes de la vie de saint Hubert, patron des chasseurs. Au rez-de-chaussée était la grande salle où se réunissaient, avant et après la chasse, les seigneurs d'alentour, et deux chambres habitées par l'intendant. La salle était ornée de trophées d'armes et d'attributs de chasse et de pêche. A l'un des angles du bâtiment s'élevait une gracieuse tourelle, d'où la vue s'étendait au loin. D'un côté, franchissant les dunes, elle s'égarait à la poursuite des voiles se dessinant à l'horizon, comme de blanches mouettes sur l'azur du ciel ; de l'autre, sur la route de Bruges et sur les riches pâturages où paissaient de belles vaches, et au milieu desquels les grands bœufs s'arrêtaient parfois, immobiles et rêveurs, pour écouter la voix de l'Océan.

Emmanuel s'établissait dans la tourelle, au milieu de ses livres chéris. Il passait là toutes les heures qu'il ne pouvait donner à la promenade. Cet isolement était dans ses goûts ;

mais ce qui le rendait encore plus complet, c'était le désir d'éviter la présence de l'intendant à qui son père avait délégué, en partie, son autorité sur lui.

Pourquoi Emmanuel, dont le caractère était si doux, n'aimait-il pas le sieur Krockvorst ? Mais parce qu'il était loin d'être aimable. C'était un homme de quarante-cinq ans, grand et fort ; il avait le cou court, les épaules carrées, les cheveux bruns et crépus, l'œil vert enfoncé dans l'orbite, le front bas et les lèvres épaisses. Jamais son regard ne cherchait le vôtre ; mais, quand il vous parlait, on sentait qu'il vous voyait sans vous regarder. Rampant vis-à-vis de son maître, obséquieux près des grands, dur et impitoyable pour le pauvre monde en général et en particulier pour les tenanciers du duc, surtout pour ceux qui ne fournissaient pas sa table de volailles grasses, d'œufs frais et de gâteaux pétris de la plus fine fleur du froment, laissant le son ou mieux encore un grossier pain de seigle à tous les manants taillables et corvéables à merci, qu'il malmenait et pressurait sans pitié. Tel était l'homme

près de qui le jeune duc devait vivre. On conçoit que sa nature rêveuse et poétique était antipathique à ce personnage brutal et grossier, d'autant plus que, bien qu'il l'exerçât avec la déférence qu'il devait au fils de son maître, sa surveillance était assez active pour gêner le jeune homme dans ses habitudes d'isolement. Cependant il s'en départissait quand il voyait le fils du duc se diriger vers la mer. Quel danger pouvait-il courir sur les dunes, alors qu'immobile, il contemplait le mouvement des vagues ou que, le fusil sur l'épaule, il chassait les lapins qui peuplaient ces solitudes?

Eh bien ! maître Krockvorst, vous êtes un imbécile. C'est là précisément qu'est le danger le plus grand, que, selon vous et selon votre noble maître, puisse courir l'héritier d'une ancienne maison, car si vous aviez mieux surveillé le jeune homme confié à votre garde, vous eussiez vu chaque jour, à la haute marée, alors que la flotille de pêche, quittant son ancrage sablonneux, s'éloignait de la côte, Emmanuel deviser, dans une de ces vastes échancrures que la

vague furieuse sculpte dans la dune, avec une charmante fille, grande, bien faite, aux cheveux noirs, aux fraîches couleurs, et vous eussiez été d'autant plus furieux que vous auriez donné gros pour obtenir un regard et un mot d'elle.

Quelle était donc cette jeune fille près de laquelle le fils du duc oubliait tout et se trouvait si heureux ?

C'était Tina, la fille unique et chérie du vieux Jehan, doyen de la corporation des pêcheurs de Blankenberghe. Nul n'est plus estimé que le père pour sa justice et sa loyauté, nulle n'est plus admirée, plus aimée que la fille, pour sa beauté et son bon cœur. Privée toute jeune de sa mère, elle est la consolation et le bonheur de maître Jehan ; elle entretient la joie dans son cœur et l'ordre dans sa maison, l'attend sur la plage au retour de la pêche, l'aide à transporter le poisson au logis, car sa barque lui appartient, et prie pour lui la sainte bonne Vierge pendant la tempête.

C'est elle aussi qui porte chaque jour la marée au pavillon d'Uytkerke. Souvent l'in-

tendant a essayé de conter fleurette à Tina , mais la jeune fille est aussi sage que belle et, au besoin, elle est assez vaillante pour se défendre contre les entreprises des galants. Krockvorst l'a éprouvé, il en garde rancune et a juré de s'en venger.

C'est qu'elle est bien belle et bien enviable aussi, cette fraîche et claire fleur de jeunesse ! Il faut la voir, le dimanche, se reposant, belle et sereine, des labeurs de la semaine, vêtue de sa jupe rouge, son corset de velours noir, bien occupé, dessinant sa taille élancée, son chapeyron recouvrant à peine son abondante chevelure noire, sa croix d'or, ses petits souliers sur un bas bleu aux coins blancs. Des fleurs il n'y en a pas à son corsage, elles ne croissent pas dans l'atmosphère âpre et salée des côtes. — Le grand et le joli s'excluent. — Mais il en fleurit assez sur ses joues roses et sur ses lèvres vermeilles.

Cette jeune fille avait un rare cachet de distinction native. Pleine de poésie dans sa simplicité rustique, mais aussi remplie d'énergie et de vie, elle devait attirer, par la

loi infailible des contrastes, la faible et rêveuse organisation d'Emmanuel.

Aussi le jour où il la vit traverser la cour du pavillon, son panier sur la tête, retenu par un bras potelé et nerveux, aux attaches fines et déliées; quand il eut une fois plongé son œil bleu dans ce regard brillant d'où paraissaient jaillir des étincelles, c'en fut fait de son esprit et de son cœur, l'un et l'autre ne lui appartenrent plus et se mirent à courir sur les dunes, sur la plage, sur les vagues même, à la recherche de la charmante fille. Ils la rencontrèrent bientôt. Les jeunes gens se revirent souvent d'abord, bientôt tous les jours; quant à Emmanuel, on peut dire qu'il la voyait toujours. L'image de Tina ne le quittait plus. Il la retrouvait dans ses rêves. Quand de noirs nuages passaient dans le ciel, quand les oiseaux de mer souffletaient l'orage à coups d'ailes, c'était la colère paternelle qui grondait au loin; mais quand le soleil, se couchant splendide dans la mer, éclairait les vagues de teintes pourprées, c'était l'espérance qui rayonnait dans son esprit et qui illuminait son cœur.

S'il gravissait la dune, il lui semblait qu'en arrivant au faite, le visage radieux de la jeune fille allait lui apparaître le sourire aux lèvres. Si une voile légère passait à l'horizon, il croyait voir flotter, sur l'azur du ciel, les barbes blanches de la coiffure de Tina. Dans le silence de la grève, la grande voix de la mer ne lui parlait qu'un langage : celui de son amour. Amour profond comme l'océan, doux comme la brise, pur comme le ciel. C'était un hymne perpétuel qui emplissait son cœur des plus suaves mélodies.

Sous la double et salutaire influence de la mer et de l'amour, Emmanuel renaissait à la vie. Ses yeux, naguère voilés, s'étaient ouverts pour mieux voir Tina, son regard respirait le bonheur et la santé, sa taille s'était redressée, sa marche, jadis trainante, était devenue vive, cadencée. Ah ! qu'il aurait eu de la peine, le sire de Croy, à reconnaître dans ce beau jeune homme au teint hâlé, le fils qu'il avait laissé si débile ; mais combien il aurait maudit peut être la magicienne qui avait accompli ce miracle de résurrection !

Souvent même le fils du duc, dont les bras étaient devenus robustes, ne dédaignait pas de manier la rame ; surtout quand dans la légère embarcation qu'il dirigeait sur les vagues, s'asseyait, douce et confiante, la jolie fille du pêcheur. Un jour que les deux jeunes gens faisaient ainsi leur partie dans l'immense tête-à-tête de l'Océan et du ciel, l'aveu de son amour échappa au jeune seigneur. Tina, rougissante, écoutait avec bonheur cette musique divine que l'amour murmurait à son oreille en la berçant sur les vagues. Elle y trouvait un charme infini. Cependant un nuage passa sur son front lisse et pur, une larme même vint troubler son regard.

— Ce n'est pas la première fois, dit-elle, que de riches seigneurs de la ville ont parlé ainsi aux humbles filles de pêcheurs. Voyez Rosa, ma voisine, un d'entre eux a emporté son cœur. Il n'est plus revenu, et, depuis lors, Rosa ne mérite plus son nom, car ses joues, jadis si vermeilles, sont devenues pâles comme la voile qui passe au loin, et les larmes y ont creusé un sillon plus ineffaçable que celui que notre barque trace maintenant dans la mer.

— Tina, comment peux-tu me comparer à ces jeunes gens plus coupables que les voleurs de grands chemins ; les biens que ceux-ci enlèvent à leurs victimes peuvent se reconquérir, et l'on peut même s'en passer ; tandis que ces malfaiteurs, sûrs de l'impunité, ravissent cette fleur de la vie qui ne s'épanouit qu'une fois ! Le premier amour est le seul vrai, le seul pur, le seul auquel Dieu sourit et qu'il bénisse. Les autres ne sont que fausseté, hypocrisie, mensonge ! Ils méritent d'être trompés, comme ils trompent. Jamais je n'avais aimé avant de t'avoir vue, et cet amour sera le seul qui fera battre mon cœur. Tu m'as donné toute la tendresse qui manquait à ma vie. Jamais Emmanuel de Croy n'aura d'autre compagne que Tina !

— Est-ce possible ! et puis-je croire à tant de bonheur ! dit la jeune fille tremblante. Mon Dieu ! défendez-moi contre mon cœur et contre ma faiblesse ! Jamais le noble sire de Croy ne permettra une telle mésalliance !

— Et que m'a-t-il donné, ce fier seigneur, pour consacrer le droit de régner en maître

sur moi ? La vie ? mais a-t-elle été un bien pour le pauvre enfant chétif, privé de caresses et que sa mère aurait mieux fait d'emporter dans ses bras glacés, en lui donnant le jour ? Cette vie que mon père m'a faite dure et aride, c'est toi, Tina, qui l'as éclairée de ton regard, embellie de ton sourire. Tu as semé des fleurs sous mes pas chancelants. Ta main m'a relevé, soutenu. Retire-moi tout cela ; la nuit de la tombe se fait pour moi, ma vie, qui est ton œuvre, s'exhale avec mon amour, et le seul héritier des Croy s'en va rejoindre sa mère !

— Dieu te donnera plus de force pour renoncer à moi que pour résister à ton père ! Dans la vie, une douleur surmonte une douleur, comme dans l'Océan, une vague surmonte une vague !

La nuit s'avancait. Le jeune seigneur devait regagner le castel, et Tina la cabane du pêcheur. La mer se retirait lentement, la chaloupe échoua sur le sable humide. Emmanuel était sans doute parvenu à convaincre la jeune fille, car en la quittant, il lui baisa tendrement la main et il la suivit des yeux

jusqu'à ce que sa forme gracieuse se fût perdue dans le brouillard qui confondait le ciel et la terre dans une teinte grise et uniforme.

Caché dans une des anfractuosités des dunes, un homme avait assisté à ces adieux. Cet homme était Krockvorst. Il se retira, la rage dans le cœur, menaçant du poing le jeune couple.

III

Les beaux jours ont fui. L'équinoxe a ramené la saison des tempêtes. Le soleil, qui seul peut dompter l'Océan, s'est éloigné. La mer a repris tout son empire, et l'on sait comment elle l'exerce ! Les vagues furieuses viennent se bri-

ser, avec un bruit terrible, sur la dune, qu'elles entament. Il se mêle au roulement orageux des eaux le bruit des coquilles et des êtres divers qu'elles portent avec elles. L'écume neigeuse va frapper à la vitre du pêcheur et blanchit son toit de chaume. Les chaloupes, qui ne sont pas en mer, à cause de la solennité de la fête de la Toussaint, se heurtent, s'entrechoquent avec un bruit sec. C'est en vain que l'on a planté l'ancre dans le versant de la dune, le vent tord, brise le câble et jette la barque au large sur le dos des flots mouvants.

Dans la bourgade, la frayeur est à son comble : On craint le retour de la tempête de 1554 qui engloutit l'ancien Blankenberghe.

La mer attire et effraie à la fois. Dans toutes les anciennes langues, de l'Inde à l'Irlande, son nom a pour synonyme le désert et la nuit. La barque une fois déliée, qui sait où un courant irrésistible la portera ? La famille du pêcheur vit des hasards terribles de cette loterie de la vie et de la mort de l'homme. Cependant le marin aime cette redoutable ennemie dans la familiarité de laquelle il a longtemps vécu, et quand il est trop faible pour lutter avec

elle, il se traîne encore sur la plage pour la contempler, terrible ou souriante, en tournant le dos à la terre, qu'il méprise. La mer cependant a sur l'organisme humain une heureuse influence. Si maltraitée, dit Michelet, dans la guerre impitoyable que l'homme a faite aux races marines, elle n'en a pas moins été pour lui généreuse et bienfaisante : Lorsque la rude terre l'usait, l'épuisait, c'est cette mer redoutée, maudite, qui l'accueillait sans rancune, le reprenait sur son sein et lui rendait la sève et la vie.

La mer est pleine de sinistres légendes. Les flots, coursiers blancs d'écume, emportent ceux qui les bravent dans des abîmes sans fond. Les grèves sont peuplées de fantômes. L'Océan sonne le clairon d'une guerre perpétuelle.

Sur cette plage désolée de Blankenberghe où nul n'ose mettre le pied et qui semble abandonnée aux flots en fureur et à la dévastation, deux beaux enfants se rencontrent. Le vent fouette leurs cheveux. Du plus loin qu'ils se voient, ils courent l'un vers l'autre en se tenant les bras. Tina a vu flotter, à la tourelle du Pavillon d'Uytkerke, le signal convenu ; la

tempête ne l'a pas retenue, elle accourt près de son bien-aimé. On comprend qu'un événement inattendu a pu seul motiver cet appel par un temps aussi affreux. Krockvorst s'est vengé. Il a dénoncé le jeune couple à la colère du duc. Le sire de Croy a avancé son retour et, le matin même, il est arrivé au castel. Sa colère a été terrible. Pour la première fois Emmanuel a résisté à son père. Lui qui, jusqu'à ce jour, humble et timide, avait subi ses violences comme la plage subit les fureurs de la mer, sans se plaindre, il a osé avouer et proclamer bien haut cet amour qu'on veut étouffer dans ce cœur qu'il a agrandi et vivifié, et il a déclaré qu'il comptait élever jusqu'à sa noble maison l'humble fille du pêcheur.

Le duc a frémi de honte à cette insolence et il a signifié à son fils que dans deux jours, c'est-à-dire après la Saint-Hubert, à laquelle il a convié les seigneurs d'alentour, il quitterait, avec lui, Uytkerke pour n'y plus revenir, et que, d'ici là, il lui défendait de sortir de la tourelle, dont il confiait la garde à l'intendant.

Le père aurait peut-être abandonné à ce qu'il prenait pour un caprice l'enfant débile d'au-

trefois ; mais ce fils qu'il retrouvait grand et beau, transfiguré, le duc le réclamait comme l'héritier d'une noble race qu'il devait soutenir et perpétuer.

Emmanuel se retira sans chercher davantage à fléchir son père. Mais ce n'était plus l'enfant timide et faible. Son amour l'avait transformé, et, à peine rentré dans la tourelle solitaire, dont il entendit Krockvorst fermer derrière lui la lourde porte de chêne sculpté, il ouvrit sa fenêtre et y attacha son écharpe rouge. C'était le signal convenu avec Tina, qui, elle aussi, en avait un pour appeler Emmanuel. Une demi-heure plus tard celui-ci déroulait, le long des murs du vieux castel, une fine échelle de corde sur laquelle il s'élançait hardi et léger. Et bientôt la jeune fille pleurait sur le cœur de son ami, et les deux jeunes gens mêlaient leurs soupirs aux gémissements de la tempête. Quand ils se quittèrent, ils étaient graves ; une grande résolution se lisait sur leur front, ils marchaient en se tenant par la main. C'était sans doute la foi dans leur amour qui leur donnait cette sérénité et les élevait au-dessus des colères paternelles.

— Au revoir, ma bien-aimée, dit Emmanuel.

— A bientôt et pour toujours, répondit Tina.

Et lui regagna la demeure féodale, par la même voie aérienne ; elle, la cabane du pêcheur, tandis que les cloches pleuraient la veillée du jour des morts.

C'est un culte touchant que celui que tous les peuples, même les plus barbares, professent pour les morts. La terre a repris la matière, mais l'âme de ceux que nous avons aimés voltige autour de nous, et nous demande la rosée rafraichissante des larmes, le souffle bienfaisant du souvenir, le baume salutaire de la prière. L'Eglise a fixé au 2 novembre la promenade aux tombeaux. Ce jour-là, elle pleure avec nous ceux qui ne sont plus. Chez les pêcheurs, beaucoup de superstition se mêle à ce culte.

Plus l'homme se rapproche de la nature, plus il hante ses solitudes, plus il a de poésie noire et sauvage. Les habitants des plaines liquides et des plaines de sable, le marin et l'Arabe, aiment les légendes fantastiques.

Le jour des morts, pas un pêcheur, lui

offrit-on des trésors, ne prendrait la mer. Un jour, à Blankenberghe, l'un d'eux enfrenait cette loi, et lorsqu'il retira ses filets, au lieu de poisson, ils étaient remplis d'ossements humains, et des voix plaintives, sortant des flots irrités, semblaient maudire le profanateur.

Le lendemain du jour où Emmanuel et Tina s'étaient rencontrés sur la grève, les pêcheurs, confinés chez eux, priaient pour les nombreuses victimes que la mer, cette grande pourvoyeuse de la mort, avait ravies au foyer.

Les chaloupes chômaient et la tempête continuait ses ravages.

Pendant ce temps, tout se préparait au pavillon pour fêter la Saint-Hubert. Le duc n'avait plus revu son fils, dont il croyait avoir brisé la volonté. Les serviteurs empressés nettoyaient les armes, car la chasse commençait avant le jour. Dans les cuisines on faisait les apprêts d'un magnifique banquet où devaient s'asseoir, au retour, les chasseurs, heureux et malheureux. Les meilleurs vins avaient été apportés de Bruges et devaient réjouir et réchauffer les compagnons du gouverneur du Franc.

Après une nuit affreuse, l'ouragan s'est

calmé. Les chasseurs auront beau temps : saint Hubert les protège. Il ne fait pas encore jour, mais une vive agitation règne au pavillon. Le son du cor réveille les hôtes du duc ; les chiens aboient bruyamment ; le pont-levis tombe en secouant ses chaînes. Dans la grande salle, où petille un feu vif et brillant, le sire de Croy attend les chasseurs. Un bruit de voix retentit dans le vestibule. C'est un homme qui veut forcer la consigne. Le seigneur appelle et demande la cause du tumulte. L'intendant lui dit que Jehan s'obstine à le voir.

— Qu'il entre, dit le duc.

Alors on voit s'avancer un vieillard pâle, couronné de cheveux blancs.

— Sire de Croy, dit le doyen des pêcheurs, je viens vous demander ma fille.

— Ta fille ! Est ce que tu me l'as donnée à garder ?

— Hier on a vu Tina sur la dune avec votre fils, et aujourd'hui elle n'était plus au logis à l'heure de la prière du matin.

— Cherche ailleurs, Jehan ; mon fils n'a pas quitté le manoir depuis le jour de la Toussaint.

— Vous vous trompez, monseigneur, dit en accourant Krockvorst, le jeune duc n'est plus dans la tour !

— Malédiction sur toi et sur lui ! exclama le sire, et aussi sur cet impudent vieillard ! Par saint Hubert, tous vous me paierez cette heure d'angoisse.

L'alarme est donnée. La chasse, au lieu de courir le lièvre et le renard, se jette à la poursuite des fugitifs. Le duc, accompagné de quelques serviteurs et de l'intendant, qui souffrait énormément, car mauvais cœur c'est douleur, se rendit sur la plage, dans l'intention de l'explorer. Le malheureux père de Tina suivait à distance, aussi vite que sa douleur et ses pauvres vieilles jambes pouvaient le lui permettre. De grosses larmes ruisselaient sur sa face vénérable. Arrivé au bord de la mer, Jehan jette un cri : Sa barque seule manque à la flotille de pêche. Les malheureux ! dit-il, ils auront levé l'ancre le jour des morts ! Dieu les aura punis ! Ma fille n'est plus ! Ma fille est morte !

Et le vieillard se tordait dans les convulsions

du désespoir, tandis que l'œil du duc explorait la vaste mer.

Une voile à l'horizon ! crie un des chasseurs.

— En effet, un point blanc se dessine au loin. Il augmente, une barque approche avec une rapidité effrayante. Plus de doute, c'est celle de Jehan. Elle vient reprendre sa place au rivage. On s'empresse. Le vieux pêcheur a retrouvé toute sa vigueur, il se précipite dans la chaloupe. Il va embrasser sa fille ! Le duc même éprouve un instant d'attendrissement qui l'étonne, lui, l'homme de fer !... La barque est vide ! Pas un être vivant à bord. La cabine, la cale, tout est vite exploré. Rien ! rien ! Partout l'abandon, le silence. Les deux pères se regardent.

— C'est ta fille, maraud, qui a ensorcelé mon fils ! Elle a élevé les yeux jusqu'à ma noble maison !

— Silence ! dit Jehan, que ton orgueil s'humilie devant la mort ! La mer a rendu nos deux enfants égaux, et l'Océan n'a pas fait de plus splendides funérailles au fils du duc qu'à la fille du pêcheur.

Le sire de Croy baissa sa tête altière, tandis que Jehan, à genoux sur la grève, doutant encore de son malheur, priait la Vierge de lui rendre sa fille bien-aimée, le soutien de sa vieillesse.

On continua les recherches. Elles furent vaines. Les jours, les semaines, les mois se passèrent sans apporter aucun indice sur le sort des jeunes gens. Tina, la gracieuse et pure perle de la côte, était-elle ensevelie dans les profondes vallées du mouvant Océan, avec le rejeton d'une noble race? ou bien une voile complaisante avait-elle guidé les deux amants vers des rivages moins arides, où leur amour pouvait s'épanouir en liberté?

Nul ne l'a jamais su.

Jehan, vieilli, brisé, venait tous les jours s'asseoir sur les dunes. Il suivait de l'œil chaque voile qu'il croyait lui ramener son enfant, et toujours la voile passait sans lui rendre son cher trésor. Un autre homme aussi, triste et cassé, passait sa journée à se promener sur la plage. Chaque jour il se rapprochait d'avantage du vieux pêcheur. Le

malheur diminue les distances sociales. Enfin, ces deux grandes douleurs paternelles finirent par se confondre, et, un soir, la main du duc se trouva dans celle du pêcheur.

— Qu'ils reviennent et je les unis, dit le sire de Croy.

— Trop tard ! répondit Jehan.

Et ils ne revinrent jamais !

Un soir les pêcheurs ne virent pas rentrer au logis leur vieux doyen ; ils le cherchèrent et le trouvèrent endormi paisiblement dans la mort, les yeux tournés vers la mer.

Le sire de Croy se démit de son gouvernement, il mourut tristement à Beaufort, en Artois, le 16 Janvier 1612.

« La ligne masculine défailant, » la clause contenue dans les lettres-patentes de 1599 sortit son effet : Anne de Croy hérita des titres et des domaines de son frère Charles.

Le manoir d'Uytkerke fut abandonné. Krockvorst y traina sa misérable existence, en proie aux plus sombres pensées, abandonné de Dieu et maudit des hommes. Les grondements de la mer, les déchainements de la tempête le

jetaient dans d'étranges épouvantements. Partout et toujours l'image des deux beaux enfants qu'il avait sacrifiés lui apparaissait plaintive, éplorée. Sa raison s'égara. La nuit il se croyait torturé par des fantômes.

Un matin on le trouva brisé au pied de la tourelle. Il s'était jeté par la fenêtre de la chambre d'Emmanuel. Il y avait longtemps sans doute qu'il gisait là, car son corps, en partie dévoré par les animaux, ne présentait plus qu'une chose informe et méconnaissable.

Le castel tomba en ruine. Un nouveau propriétaire éleva, sur le même terrain, le bâtiment actuel. Des esprits forts voulurent l'habiter, tous fuirent devant les bruits mystérieux qui y troublaient leurs nuits.

La maison était visionnée.

Une seconde ruine s'est formée, moins pittoresque, mais aussi désolée que la première. Les propriétaires actuels, MM. du Jardin, ont eu le bon goût de respecter ces débris. Ils auraient pu élever là une maison moderne, avec des ornements en plâtre et des balcons en fer creux, que, pour ses

vieux fossés féodaux, on eut appelée un château ; ils ont préféré laisser à leurs tristes souvenirs, à leur éloquente dévastation, à leur pieuse solitude, les lieux où Emmanuel de Croy a aimé si tendrement la belle et malheureuse Tina.

Le 16 août 1865.

J C HOU DE BROUCK

I

Eh bien ! le jour de l'an est passé, vous avez reçu les vœux de vos amis, les souhaits hypocrites de vos ennemis, les génuflexions de vos domestiques, les vers du tambour de la garde

civique, les almanachs des garçons de café et mille autres gentilles annuelles.

Comment vous portez-vous ?

Vos rêves de la saint Sylvestre sont ils devenus une réalité palpable, en traversant le pont, long d'une seconde, qui relie une année à l'autre ?

Avez-vous attrapé le merle blanc, gagné le dahlia bleu, la tulipe noire, dévoré une tranche de Pérou, bu un verre de liqueur du Pactole, servi par une blonde Hébé, gagné un château en.... Allemagne, eu la fève dans votre part du gâteau des Rois, conquis la chaumière de vos rêves, avec ou sans le cœur, vu briller à votre boutonnière ce hochet des grands enfants et le bout de ruban avec lequel on apprivoise et tient en laisse les dogues les plus hargneux; portez-vous à votre côté l'épée d'officier de la milice citoyenne et avez vous vu luire, dans son acier poli, le plus beau jour de votre vie ?

Je vois à votre air contrit que vous êtes gros Jean comme devant. Le merle blanc était peint, comme l'oiseau multicolore que m'a vendu dernièrement Cooremans, qui cumule les fonctions

d'oiseleur et de teinturier; le tubercule du dahlia bleu est gelé; l'oignon de la tulipe noire était un oignon de cuisine; la tranche de Pérou un morceau de jambon; la liqueur du Pactole du *national* versé par une maritorne de cabaret; le château d'Allemagne un château de cartes; la fève des Rois a failli vous étrangler; le gâteau vous a donné une indigestion ; votre trône était de neige, le dégel l'a fait fondre ; la chaumière n'est pas encore construite, le cœur qui doit l'habiter, de compagnie avec le votre, introuvable ou banal ; le *Moniteur* ne vous a pas apporté le plus petit bout de ruban, les étrangers en font une telle consommation, qu'il n'en reste plus pour les indigènes ; votre épée d'officier était de pain d'épices, vos enfants l'ont avalée.

Le vent de bise a soufflé sur le mirage. La réalité, de sa main sèche, a ouvert la cage à ces joyeux oiseaux de votre imagination, et vous vous êtes réveillé le même après le 1^{er} Janvier, à cette différence près que vous comptez un millésime de plus et beaucoup d'argent de moins, argent que vous avez employé à payer les vœux sincères qu'on ne peut pas manquer de vous offrir.

Tout cela explique pourquoi sur dix personnes qui vous disent : Je vous souhaite une bonne année, on en entend neuf qui ajoutent : Espérons que nous serons plus heureux l'année prochaine.

Dans les choses de la vie privée, comme dans les choses de la vie publique, on est mécontent du présent, on voudrait jeter un voile sur beaucoup de chapitres du livre du passé, et c'est sur l'avenir que l'on compte toujours pour combler le vide des déceptions antérieures.

N'attendons donc rien que de notre propre force, de notre énergie, de notre travail surtout.

Pendant que minuit sonne, dit une vieille légende, une conférence secrète a lieu entre l'année qui meurt et sa fille, durant laquelle elle lui donne ses instructions et lui remet ses pouvoirs. La succession de l'année défunte est détestable.

Vous me trouvez bien misanthrope, n'est-ce pas ? C'est que j'ai été bien contrarié ces jours derniers.

Connaissez vous rien de plus désagréable

que de trouver une mouche agonisante dans votre café au lait ; des cheveux dans votre purée d'endives ; de vouloir prendre votre porte-monnaie, et de mettre la main sur une éponge mouillée que vous avez mise, par distraction, dans votre poche ; d'adresser un salut gracieux à un passant que vous avez pris pour un ami, et que vous reconnaissez ensuite pour un ennemi, lequel ne sachant à quoi attribuer cette avance, vous regarde avec des yeux étonnés ; de manger une salade à l'huile de lampe ; d'avalier, d'un trait, un verre d'un liquide que vous croyez être de la bière et qui est du vinaigre ; de serrer une main non gantée mais humide ; de diner en ville et de remarquer qu'on vous a donné une serviette sale ; d'attendre avec impatience et d'ouvrir avec empressement votre journal, après vous être installé commodément dans un fauteuil, pour lire la suite d'un feuilleton, et de trouver à sa place, la nomenclature des actes officiels ; de revoir une ancienne connaissance qui vous trouve encore assez bien *pour votre âge* ; au moment où votre âme s'élève sur les ailes de la prière, d'entendre une voix criarde, vous

faire descendre du ciel et une main crochue s'avancer pour réclamer un rouge liard prix du loyer de votre chaise ; d'ouïr, la nuit, près de votre lit, le tic tic de l'araignée que les paysans appellent l'horloge de mort ; d'entendre, comme joyeuse entrée de l'année qui s'ouvre, le concert des notes discordantes de votre tailleur, de votre cordonnier, de votre blanchisseuse ? Vous trouvez toutes ces choses bien ennuyeuses, n'est-ce pas, et de nature à donner le spleen au plus joyeux compère ? Eh bien, ce qui me mettait de mauvaise humeur l'était encore d'avantage.

Ah ! je sais bien ce que vous allez me répondre :

Les splénatiques disent en regardant un rosier chargé de fleurs : Quel dommage que ces roses aient des épines. L'homme raisonnable, qui sait qu'une part doit toujours être faite à la douleur en ce monde et qui s'y résigne, dit : Quel bonheur que ces épines aient des roses.

Pour le moment donc tout était épines pour moi ! Le mal dont je souffrais était le pire des maux : l'attente !

Je lisais dernièrement que celui qui écoute est l'ennemi naturel de celui qui parle. C'est que l'attente déçue de parler, à son tour, le rend féroce — avis aux bavards. — Boileau dit, d'un autre côté, qu'il ne faut jamais se faire attendre, parce que les défauts d'une personne se présentent toujours à l'esprit de celui qui l'attend. Cela n'est pas très exact.

Il est vrai que l'attente dont je souffrais, n'était pas celle d'une personne, mais d'une lettre.

L'attente! qui n'a subi ses anxiétés! L'attente! c'est elle qui immobilise les aiguilles sur le cadran, qui ajoute au temps tout ce que le plaisir sait lui voler; c'est l'espérance sans illusion, ou plutôt c'est la fièvre de l'espérance quand on attend la joie, ou le supplice de la crainte quand c'est l'arrivée du malheur qu'on redoute.

Donc, par une de ces journées sombres et froides dont les premiers jours de Janvier ont été si prodigues, j'attendais le facteur. Le facteur! cet être qui tient chaque jour dans ses mains le sort de tant de créatures; cet aveugle

distributeur du hasard ou de la providence, selon que vous êtes fataliste ou croyant ; cet homme qui vous apprend, à heure fixe — quand le convoi n'est pas en retard — si vous êtes l'être le plus heureux ou le plus déshérité de la création ; qui vous verse l'ambrosie ou le poison, sans avoir conscience du bien ou du mal qu'il vous fait ; ce messenger de vie et de mort, que la mère, dont le fils est absent, attend comme le Messie, que la jeune fille guette furtivement, qui vous fait riche, en vous apportant un héritage, pauvre, en vous annonçant une faillite ; qui porte dans les plis de son manteau les bulletins de victoire et surtout les bulletins électoraux, les déclarations de guerre et d'amour, cet être qui est la clef de voûte de la société ; le facteur, dis-je, n'arrivait pas.

J'avais les nerfs horriblement agacés. Je me penchais à la fenêtre sans m'apercevoir du froid ni sans sentir la neige qui me fouettait la figure. Je courais ouvrir la porte chaque fois qu'on sonnait, au grand étonnement de mon domestique, qui, me voyant ainsi intervertir les rôles, se croyait déjà élevé à la qualité de maître.

Enfin, ne pouvant plus dominer mon impatience, j'allai moi-même à la poste, où j'appris que le courrier n'était pas arrivé, le convoi étant en retard.

Je pris mon parti en brave et j'attendis sur les dalles du vestibule.

Je n'étais pas seul : Un petit homme vêtu de gris, ayant des yeux verts d'un éclat étrange, sous une perruque rousse, surmontée d'un chapeau de feutre gris d'une forme singulière, les mains recouvertes d'énormes gants noirs, était blotti dans le coin entre le guichet et la grand'-porte. Mon agitation était extrême. J'allais continuellement du banc sur lequel je m'étais d'abord assis, dans la rue, pour m'assurer si les voitures dont j'entendais les grelots, n'apportaient par la correspondance.

Chaque fois que je revenais désappointé, je voyais un sourire sarcastique crispier les lèvres minces de l'homme gris et découvrir ses dents longues et jaunes.

Les facteurs attendaient aussi en devisant.

Une jeune femme, bravant le temps, vint réclamer une lettre.

— En voilà une qui a de l'esprit comme quatre, dit un jeune homme.

— Et des cheveux comme dix, répondit l'homme gris.

— Avec quelle main de reine elle a pris sa lettre !

— Et quel pied de roi elle a montré en se troussant !

— On la dit bonne et charitable.

— Oh ! pour cela c'est vrai, reprit l'homme aux yeux verts, elle n'a rien à elle. Demandez plutôt à sa couturière et à son coiffeur.

— Quel est donc ce personnage satanique, dis-je à un facteur, qui déshabille ainsi son monde ?

— Nul ne le sait, me répondit-il. Il vient de temps à autre chercher ici un grand pli cacheté de noir, dont l'adresse est toujours écrite en lettres rouges. Souvent nous avons cherché à le suivre, mais toujours il nous a dépiستés dans les vieilles rues de Bruges.

La neige redoublait ; le courrier n'arrivait pas, mon impatience ne connaissait plus de

bornes. Je ne quittais plus le seuil de la porte. Pendant que je prêtais l'oreille au moindre bruit, mes yeux se portaient machinalement sur une pierre sculptée, incrustée dans la façade d'une maison de la rue de cordoue, et représentant deux femmes tenant des... Comment dire cela ? J'aurai peut-être le bonheur d'être lu par des Anglaises ; il faut prendre ses précautions, — tenant... le vêtement qui manquait aux révolutionnaires de 1793, et que le bon roi Dagobert mettait à l'envers, à la confusion du grand saint Éloi ; ce que porte une maîtresse-femme et parfois une femme-maîtresse ; ce qui donne du prix à une vieille pipe. Je crois en avoir dit assez pour me faire comprendre de vous,

Si la capacité de votre esprit se hausse

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

Enfin, si cela ne suffit pas, le flamand dans les mots bravant l'honnêteté, lisez la devise : *Ic Hou de Brouck*, gravée sur la pierre, et vous en saurez autant que moi sur l'objet que tiennent ces deux femmes, depuis environ trois siècles et demi, comme si elles voulaient renouveler pour lui le partage du jugement de

Salomon. Je cherchais vainement, dans mon esprit, l'explication de cette énigme de pierre, je ne la déchiffrais pas plus que je ne l'aurais fait d'hiéroglyphes égyptiens. Cette sculpture, cette inscription doivent cependant dire quelque chose, et cette chose je voudrais bien la savoir.

Répondant à ce désir que formulait ma pensée, comme s'il l'avait compris, le petit homme gris s'approcha de moi avec le même bruit que ferait un chapelet d'os agité par le vent.

— Vous examinez, me dit-il, la maison qui porte le n° 39, et vous vous demandez ce que cette sculpture signifie.

— C'est vrai, lui répondis-je, mais je crois que cette maison aura servi de lieu de réunion à la corporation des tailleurs.

— Non, Monsieur, cette pierre était destinée à perpétuer le souvenir d'un événement dont ce lieu a été le théâtre, mais sur lequel le temps a jeté le voile de l'oubli, l'histoire n'en ayant pas été écrite.

— Comment alors la connaissez-vous ?

— Par une tradition de famille.

— Vous devriez bien me la raconter.

— Volontiers; mais je vous prévienne qu'elle est terrible et que le diable en est le principal acteur.

— Allons, mon cher, le diable est passé de mode. Qui en parle encore aujourd'hui?

— Qui? mais tout le monde, monsieur, supprimez le diable de la conversation et dites-moi, s'il vous plaît, comment et par quoi vous comblerez toutes les lacunes du langage?

— Allons, soit! je conviens qu'on peut encore conserver le nom sans croire à la chose. Il n'y a plus que les nourrices qui parlent du diable aux enfants. Le diable, c'est le fatalisme, c'est à dire la négation du libre arbitre et l'impossibilité pour l'homme, de s'élever à l'indépendance et à la liberté par la pratique des vertus.

— Vous en parlez fort à votre aise. Des penseurs aussi solides que vous croient au diable, comme ils croient en Dieu, et il est certain que, les livres saints à la main, l'histoire de l'un est inséparable de l'autre.

— C'est de l'histoire ancienne que vous me faites là.

— Monsieur, si le diable n'existait plus, il

faudrait le réinventer ; mais toutes les religions et la nature elle-même, proclament le dualisme. Les deux principes se rencontrent partout : vous avez le jour et la nuit, le blanc et le noir, le beau et le laid, le chaud et le froid, le flux et le reflux, l'aigle et le scorpion.

— Tout ce que vous me dites là est sans doute très-savant, mais ne me convainc pas de l'existence matérielle de monsieur Satan. Cependant ma lettre n'arrive pas, que diable est-il arrivé au convoi ?

— Je vous y prends, monsieur, vous évoquez aussi le diable à l'occasion.

— Le diable m'emporte, vous êtes un drôle d'homme.

— Si le diable, monsieur, devait se charger de tous ceux qui le prient de les emporter, il aurait beaucoup à faire ; il choisit.

— Allons, vous avez de l'esprit comme un diable, racontez-moi l'histoire de *la Vieille..... broek*.

— C'était en l'an 1510.....

Der lin din din ! C'est la voiture de la poste qui arrive, avec les dépêches.

— Ma lettre, monsieur, y a-t-il une lettre pour moi ?

— Attendez, ... Ah ! oui.

— Donnez vite.

— La voici.

— Je la tiens enfin !

Elle me brûle la main cette lettre tant désirée ! Je n'ose la lire dans la rue : La neige tombe à gros flocons, elle pourrait effacer les caractères tracés par une main chérie. J'entre chez moi comme une avalanche, dont j'ai tout l'aspect ; je m'assieds au coin du feu et je savoure avec délices la lecture de ces pages charmantes. Je la recommence plusieurs fois, pour en bien pénétrer mon esprit et mon cœur, puis je pose la lettre sur ma table et j'y pense en regardant vaguement crouler les fantastiques édifices, les paysages mouvants de mon feu de bois.

Petit à petit, à côté de la physionomie radieuse qui illuminait mon souvenir, apparut la figure du petit homme de la poste. J'avais beau faire pour chasser cette image importune, elle revenait sans cesse comme une vision et m'obsédait comme un cauche-

mar. Je demandai mon souper. En le prenant il me semblait voir l'homme gris dans un coin de ma chambre, me regarder de ses yeux verts. Enfin je sortis pour aller au Cercle. En passant rue de Cordoue, je vis mon individu en face de la poste, fixant la maison en question. Je passai vite; mais il me reconnut et j'entendis une voix métallique me crier : Bonsoir au monsieur qui ne croit pas au diable. Je commençais à y croire pour l'y envoyer.

Je jouai ma partie avec distraction. Mon cigare me parut détestable et je rentrai chez moi de mauvaise humeur, malgré tout le bonheur que m'avait apporté la lettre si impatiemment attendue. En me couchant je vis des figures grimaçantes, et les ombres que ma lampe de nuit dessinait sur la muraille me paraissaient revêtir la forme serpentante de l'éclair.

Enfin je m'endormis, après m'être promis de revoir l'homme gris et d'obtenir de lui qu'il me raconte l'histoire de la maison de la rue de Cordoue. Si je l'apprends, je vous la narrerai; mais je commence à croire que c'est une histoire diabolique.

II

Je n'y tiens plus, je veux rechercher l'homme gris, pour lui demander l'histoire de la maison à *la culotte* — foin des périphrases ! j'ai laissé échapper le mot, je ne le reprends pas. Molière en disait bien d'autres — histoire

que, dans mon impatience de lire ma lettre, j'ai interrompue au premier mot. Mais si j'allais ne pas retrouver le petit vieillard aux cheveux rouges? Comment faire?

Je rôde autour du bureau de poste, comme une âme en peine. Je montre le poing à ces deux femmes de pierre dont les lèvres immobiles gardent aussi bien le secret de la légende que leurs mains pétrifiées en tiennent solidement l'objet ridicule. Pourquoi aussi m'être embarqué dans cette stupide histoire? Le sage dit : en toute chose il faut considérer la fin. C'est ce que je n'ai pas fait, mes lecteurs veulent cependant cette fin. Ils y ont droit. Si j'inventais un conte à leur intention, il serait peut-être plus intéressant que cette froide, lourde et vieille histoire archéologique de trois siècles et demi. J'y penserai et, si je ne retrouve pas l'historiographe de la.... Mais non — c'est le diable qui me tente — repoussons ce stratagème, ce serait manquer à ceux qui veulent bien me lire et aussi à la vérité qui, bien qu'elle ne porte pas l'objet en question, en sa qualité de femme et de femme peu vêtue, comme beaucoup d'autres,

pourrait s'offenser. J'ai envie de donner à la police le signalement du bonhomme aux yeux verts. Il est facile à reconnaître ; il ne doit pas avoir son pareil. Je promettrai une récompense honnête à celui qui me le ramènera vif, mais non mort, car il faut qu'il parle. Oui, mais si c'était un agent de police déguisé, un espion ! Je donnerai une prime au premier facteur qui me signalera sa présence à la poste. Je le ferai crier à son de trompe. O ! homme gris, parais, je t'attends ! je t'attends !

A peine en étais-je là de mon évocation que celui qui en était l'objet apparût tout à coup à l'entrée de la rue d'Ypres — cette petite ruelle qui va de la rue de Cordouc à la place de la Grue. — Je crus un instant qu'il sortait de la taverne l'*Amérique*, mais l'ancien monde paraît plutôt être son domaine.

— Vous me cherchiez, monsieur ?

— Oui je désirais beaucoup vous revoir.

— Serait-ce pour continuer notre conversation sur le diable ?

— Non, c'est pour apprendre de vous l'histoire de ces deux femmes qui tiennent... vous savez.....

— Fort bien; mais si vous ne croyez pas au diable, elle n'aura pour vous aucun intérêt.

— Soit, je ferai un effort : mes lecteurs attendent, rien ne me coûtera pour les satisfaire.

Nous entrâmes à l'estaminet *La Cour de Bruxelles*, je m'assis près du feu; le petit homme se tint un peu en arrière, prétendant qu'il avait toujours trop chaud; il prit un étui noir, d'une forme étrange, dans sa poche et m'offrit un cigare. J'en tirai quelques bouffées; mais je ne pus continuer, il avait une singulière odeur de soufre. Enfin, après avoir redressé sa perruque, qui me parut plus pyramidale que jamais, mon compagnon commença en ces termes :

C'était en l'an 1510. A cette époque, Bruges était le plus florissant des quatre comptoirs de la ligue hanséatique et le marché où s'opérait l'échange des produits du nord et du midi. Les navires de haut bord abondaient dans ses canaux, comme les étrangers de toutes les nations dans ses rues; aussi on ne se méfiait pas de ces derniers, eux et leur or étaient les

bienvenus et beaucoup d'entre eux, attirés, comme les alouettes, par le miroir de deux beaux et clairs yeux, dans lesquels ils aimaient à se mirer, finissaient par se construire un nid dans la Venise du nord. Or, un matin, dans la maison de la rue de Cordoue, se présenta un étranger qui demanda à maître Jan Claessens, chef de la corporation des tailleurs, s'il ne pouvait lui louer un appartement. La figure de cet étranger n'était pas inconnue aux deux jeunes et jolies filles de la maison, Wantje et Siska, souvent elles l'avaient vu les reluquer assez impertinemment, lorsqu'elles rinçaient le linge dans le canal derrière leur maison, et que lui passait dans une élégante barquette. N'allez pas vous imaginer que ces deux jeunes étaient des filles de rien, parce qu'elles descendaient à ces soins vulgaires; à cette époque, les dames les plus huppées ne croyaient pas déroger en s'occupant des détails du ménage.

Maître Claessens fit des difficultés ; mais les offres étaient si brillantes qu'il finit par accepter, et il loua à l'étranger, qui dit s'appeler M. Satabrilla, ses deux belles chambres tapissées

de cuir doré, donnant sur le canal, aujourd'hui voûté, qui passe derrière la rue de Cordoue. Ce canal, alors large et propre, était toujours sillonné de barques chargées de marchandises, qu'on débarquait dans la halle même située sur la Grand'Place.

L'installation se fit de suite. Satabrilla paya généreusement sa bienvenue : les vins de Grèce et de Portugal pour le père et l'étranger, la cervoise et l'hydromel pour les jeunes filles, des viandes recherchées, de fines pâtisseries pour tous, furent servis en abondance. La sobriété n'était pas la vertu dominante de maître Claessens, et plus sa raison déménageait, plus son hôte entraît profondément dans son estime. Ces petites fêtes se renouvelaient souvent. Seul Petrus, neveu et apprenti de Jan Claessens, et de plus, amoureux de sa cousine Siska, ne voulait pas y prendre part. Il se tenait à l'écart, observant tout, sans se laisser intimider ni troubler par les provocations et les sarcasmes que ne lui épargnait pas M. Satabrilla. Les jeunes filles ne parlaient pas cette méfiance. L'étranger ne leur inspirait aucune crainte. Il est vrai qu'il faisait tout pour leur plaire.

Chaque jour, il leur apportait de belles dentelles de Bruges, des rubans, des pendants d'oreilles, et quand le dimanche, parées comme des châsses de ces dons, elles allaient à la messe et aux vêpres, à l'Eglise Saint-Donat, près du palais du Franc, elles excitaient beaucoup d'admiration et d'envie, et l'on se disait, en les voyant si fringantes, que le diable les guettait, comme il le fait de toutes les fillettes qui n'ont pas près d'elles une mère pour ange gardien.

Cependant le trouble était entré, comme un serpent tentateur, dans le cœur de ces deux douces et claires fleurs de jeunesse : L'aînée commençait à négliger le ménage, dont elle était plus spécialement chargée, et la cadette négligeait, elle, quelque chose de meilleur : le cœur aimant, franc et loyal de Petrus, qui s'était donné à elle tout entier et qui souffrait de cet abandon. Combien de belles jeunes filles, de nos jours, font comme elle et préfèrent la richesse, même laide et vieille, à un jeune et naïf amour !

Les habitudes de Satabrilla paraissaient assez régulières. Il vivait largement, payait bien, s'habillait en grand seigneur et faisait le

galant près des jeunes filles. Une seule chose paraissait anormale, extraordinaire, dans ses habitudes : Depuis longtemps déjà qu'il demeurait rue de Cordoue, jamais il n'avait changé de haut-de-chausses, et celui qu'il portait, en étoffe serrée, couleur gris de fer, semblait n'avoir subi aucune altération de ce long usage. En vain maître Claessens avait voulu renouveler, pour son hôte, le vêtement en question, celui-ci acceptait et payait au tailleur, en bons écus comptant, vestes et pourpoints, mais de culottes point; il n'en voulait pas entendre parler et jamais même il ne faisait raccommoder la sienne. S'il avait été plus pieux on aurait pu croire que c'était un vœu, comme celui de cette princesse qui avait promis de ne pas changer de linge pendant toute la durée du siège d'Ostende.

— Pardon, dis-je au narrateur, il me semble que vous commettez ici un anachronisme.

— Qui me le défendrait?

— Ah ! ce n'est pas moi. Continuez, je vous prie, votre récit m'intéresse beaucoup.

— Souvent Petrus, reprit l'homme gris,

disait aux deux sœurs : Méfiez-vous. Celui pour qui vous oubliez tout est un mauvais sujet. Quand vous le croyez tranquillement endormi, il court on ne sait où, mais si c'était en bon lieu il ne se cacherait pas.

— Jamais nous ne l'avons entendu sortir, objectaient les jeunes filles, qui mettaient ces propos sur le compte de la jalousie.

— Je le crois bien, repliquait, à son tour, le jeune apprenti, il s'aide de sa barque, toujours amarrée sous le balcon. C'est surtout la nuit du samedi qu'il fait ses plus longues excursions.

Le doute était entré dans l'esprit de Wantje et de Siska. Elles résolurent d'éclaircir la chose.

On se couchait de bonne heure à cette époque. La nuit suivante, vers onze heures, elles entrèrent sans bruit, dans la chambre de Satabrilla. Elle était vide et le lit aussi ; mais près de la fenêtre ouverte s'étalait sur une chaise l'éternel et unique haut-de-chausses. Elles s'en emparèrent pour jouir, le lendemain matin, de l'embarras de l'étranger, et comme d'une pièce de conviction de ses sorties nocturnes. Fières de leur conquête, elles attendaient, avec impa-

tience, l'heure du déjeuner ; mais sept, huit, neuf heures eurent beau sonner au beffroi, aucun bruit ne se faisait dans la chambre de l'étranger. On se décida enfin à y pénétrer. Elle était vide. Alors les jeunes filles avouèrent leur escapade à leur père, qui réclama le vêtement dérobé et l'examina en connaisseur qu'il était. Il ressemblait à tous ceux de la même forme, à l'exception qu'il avait une ouverture à la partie postérieure. Saisi d'effroi à cette découverte, le tailleur jeta la culotte dans la vaste cheminée où flambait un beau feu de bois. Il se produisit alors une lueur bleuâtre, on entendit de vifs crépitements, puis la flamme s'engouffrant dans le vêtement, il s'échappa tout à coup de l'ouverture en question, une longue spirale frétilant avec un bruit strident. Au bout de ce serpent de feu on distinguait un œil qui dirigeait tantôt vers le père, tantôt vers les filles épouvantées sa sanglante prunelle. C'était affreux ! On eût dit la spirale indéfinie de Victor Considérant.

— Eh ! l'anachronisme !

— Chut ! Cette queue serpentait le long des murs comme l'éclair sur un ciel noir d'orages.

Enfin elle mit le feu aux rideaux ; il se communiqua bientôt à tout le bâtiment, qui flamba comme une botte d'allumettes phosphoriques.

— Etaient-elles inventées à cette époque ?

— Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

La famille s'enfuit en jetant des cris épouvantables.

Pendant tout le temps que dura l'incendie, la même spirale sanglante décrivit ses zig-zags lumineux au milieu des tourbillons de fumée et s'éleva menaçante vers le ciel. Ce spectacle glaçait d'horreur tous les habitants.

Jan Claessens était riche. Il avait amassé, pièce à pièce, beaucoup d'argent qu'il cachait dans des cruches de grès. Il alla lui-même à la recherche de ses trésors ; il remua les cendres brûlantes de sa maison ; il n'y trouva rien, si ce n'est la culotte incombustible, qui semblait avoir repris un nouveau lustre.

Le tailleur était ruiné ; mais son jeune neveu Petrus lui dit : Donnez moi Siska en mariage. Je suis jeune, j'ai du courage et en travaillant ensemble, nous referons une fortune. La jeune fille accepta. Quant à Wantje, l'accalmie ne put

se faire dans son esprit, son imagination frappée lui faisait voir le diable partout. Elle entra en religion.

En 1518 la maison fut reconstruite telle qu'elle est aujourd'hui et l'on y incrusta le souvenir du fait que je viens de vous raconter, sur la pierre qui a attiré votre attention, avec la devise : *Jc hou de Brouck*, je tiens la culotte.

Un boulanger vint habiter cette nouvelle maison ; il chercha à utiliser, à son profit, la célébrité du terrain sur lequel elle était bâtie. Le jour qu'il ouvrit sa boulangerie, il étala une espèce de pâtisserie en zig-zags, à laquelle il donna le nom de *Bliksems*, éclairs. La vogue en devint générale. Le boulanger fit une fortune rapide. On vend encore à Bruges les mêmes gâteaux.

Le haut-de-chausses incombustible figure à Bruxelles au musée d'archéologie de la porte de Hal, comme ayant appartenu à un guerrier célèbre. Il est encore un sujet de discussion pour les savants qui recherchent le procédé qui a été employé pour le mettre à l'abri des atteintes du feu.

Votre curiosité est-elle satisfaite ?

Je me retournai pour remercier le narrateur.

Il avait disparu.

Je ne l'ai plus revu.

Le 7 Janvier 1865.

NATHALIE

SOUVENIR DE BLANKENBERGHE

**CETTE NOUVELLE A ÉTÉ COURONNÉE AU CONCOURS DE LA
SOCIÉTÉ LIBRE D'ÉMULATION DE LIÈGE.**

Hauteville-house, 11 Octobre 1862.

Je viens, Madame, de lire NATHALIE. Moi qui dois tant de remerciements à votre plume noble et éloquente, je ne croyais pas que ma reconnaissance pût augmenter. Elle vient de s'accroître pourtant, et je dois une heure charmante à votre œuvre si douce et si émue. Vous avez mis dans NATHALIE toutes les richesses d'une âme pleine de Dieu. Vous parlez de l'océan et de l'homme avec le double et profond sentiment de la tempête matérielle et de la tempête morale. C'est bien court, NATHALIE, mais cela fait songer longtemps. Ce n'est qu'une page; mais cette page vaut un livre; ce n'est qu'une larme, mais dans cette larme il y a l'infini.

Agréez, Madame, tous mes hommages.

VICTOR HUGO.

I

Ce n'est pas la poésie qui manque à l'œuvre
de Dieu, c'est le poète.

(LAMARTINE)

Un dimanche du mois de juillet de l'année
1850, une troupe joyeuse de jeunes garçons
et de jeunes filles s'apprêtait à monter dans
un de ces larges chars-à-bancs dont les vastes
flancs donnent une idée en miniature de l'arche

de Noé, et qui, en Flandre, lors des jours de fête, engloutissent toute une famille, fût-elle aussi nombreuse que celles des patriarches. Il n'y avait cependant pas de patriarches parmi nos voyageurs. En voyant même ces visages si jeunes, si frais, épanouis par le plaisir, on s'apercevait que la raison avait été bannie du voyage, comme une compagne trop monotone, et que, pour en faire partie, il fallait ne pas avoir vingt-cinq ans.

Arrivé la veille à Bruges, pour y voir un ancien ami de collège, je l'avais vainement cherché dans la Venise du Nord, et je m'étais décidé à aller le trouver à Blankenberghe, dont le séjour lui avait été ordonné par la Faculté. C'était pour prendre la voiture publique que je m'étais rendu à l'hôtel devant lequel stationnait toute cette folle jeunesse. Je m'approchai du groupe, et je demandai à quelle heure je pourrais prendre la diligence de Blankenberghe. Les jeunes gens échangèrent un coup-d'œil et un sourire.

— Elle est partie depuis une heure, me dit le plus grave de la troupe, beau brun à la figure ouverte et franche ; mais, si vous vouliez nous

l'accompagner, nous serions heureux de vous offrir une place.

Tout le groupe s'inclina en signe d'adhésion. Je n'hésitai pas à accepter. La jeunesse m'a toujours été sympathique.

L'embarquement commença. Si vaste que fût le véhicule, il me paraissait impossible qu'il pût nous contenir tous. Cependant le char-à-bancs, comme le pandæmonium de Milton, semblait ne pouvoir jamais se remplir. Enfin, quand nous fûmes tous casés, le jeune homme brun prit les guides, fit claquer son fouet, et la lourde machine s'ébranla.

Pendant quelques minutes, le bruit qui se faisait autour de moi, les frais éclats de rires, les joyeuses appellations qu'on se lançait de l'arrière à l'avant, de babord à tribord, m'étourdirent. Cependant, après avoir dépassé la porte de la ville, je cherchai à me reconnaître. Le sort m'avait singulièrement favorisé : je me trouvais assis à côté de la plus jolie personne du monde. Jamais beauté plus piquante ne s'était offerte à mes regards ; mais dans cette charmante figure, que je ne me lassais pas d'admirer, il y avait un contraste qui frappait

d'abord et dont on reconnaissait bientôt la cause : ma voisine avait des cheveux blonds et des yeux noirs d'un inexprimable éclat. Son front était élevé, intelligent, poli comme du marbre, veiné de bleu vers les tempes ; le nez fin et légèrement retroussé, la bouche petite, rieuse et bien garnie, la main mignonne, faite pour cueillir des fleurs. Les cheveux blonds, aux reflets dorés, laissaient tout le front découvert ; ils n'encadraient pas le visage de soyeux rouleaux, comme dans la coiffure à la Marie Stuart ; mais, relevés à la chinoise, ils semblaient dire : Je n'ai aucun défaut à cacher, je ne voilerais que des traits irréprochables. Quelle vie dans son charmant regard ! Sa taille était moyenne, son teint pur et d'un coloris de santé morale et physique indubitable. Elle avait de la grâce sans manières, du charme sans coquetterie, un type presque divin dont on chercherait les origines très-haut. Mais, je le répète, ce qui donnait à cette physionomie unique un caractère original, c'était ce regard franc, ouvert, spirituel, de la femme du Midi, uni à cette fraîcheur à laquelle on reconnaît la femme du Nord. Ce n'était pas là une de ces

fières brugeoises dont le type s'est conservé, et qui, naguère, rendaient une reine de France jalouse de leur beauté; c'était une parisienne greffée sur une flamande, du Raphaël et du Rubens tout à la fois; enfin, une beauté paradoxale, si j'ose m'exprimer ainsi. Puis, pour couronner un si gracieux assemblage, cette fraîcheur de la jeunesse qui fait paraître belles celles qui ne le sont pas et qui illumine de son auréole si pure une tête de dix-huit ans. La toilette de ma jolie voisine était des plus simples : un petit chapeau de paille garni de rubans blancs, orné d'une guirlande de bluets encadrant le visage; une robe de percale blanche sans garniture, une mantille de taffetas noir, des bottines grises, des mitaines en filet. Un petit velours noir avec une croix à la jennette au cou complétaient ce costumé, porté avec une rare distinction.

Cette admirable fille se nommait Nathalie. C'est tout ce que j'avais pu apprendre au milieu du tohu-bohu et du chassé-croisé de la conversation. Je trouvai moyen de lier l'entretien en la remerciant de l'empressement avec lequel on m'avait accueilli, moi déjà mûr d'âge, dans

cette assemblée de jeunes têtes , et surtout moi étranger , dans cette réunion de famille : car certains traits de ressemblance, et particulièrement la familiarité qui régnait entre tous mes compagnons de voyage, me faisaient supposer que des liens de parenté , si pas de plus doux sentiments, les unissaient. Nathalie me répondit avec une aisance parfaite. Projetée depuis longtemps , me dit-elle , leur petite excursion avait rencontré un peu d'opposition de la part des parents. La plus grande prudence leur avait été recommandée. Vous serez notre mentor , ajouta-t-elle gracieusement. Puis elle me donna quelques renseignements sur notre société. Je sus par elle que plusieurs couples étaient fiancés, et à la manière dont elle me parla de son cousin germain Louis, le jeune homme qui nous conduisait, je pus deviner qu'il était pour elle plus qu'un parent. J'appris plus tard que ces deux beaux enfants devaient être unis peu de jours après , et que ce mariage , désiré, dès leur enfance, par les deux familles, comblait de joie les parents et rendait encore plus heureux les jeunes amants.

Cependant notre véhicule , trainé par deux

vigoureux chevaux, avançait, plus rapidement qu'on n'aurait pu l'espérer, sur la belle route bordée d'arbres. ●

Pour ceux qui habitent des contrées montueuses, aux paysages accidentés, le spectacle des Flandres n'est pas sans attrait. L'œil s'y repose sur des plaines immenses, sans jamais s'y égarer, arrêté qu'il est, à chaque instant, par les bouquets d'arbres qui bordent les champs. Rien n'est frais et propre comme les petites métairies flamandes aux contrevents verts, aux murailles blanches, festonnées de branches de vigne. Presque toujours elles sont entourées d'un verger ; des poules en émaillent l'herbe de leur plumage diapré, tandis qu'une robuste fille, à la peau fraîche, comme si le soleil ne brûlait pas pour elle, le traverse en portant des seaux aussi blancs que le lait qu'ils contiennent.

Nous étions à cette époque de l'année qui précède la moisson et où la terre ressemble à une jeune mère, fraîche encore, entourée de beaux enfants. Les fleurs et les fruits ornaient les champs. J'admirais ces belles campagnes. Les bouquets de taillis me paraissaient comme

des émeraudes enchâssées dans le cercle d'or des blés murs.

A peu près à mi-chemin de Blankenberghe, la route traverse de magnifiques vergers dont les arbres, chargés de fruits, sont si forts, si touffus, qu'une obscurité mystérieuse environne le voyageur. Cet endroit semble marquer la limite de l'empire de la mer; plus loin, elle commence à régner en souveraine et ne souffre plus qu'une croissance terre-à-terre qu'elle courbe sous l'oppression de son souffle. Les pâturages y sont superbes, les champs féconds; mais les arbres ne peuvent plus y élever la tête; leur végétation maigre et chétive diminue, diminue tellement qu'elle ne produit plus que de petits arbrisseaux rabougris et frileux.

En sortant de l'ombre des vergers, Nathalie me frappa familièrement sur le bras comme à un ancien ami, et me montrant l'horizon de sa petite main blanche;

— Voilà la mer, me dit-elle.

Ce n'est pas encore la mer, mais les dunes qui lui servent de barrière.

Bientôt nous atteignîmes l'église. Comme je m'étonnais de la voir seule au milieu des

champs, Nathalie m'apprit que le Blankenberghe que nous voyions à quelques minutes de là, nonchalamment couché au pied de la dune, et comme échoué de l'Océan, n'était pas l'ancien Blankenberghe, qui avait nom Notre-Dame-de-Scherperhoutte. Celui-là dort depuis longtemps dans la mer, qui, après l'avoir miné patiemment pendant des siècles, en lui enlevant chaque jour une parcelle de son lit, acheva son œuvre de destruction dans un jour de colère de l'année 1534, en l'engloutissant tout entier. Alors les pêcheurs, échappés à ce grand naufrage, reconstruisirent leur nid bien contre la mer encore; mais imprévoyants pour eux, ils ne le furent pas pour leur église, et ils l'élevèrent à une grande distance dans la crainte d'un nouveau débordement.

Nathalie, me voyant sourire, reprit :

— Vous vous moquez, sans doute de cette précaution; c'est de l'esprit de clocher, pensez-vous.

— Oh ! non, répondis-je, ce n'est pas l'esprit de clocher qui a inspiré vos braves pêcheurs; c'est l'amour du clocher, et la différence est

grande entre ces deux sentiments : L'esprit de clocher, c'est l'égoïsme étroit des intérêts matériels ; l'amour du clocher, c'est la charité, cette vertu divine qui, comme Briarée, n'a qu'un cœur pour aimer, mais a cent bras pour étreindre l'humanité tout entière dans l'immensité de ses embrassements. L'amour du clocher, on a beau en rire, le calomnier, il est la source de nobles sentiments ; c'est un foyer d'affection dont les rayons s'étendent au loin. Il faut que le cœur soit brûlant pour qu'il puisse réchauffer les extrémités ; il faut adorer son clocher pour chérir son pays. Voyez cet exilé à qui l'amnistie rouvre les portes de la patrie. Le convoi le ramène à toute vapeur. Penché à la portière, il ne regarde ni les arbres qui fuient, ni le nuage qui passe, ni l'oiseau qui vole. Son œil est imperturbablement fixé sur un point de l'horizon. O bonheur ! Il jette un cri de joie ! C'est que, sur un ciel pur, il a vu briller la croix qui surmonte le clocher de son village, et que ce signe de rédemption fait vibrer les cordes les plus intimes de son cœur. Il lui rappelle à la fois toutes les joies de son enfance, tous les actes solennels de sa vie. Reverra-t-il

sa vieille mère ? Ne dort-elle pas sous la croix ? Et sa sœur , s'est-elle mariée dans cette église où lui-même a été baptisé et près de laquelle il vient chercher une tombe ? Oh ! non, croyez-moi , la sollicitude des pêcheurs pour leur temple est bien touchante , bien digne de respect.

Un regard de Nathalie me prouva qu'elle m'avait compris et qu'elle était de mon avis.

Les exclamations de nos compagnons de voyage interrompirent une conversation à laquelle je trouvais beaucoup de charmes. Nous entrions dans Blankenberghe.

Nous remisâmes vite notre voiture, et Louis, s'approchant de moi , réclama le droit de me servir de cicerone. Comme je le remerciais , il ajouta que ses fonctions ne l'entraîneraient pas loin , puisqu'il n'y avait dans la petite ville ni cabinet d'histoire naturelle, ni jardin zoologique, ni théâtre, ni musée, ni bibliothèque ; que tout se bornait à la mer, et que cette curiosité, qui en vaut beaucoup d'autres, était à deux pas de nous.

Blankenberghe n'était pas alors ce qu'il est

aujourd'hui. On n'y connaissait pas ces larges escaliers de pierre conduisant sur une digue magnifique, les étrangers qui pendant deux mois de l'été affluent dans la charmante ville de bains. Pour arriver sur la plage, on devait escalader la dune en enfonçant dans le sable, jusqu'à la cheville. Nous entreprîmes gaiement l'ascension. Louis donnait le bras à Nathalie, et l'on s'apercevait, à leur langage animé, qu'ils se dédommageaient du temps qu'ils avaient été séparés.

Je n'avais jamais vu la mer. Avant d'y arriver, j'entendis sa voix qui grondait. Bientôt je fus en face d'elle. Je restai frappé d'admiration à son aspect. Bien que je l'eusse rêvée grande, son immensité me fascina. Le spectacle de cette vaste solitude mouvante est si solennel qu'il fait taire jusqu'aux voix intérieures de l'âme. La vue de la mer serait un suprême remède à l'ambition, une grande consolation à la douleur.

Soit que l'on vogue sur ses lames, soit que l'on contemple sa surface du haut des falaises, la mer, un grand poète l'a dit, a mille fois plus de poésie que la terre. Sa mobilité semble lui donner, avec le mouvement de la vie, les pas-

sions ou l'apaisement d'une âme tantôt calme, tantôt agitée. Assis sur le rivage, celui qui la contemple reste muet, cherchant involontairement une langue qui réponde aux émotions que ce spectacle lui fait éprouver. La poésie seule peut approcher de la hauteur du sujet et chanter, en présence de l'Océan, le *Te Deum* de la grandeur de Dieu et de la petitesse de l'homme. En face d'un semblable tableau, l'individualisme égoïste disparaît complètement, pour laisser à l'imagination pleine liberté d'admirer et d'apprécier selon ses facultés.

Au sein de cette mer immense, à la surface des profondeurs de l'Océan, la vie sous toutes ses formes, se manifeste et s'affirme.

Les eaux, a dit de Humboldt, ont beaucoup plus d'habitants que les parties solides de la terre. Sur une surface moins variée que celle des continents, la mer renferme dans son sein une exubérance de vie dont aucune autre région du globe ne pourrait donner l'idée.

Quand je fus revenu de ma contemplation, je vis mes jeunes amis, plus familiarisés que

moi avec ce sublime spectacle, folâtrer sur la plage. Alors je me souvins du but de mon voyage et je descendis pour trouver mon ancien camarade.

A Blankenberghe, on ne se cherche ni dans les rues, que l'on abandonne à la population indigène, ni dans les maisons, qu'on habite le moins possible; on se rencontre sur la grève. Aussi à peine avais-je fait une centaine de pas, interrogeant les figures qui passaient, que je crus reconnaître Maurice. Je le hélai; il se retourna, me fixa un instant, et arriva bien vite en me tendant les bras. Ce fut une bonne et cordiale étreinte que la nôtre après quinze années de séparation. Nous échangeâmes d'abord mille questions sur le chemin parcouru par chacun de nous, depuis si longtemps, puis nous nous assimes sur la dune, et nous causâmes longtemps encore.

Par moments, Nathalie et Louis, qui connaissaient mon ami, venaient se mêler, pour une minute, à notre conversation.

— Quelle charmante créature! dis-je à Maurice, en voyant la jeune fille s'éloigner au bras de son fiancé.

— Et aussi sage que jolie, me répondit-il. Quand elle parut, il y a un an, dans le magasin de quincaillerie de la rue Breydel, tout ce qu'il contenait de nature à être acheté par des jeunes gens fut enlevé d'assaut. Le soir, les rayons étaient vides et la caisse remplie. C'était à qui emporterait une parole encourageante de la jeune fille. Eh bien ! elle n'encouragea personne, et cependant l'essaim de la jeunesse brugeoise continue à s'abattre chaque jour près d'elle, à lui rester fidèle. C'est que, si beaucoup se sont cru appelés, nul n'a été élu, et aucun n'a le droit d'être jaloux. Tous en sont donc arrivés à une admiration muette, platonique, et à traiter la jeune fille fraternellement. C'est aussi que rien ne protège comme un amour d'enfance, comme une affection pure et profonde qui, prenant sa source au berceau, suit paisiblement son cours, sans jamais écouter, chemin faisant, avec complaisance, compère le loup, toujours à l'affût, et sans être accidentée de ces épisodes romanesques, comme il arrive aux passions écloses dans la serre chaude d'un bal et qui s'éteignent souvent avec les feux du lustre. Heureux celui qui n'aima qu'une femme,

qui, de son côté, n'aima jamais que lui ! Les trésors du cœur, que d'autres éparpillent, demeurent tout entiers à ceux qui n'aimèrent qu'une fois. La mort même ne les sépare pas. Fiancée, dès ses jeunes années, à son cousin-germain, enfant unique comme elle, Nathalie partagea d'abord ses jeux et plus tard ses études. Cependant, dans ce contact journalier, chacun a gardé son originalité native. Aussi différents de caractère que de physique, ils se complètent l'un l'autre. Aussi douce, aussi calme que Louis est vif et emporté, il suffit d'un regard des yeux noirs de la blonde jeune fille pour dompter les orages les plus violents. C'est qu'elle possède à la fois la bonté qui apaise et l'énergie qui domine ; d'ailleurs, l'amour vrai de Louis rend la victoire facile.

Nous en étions là de notre conversation quand Nathalie, le teint animé par l'air vivifiant de la mer, vint me prévenir que nous dînerions ensemble. Comme je m'excusais, elle me répondit, de la manière la plus aimable, que j'étais son prisonnier jusqu'au soir. Je promis de me rendre à son invitation.

— Nous allons, me dit-elle, prendre notre second bain.

Et vive, légère, elle me quitta en courant, tandis que Maurice et moi nous descendions sur la grève.

La plage de Blankenberghe est une des plus belles qui existent : recouverte d'un sable fin, elle descend, par une pente insensible, vers la mer, ce qui donne une grande sécurité aux baigneurs. Ils ne rencontrent là, sous leurs pas, aucune de ces excavations qui, ailleurs, offrent tant de dangers. Un accident n'y est possible que par imprudence.

J'avais remarqué que la plage était coupée, de distance en distance, par de longues langues de travaux en fascinage qui partent du pied des dunes et descendent dans la mer jusqu'à la ligne de la plus basse marée. Le bois qui les compose, artistement tressé, est rempli de coquillages que les enfants vont recueillir et de moules qui baillent au soleil. Je demandai à mon ami l'explication de ces jetées, dont je ne pouvais m'imaginer le but.

— Avant le XV^e siècle, me dit Maurice,

quand l'équinoxe ramenait la saison des tempêtes, ce n'était pas seulement pour les nombreux navires que le commerce des Flandres envoyait dans toutes les parties du monde, que les habitants de nos contrées éprouvaient de vives inquiétudes ; la perte d'une riche cargaison, de l'équipage même d'un navire était peu de chose, en comparaison des malheurs que cette époque ne ramenait que trop souvent, car la mer, abandonnée à ses caprices destructeurs, s'élançant, comme un tigre en fureur, au-dessus des dunes, se répandait périodiquement sur toutes les terres du littoral, et ces inondations amenaient chaque fois la destruction de quelques-uns des villages situés le long des côtes et la dévastation d'une grande étendue de terrain. Ces inondations remontent très-loin. Pline, lui-même, parle des misères des habitants des côtes du Nord, qui, dit-il, bâtissaient leurs cabanes sur des hauteurs pour qu'elles fussent hors de la portée de la mer ; ce qui les faisait ressembler, à la marée haute, à des navires flottants. A Damme, jadis grand port de mer, qui abrita les dix sept cents voiles de la flotte de Philippe-Auguste, sis aujour-

d'hui à plus de deux lieues en terre ferme, on trouve encore beaucoup d'anciennes maisons où l'on ne parvient qu'en gravissant un escalier de quinze à vingt marches; l'Hôtel-de-Ville même, joli monument gothique, a un perron très-élevé. Ces soins disent assez quelles précautions prenaient nos pères contre leur terrible voisine.

Au XII^e siècle, les inondations furent si terribles que les Flamands s'expatrièrent en masse. Henri I^{er}, roi d'Angleterre leur donna asile dans le comté d'York et dans la province de Galles.

Selon la tradition, ce serait une épouvantable inondation qui, en déchirant profondément le sol, aurait donné naissance au *Zwyn* et aux ports d'Ostende et de Nieuport.

Les plus mémorables de ces tempêtes furent celles de 1180, qui poussa la mer jusqu'aux portes de Bruges; de 1288, de 1534, qui détruisit l'ancien Blankenberghe, qui git là dans la mer, et celles de 1567, 1577 et 1404. Cette dernière surtout fut des plus terribles. L'inondation s'étendit à plus de trois lieues dans

l'intérieur du pays. Les pertes en hommes, en bétail, furent considérables; les habitations détruites. On ne peut se faire une idée de la désolation qu'elle occasionna.

Cependant l'excès du mal devait naturellement amener le remède. Les populations, effrayées de cet épouvantable désastre, se demandèrent si la main de l'homme ne pourrait poser une barrière aux envahissements de la mer. C'est alors qu'on conçut le projet de construire une digue sur toute l'étendue de la côte, depuis Gravelines jusqu'à Anvers. Ce plan grandiose fut mis à exécution par les seigneurs propriétaires des terrains limitrophes, d'après les ordres du comte de Flandre régnant, Jean de Valois, dit de Dijon. De là vient le nom que cet ouvrage d'utilité publique porte encore aujourd'hui de *Digue du comte Jean*, perpétuant ainsi le souvenir de ce souverain, bien mieux et plus utilement que n'aurait pu le faire la gloire conquise sur les champs de bataille.

En 1407, c'est-à-dire trois ans après l'inondation de 1404, cette digue était achevée telle que vous la voyez ici, me dit Maurice en me

faisant tourner le dos à la mer. Elle n'était pas une défense immédiate à la mer, mais bien une borne pour limiter les inondations extraordinaires occasionnées par les tempêtes. Ainsi, faisant la part, non du feu, mais de l'eau, on abandonnait aux caprices des flots les terrains situés entre eux et le rempart artificiel.

Cette digue reçut la direction la plus favorable à sa destination et à sa construction : Elle ne suit pas une ligne uniforme, et s'éloigne plus ou moins de la mer, selon les accidents du terrain ; ce qui fut cause que beaucoup de parties situées au nord de la digue, surtout depuis l'Écluse jusqu'à Anvers, restèrent longtemps inondées. Ces terres ont depuis été desséchées et endiguées en poldres, au fur et à mesure que la *laisse* de la mer l'a permis (1). Ce sont les plus fertiles du pays : on y récolte sans engrais et presque sans travail les plus riches moissons.

Bien que la construction de la *Digue du comte Jean* fût un grand bienfait, elle n'em-

(1) La carte de Depauw indique les années de ces endiguements successifs.

pêcha pas la mer de faire encore, à de rares intervalles, il est vrai, des irrutions dans nos contrées, témoin la fameuse marée de 1808. Il appartenait à un ingénieur flamand, à un Brugeois, de la combattre enfin victorieusement sur son propre domaine, et de rendre aux fertiles terrains qui avoisinent ses côtes la valeur qu'ils méritaient et qu'ils avaient perdue, par suite de la crainte qu'éprouvaient les cultivateurs de voir les fruits de leurs travaux tout-à-coup enlevés par l'inondation qui frappait de stérilité, pour un certain nombre d'années, les terres qu'elle avait submergées.

Après la mémorable et désastreuse marée de 1808, les ingénieurs français, jugeant la lutte inutile et impossible, avaient résolu d'abandonner Blankenberghe et une partie de Wenduïne, dont vous voyez d'ici le clocher, et de jeter une digue depuis ce dernier village jusqu'à Uytkerke. L'ingénieur brugeois, qui avait une grande connaissance de la mer, s'opposa seul à ce fatal projet, et parvint à le faire écarter. Mais ce n'était pas assez d'avoir triomphé de la résolution des ingénieurs français, il fallait encore, en triomphant de la mer,

prouver qu'il n'avait pas trop préjugé de ses forces en affirmant qu'il se sentait capable de la combattre. C'est alors qu'il fut autorisé à exécuter l'admirable projet qu'il avait conçu, et qu'on vit se former un *estran*, au moyen de ces jetées hardies contre lesquelles la lame vient se briser. Magnifique travail, construit avec économie et solidité, qui défend victorieusement trois lieues de côtes, depuis Wenduyn jusqu'à Heyst, et dont le résultat a été tel que la dune, qui était sur ce point extrêmement faible, a plus que triplé de largeur; si bien que le travail artificiel a pour effet continu de créer une nouvelle défense naturelle. Ainsi un seul homme parvint à faire reculer la mer, à délivrer la Flandre du plus grand des fléaux, et à rendre la sécurité aux habitants du littoral, sans cesse menacés dans leur personne et dans leurs biens. Voilà, me dit Maurice, à quoi servent ces travaux en fascines qu'on appelle des brise-lames.

Je m'inclinai devant le génie de l'homme, qui, lui aussi, peut jeter le *quos ego* aux éléments et voir l'Océan vaincu s'humilier à ses pieds.

Mes nouveaux amis , toujours folâtrant , avaient franchi la dune et s'étaient éparpillés dans la campagne. Je me plaisais à les voir se baisser pour cueillir des bluets sur le chemin de fer de la vie. Puisse leur moisson, me disais-je, se prolonger plus longtemps que la mienne et tant de gracieux couples ne pas sentir le souffle de l'adversité et du malheur faner leur fraîche récolte et glacer trop tôt la sève généreuse qui fait battre leurs jeunes cœurs !

Je ne sais pourquoi , mais la joie de ces enfants me faisait peur. Aussi lorsque Maurice me proposa de visiter le phare , cette étoile terrestre des matelots , étais-je sous l'impression d'idées sombres.

Du vieux fort on jouit d'une vue magnifique ; elle embrasse la mer et une grande étendue de terrain ; d'un côté , la flotille de pêche , avec ses voiles blanches , se balançant au loin et le navire à vapeur jetant sur le ciel bleu ses panaches de fumée ; de l'autre , de gras pâturages où paissent de superbes vaches , comme Rosa Bonheur et Troyon savent les peindre ; plus loin , la tour monumentale de Lisseweghe et le beffroi de Bruges , vieux gardien des

franchises de l'antique cité flamande, dont le cœur d'airain traissaillit à la victoire des Breydel et des de Coninck, quand ces héros de la démocratie flamande, après avoir délivré la patrie du joug de l'étranger, rentrèrent à Bruges chargés des palmes conquises à la bataille des Éperons d'or.

Ce vieux phare qui, depuis des siècles, a vu passer tant d'hommes et de choses, me rappela ces vers :

. — La lueur d'un éclair
Dessine un grand rocher qui domine la mer.
Il est seul. Son flanc noir, argenté par l'écume,
D'une vapeur guerrière éternellement fume.
Il est seul, dans son calme et sa virilité,
Un contre tous, debout, comme la vérité !
Ses pans coupés à pic, ses pointes colossales
Font face à l'Océan, déchirent les rafales.
Dieu du sombre duel est l'unique témoin ;
Le rocher dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin ! »
Et vingt fois divisée et repoussée au large,
La vague se rallie et revient à la charge !
Vaillant soldat de pierre, oh ! comme il est blessé !
Quel devoir le retien ! à ce poste avancé ?
Écoutant, chaque jour, dans la mer qui murmure,
Pièce à pièce tomber sa gigantesque armure !
Il sait que l'Océan et l'air sont contre lui.
N'importe ! il fut hier ce qu'il est aujourd'hui.
Un vétéran des eaux qu'on nomme l'inflexible !
Ah ! voilà si longtemps qu'avec un bruit terrible,

Il rejette ceux-là qui veulent l'envahir,
Qu'il devrait se lasser, se courber, obéir !
Dis-moi, lutteur stupide, aux blessures profondes,
Ne vaudrait-il pas mieux t'abandonner aux ondes,
Te rendre, et descendu dans le gouffre et l'oubli,
Dormir tranquillement sous le fait accompli ?
A quoi bon t'obstiner contre la mer entière ?
— La mer est un tyran ; je porte une lumière !

Si la mer est un tyran, les pêcheurs doivent aimer la tyrannie, car, après avoir tracé leur pénible et périlleux sillon dans le vaste champ où ils moissonnent sans y avoir semé, leur plus grand bonheur est de rester immobiles sur la dune à contempler l'Océan, comme s'ils ne le connaissaient pas.

L'isolement dans lequel vit le marin, perdu au milieu de la solitude des mers ; la grandeur du spectacle qu'il a incessamment sous les yeux ; la facilité avec laquelle il joue chaque jour sa vie ; l'insouciance avec laquelle il attend la mort ; l'ignorance dans laquelle il vit des choses du monde, en font un être à part qui ne croit qu'à la mer, aux revenants et à la Vierge. Aussi quand l'Océan a été terrible, quand la formidable voix de l'ouragan s'est fait entendre, quand le pêcheur a vu la mort de près, quand, dans sa naïve croyance, il a fait

un vœu à l'Etoile des marins, alors qu'échappé à la tourmente son pied foule encore la terre sacrée de la patrie, son premier soin, avant d'embrasser sa famille qui, éperdue, folle d'inquiétude et de douleur, attend son retour sur la plage, est de se rendre à la chapelle pour y remercier la Vierge d'avoir étendu sur lui son bras protecteur. Cette chapelle, construite près de l'église, est toujours ouverte, pour que le marin puisse venir s'y agenouiller à toute heure. Souvent la nuit, après un orage, on voit une troupe d'hommes, la tête découverte, s'acheminer vers l'église. Là, au milieu des ténèbres, près de la tombe des leurs, ces hommes naïfs accomplissent le vœu formé pendant la tempête. Ils ne reprendraient pas la mer avant d'avoir rempli ce pieux devoir.

Bercé, dès son enfance, sur le rude lit de l'Océan, le pêcheur ne s'endort jamais du dernier sommeil dans un lit d'hôpital : il vit et meurt en regardant la mer.

Pendant que Maurice m'initiait ainsi aux mœurs rudes et primitives des marins, la petite flotille de pêche se rapprochait de la côte. Je m'enquis de l'endroit où elle allait aborder.

— En face de nous, me dit mon ami.

— Mais, objectai-je, je ne vois ni port ni crique. Comment voulez-vous qu'ils débarquent ?

— Attendez, me dit-il, ce sera bientôt fait.

Le vent poussait à la côte, la marée était haute : les chaloupes se laissèrent échouer sur la plage. Les marins jetèrent l'ancre dans le sable, et bientôt, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ils transportèrent à terre le produit de leur pêche qui fut jeté dans la rue, pour y être vendu publiquement.

Le poisson de Blankenberghe a la réputation d'être le meilleur possible. Aussi, pendant tout le temps du premier Empire, les pêcheurs de cette localité avaient le privilège de fournir de marée la table de Napoléon. Il le leur avait concédé un jour que visitant le littoral accompagné du maire de la petite ville, celui-ci le sauva d'un danger qu'il courait.

La vente se fait au rabais, en escalins et en autres monnaies qui n'ont plus cours depuis plus d'un demi-siècle. C'est que l'action de ce que nous appelons le progrès est inconnue des pêcheurs. Ils ne changent ni leur costume,

ni leurs habitudes, ni leurs affections. Toujours vêtus, hiver comme été, de la large houpelande de grosse étoffe de laine, héritage de famille, tout leur luxe consiste dans les deux couronnes, à l'effigie de Marie-Thérèse, qui leur servent de boutons. Un exemple fera mieux comprendre combien ils tiennent à ces reliques : La femme d'un pêcheur se présente un jour au Mont-de-Piété de Bruges, avec une de ces pièces de monnaie — elles avaient encore cours alors. — On lui fait observer qu'elle en aura moins que la valeur nominale, et qu'elle fera mieux de l'employer que de la mettre en gage. Elle répond que c'est à la pièce même qu'elle tient. Cette femme avait fait six lieues à pieds pour ne pas dépenser cette pièce, à côté de laquelle toute la famille eût préféré mourir de faim.

C'est une Charte de Marie-Thérèse qui réglemente la pêche. Le doyen de la corporation garde ce document écrit sur parchemin, et le transmet à son successeur. Les corporations, les maîtrises, les jurandes, ont pu être abolies ailleurs, elles ont été maintenues à Blankenberghe. Quatre-vingt-neuf, l'Empire,

la domination hollandaise ont passé sans que les pêcheurs s'en aperçussent. Ils savent bien, par ouï-dire, qu'un bon prince, du nom de Léopold, réside à Bruxelles, qu'il est sage et juste ; mais leur souveraine, à eux, la seule qu'ils reconnaissent, puisqu'elle les régit encore, c'est Marie-Thérèse. C'est elle aussi qui, dans un moment de suprême détresse, viendrait à leur secours ; car, selon la tradition, la grande Impératrice, préoccupée du sort des pêcheurs, leur aurait remis un coffre fermé, à la condition de ne l'ouvrir que dans un cas de force majeure. Nul n'a vu ce coffre mystérieux, dont les flancs recèlent, dit-on, des trésors inépuisables ; mais chacun subirait le martyre pour affirmer son existence, et nul cependant ne se croirait jamais assez pauvre pour en exiger l'ouverture. D'ailleurs, comme il appartient à la corporation, qui est une institution qui se perpétue, il faudrait le consentement général pour y toucher, et quelque chose serait plus difficile à obtenir que cette unanimité, ce serait de trouver le coffre. Comment toute autre autorité, si douce, si paternelle qu'elle fût, pourrait-elle lutter contre

de tels souvenirs et contre une souveraine qui ne demande plus aux pêcheurs ni l'impôt, ni leurs fils, et qui, tant que durera la légende du coffre, et elle durera tant que la mer baignera ces rivages, sera considérée par la population maritime comme une seconde Providence et bénie presque à l'égale de la première ?

Louis et Nathalie étant venus me prévenir que l'heure du diner approchait, nous nous acheminâmes vers l'hôtel. Maurice était des nôtres. Par la plus aimable attention, les jeunes gens l'avaient invité, ne voulant pas, disaient-ils, séparer deux anciens amis.

Le repas fut des plus gais ; la cruche au large ventre, ne cessait de circuler et de verser aux convives, échauffés par la course sous un soleil brûlant que rafraichissait à peine une légère brise de mer, cette limpide et forte bière flamande, moins inoffensive qu'on le prétend.

Il était près de six heures lorsque nous quittâmes la table. On proposa une dernière visite à la mer. Nathalie, qui se sentait un peu fatiguée, dit qu'elle resterait à l'hôtel et ferait

tout préparer pour le départ. Comme j'avais pris mon logement dans le même établissement, je lui tins compagnie.

Il y avait à peine une demi-heure que nous étions là, causant, près d'une fenêtre, comme d'anciens amis, lorsque nous remarquâmes un mouvement inaccoutumé dans la rue : On s'appelait, on s'interrogeait avec anxiété. Je ne comprenais pas le flamand, mais je voyais, aux gestes et à la figure des habitants qui se dirigeaient en courant vers la mer, qu'une nouvelle sinistre circulait. Je me retournai vers Nathalie pour l'interroger : je fus effrayé de sa pâleur.

— Un baigneur se noie, me dit-elle en me serrant convulsivement le bras. Si c'était Louis!

— Calmez-vous, répliquai-je, aucun de nos jeunes gens ne devait prendre de bain ; vous le leur avez d'ailleurs défendu, et ils l'ont promis.

— Allons vite, dit-elle.

Et la pauvre enfant tremblait de tous ses membres, quand un bruit, parti de la foule, vint la rassurer.

— Sauvé! criait une voix.

— Allons toujours, me dit Nathalie, cet accident gâte notre journée, et j'ai hâte de retourner près de ma mère.

Elle était sous l'empire de sinistres pressentiments, ces messagers qui précèdent les grands événements de notre vie, comme l'éclair annonce l'orage, et que Dieu envoie à l'homme pour le préparer au malheur, afin qu'il n'en soit point foudroyé.

Demandez à l'oiseau de mer quel instinct lui fait deviner qu'une tempête monte à l'horizon encore limpide !

Nous sortîmes de l'hôtel. Un spectacle affreux s'offrit alors à nos yeux.

Sur une civière, portée par quatre robustes pêcheurs, on distinguait une forme humaine. Plus prompt que la pensée, Nathalie s'élance, enlève le drap qui recouvre le visage. O bonheur ! ce n'est pas Louis ! La pauvre enfant tombe à genoux, lève les yeux au Ciel, et son cœur, en présence de ce malheur réel, irréparable, fait monter vers Dieu une hymne de reconnaissance infinie !

Étrange égoïsme de l'amour ! Cette jeune fille si bonne, si douce, se trouvait heureuse, une joie cruelle inondait son cœur devant ce corps inanimé !

Mais à peine le funèbre cortège avait-il franchi le seuil de l'hôtel qu'un nouveau bruit, semblable à celui que les vagues humaines font en roulant sur le pavé des rues, parvint jusqu'à nous. Les exclamations de la foule annonçaient un nouveau malheur.

Au même moment, Nathalie, revenue de son triste bonheur, commençait à s'inquiéter de l'absence de Louis. En proie à une angoisse cruelle, elle échappe à nos mains, s'élance dans la rue. Malheur ! deux fois malheur ! Un second cortège s'avance, triste, sinistre comme le premier. Cette fois, le doute n'est plus permis : Nathalie a pressenti l'affreuse vérité. Un seul cri s'échappe de sa poitrine.

— Louis ! dit-elle.

Et elle tombe évanouie sur la civière qui porte son fiancé !

C'est ainsi que ces deux beaux enfants rentrèrent dans la salle du festin, pleine encore

du parfum de leur joie, de leurs douces paroles d'amour et qui, il y a un moment, retentissait de leurs frais éclats de rire.

Dire le désespoir de Nathalie quand lui revint, avec la vie, le sentiment de son malheur, est chose impossible ! Passant des accès d'une affreuse douleur au calme de l'espérance, elle poussait tantôt des cris déchirants, tantôt adressant de douces paroles à son fiancé, lui prodiguant les plus tendres soins, elle cherchait à le rappeler à la vie, et essuyait, sous ses baisers, l'onde amère qui ruisselait encore de ses cheveux ! Et pas une mère, pas une sœur pour assister, pour soutenir la pauvre enfant dans ces crises affreuses ! Moi seul, étranger encore le matin, je me sentais impuissant devant cette immense douleur !

Nous profitâmes d'un instant d'anéantissement pour enlever Nathalie à ce spectacle déchirant. Nous eussions voulu la mettre dans une voiture et la reconduire à sa famille ; mais le médecin déclara que, dans l'état où elle se trouvait, il ne répondait pas de sa vie, et qu'elle ne pouvait quitter l'hôtel. Nous la transportâmes donc dans une chambre haute, et je

m'établis à son chevet avec une de ses amies. Les autres compagnons de voyage, effrayés de l'effet que la nouvelle de l'événement allait produire sur leurs familles, s'étaient empressés de retourner à Bruges pour les rassurer.

Le malheur rapproche plus que la prospérité. Il soude, en une minute, par les puissantes attaches de la pitié, des affections plus solides que ne pourraient en produire de longues années de communauté de joie. Le matin je ne connaissais pas cette famille, le soir j'étais lié à elle pour toujours, par le droit sacré du malheur.

La nuit venue, je quittai un instant Nathalie pour me rendre sur le théâtre de ce drame affreux et pour en rechercher les traces.

La mer garde soigneusement ses crimes comme ses trésors. Par une poignante ironie, jamais elle n'avait été plus calme, plus paisible ! Elle cachait, sous un air d'innocence, le secret de son double forfait. Des lueurs phosphorescentes éclairaient ses vagues. C'était une illumination splendide donnée à la terre et au ciel. Ce dernier y répondait, avec galanterie,

en allumant toutes ses étoiles, tandis que la lune, douce et modeste, n'ayant que faire au milieu de cette profusion d'or, de pourpre et de feu, glaçait d'argent l'horizon où elle se couchait. Les vagues harmonieuses semblaient chanter ce sublime spectacle, en léchant le sable de la grève, avec un doux bruit rappelant la respiration paisible du sommeil d'un enfant sur le sein de sa mère. Mes pas laissaient sur le sable mouillé une trace de feu. En toute autre circonstance, j'aurais admiré ce phénomène merveilleux; dans les dispositions d'esprit où je me trouvais, il me paraissait insultant. Lorsque nous sommes malheureux, nous croyons que tout le monde doit s'intéresser à notre petite individualité souffrante, que l'ordre même de la nature doit en être affecté! Qu'important cependant à l'harmonie générale les détails de notre misérable vie? Qu'importe à la nature, cette riche moissonneuse, si quelques épis de ses milliers de champs sont courbés par la grêle ou déracinés par l'ouragan? Cette mère si généreuse ne nous donne-t-elle pas, elle-même, une leçon d'insensibilité, quand nous la voyons recouvrir d'épis plus abondants les

plaines où ont eu lieu les grandes hécatombes humaines !

J'interrogeai un garde-côtes. Il m'apprit que lui-même avait déconseillé aux jeunes gens d'entrer dans la mer après leur repas et la marée étant aussi basse. Les plus raisonnables se rendirent à ce conseil ; mais Louis et Édouard s'obstinèrent à prendre un troisième bain ; bons nageurs tous deux, ils voulurent montrer qu'ils ne craignaient pas le danger. A peine eurent-ils atteint l'extrémité des brise-lames qu'ils rencontrèrent le courant de l'Escaut.

Les fleuves, ces majestueux vestibules de l'Océan, gardent longtemps leur indépendance, avant de confondre leurs eaux avec celles de la mer. Ils se révoltent contre l'annexion et vivent encore quelque temps de leur propre vie avant de se laisser absorber. Il en est ainsi de l'Escaut. Édouard fut le premier entraîné, et c'est en voulant le sauver que Louis le fut à son tour. Les secours ne manquèrent pas : plusieurs marins s'exposèrent pour les sauver ; mais lorsque, après les avoir atteints au péril de leur vie, ils les ramenèrent sur la grève, la mer avait déjà achevé ses victimes, et elle

rendait, pâles et glacés par la mort, ceux que, quelques instants plus tôt, elle avait reçus pleins de force et de vie !

Après avoir recueilli ces tristes renseignements, je retournai à l'hôtel.

La nuit fut affreuse et longue comme toutes les nuits de douleurs. Les crises nerveuses se succédaient sans interruption. Cependant, vers le matin, la nature, si puissante à cet âge, dompta un instant le mal, et un état d'atonie succéda, chez Nathalie, à la lutte.

Pendant que ces scènes déchirantes se passaient et que la fiancée de Louis se tordait dans les indicibles angoisses d'un malheur sans espérance, sans remède, on faisait, dans une salle basse, de funèbres apprêts. Le lendemain, de bonne heure, un cortège, suivi de toute la population de la petite ville de bains, conduisait à l'humble cimetière de la commune les pauvres jeunes gens, hier encore souriant au bonheur. Je jetai une pelletée de terre sur leur cercueil, en me rappelant leur joie de la veille, et, le cœur serré, je regagnai Bruges. Je ne fis, cette fois, que le traverser à la hâte. Ses beaux monuments qui, à mon arrivée,

avaient excité mon admiration , ne me disaient plus rien , tant le deuil de notre âme déteint vite sur tout ce qui nous entoure.

II

Longtemps je gardai de cet événement une grande tristesse. Souvent je me demandais ce qu'était devenue Nathalie. Avait-elle vaincu la douleur ou la douleur l'avait-elle vaincue ?

Je connaissais son incomparable beauté ; mais le cœur était-il digne de cette gracieuse enveloppe ; n'était-elle pas la reliure d'un mauvais livre ? Inconcevable contradiction de l'esprit humain ! je désirais qu'une si charmante créature retrouvât la tranquillité, et j'aurais cependant souffert de la savoir consolée, de la voir dépouillée de son auréole de vierge veuve. Il me paraissait que le deuil de son cœur devait être éternel ; mais je ne voulais pas qu'elle y succombât. Insensé que j'étais ! mon affection pour elle se bornait à lui souhaiter une longue torture, une agonie de chaque instant !

Ces questions restèrent longtemps indécises dans mon esprit , car l'année suivante se passa sans que je pusse mettre à exécution le projet que j'avais formé d'une nouvelle excursion. Enfin, deux ans plus tard, à peu près jour pour jour, j'arrivai à Blankenberghe.

Le petit nid de pêcheurs avait toujours sa physionomie pittoresque. Les baigneurs étaient là, redemandant à la mer , qui n'est autre que l'ancienne fontaine de Jouvence, la force et la santé. Je retrouvai sur la dune les mêmes marins en contemplation devant leur trop

souvent cruelle compagne, la mer. Je n'avais fait que quelques pas sur la plage, quand je sentis une main amie s'appuyer sur mon épaule : c'était celle de Maurice. A peine répondis-je à son étreinte. Une exclamation involontaire s'élança de mon cœur à mes lèvres :

— Et Nathalie ? lui dis-je.

— Nathalie, me répondit-il, après le coup terrible qui ébranla tout son être, fut longtemps entre la vie et la mort. Enfin la première reprit momentanément le dessus ; mais les roses du printemps ne reparurent plus sur les joues amaigries de la jeune malade ; la sève en était tarie au cœur. Sa jolie tête était d'une pâleur transparente, marquée seulement vers les tempes de sillons bleus. Un cercle de bistre donnait à son regard une expression chaque jour plus profonde. Ses mains blanches et fines diminuaient à vue d'œil. Un petit bonnet de linge emprisonnait sa belle chevelure blonde, condamnée à la réclusion depuis le deuil de son cœur. Cependant quelques boucles rebelles, s'échappant furtivement, retombaient parfois sur ses joues décolorées.

Nathalie était une vaillante nature, un noble cœur dans une frêle enveloppe. Elle luttait courageusement contre la douleur morale et contre le mal physique. Elle cachait soigneusement ses larmes, car elle comprenait que si toutes les âmes blessées ne faisaient jamais trêve à leurs plaintes et apportaient dans le monde les secrètes lamentations de leurs nuits, toute société deviendrait impossible. D'ailleurs, vivre était pour elle un devoir : Combien d'existences n'étaient pas suspendues au faible fil qui la retenait encore sur la terre ! sa pauvre mère dont les yeux ne la quittaient pas ; le père et la mère de Louis, qui avaient reporté sur la bien-aimée de leur fils les trésors de tendresse dont ils inondaient naguère leur unique enfant !

Sous les chaudes effluves de cette atmosphère si pure de la famille, Nathalie parut un instant renaître, et souvent, vers midi, quand le ciel était bleu, le soleil chaud, la pâle fiancée de la mort allait, s'appuyant au bras d'une amie, s'asseoir sur un banc à l'ombre des arbres touffus de la place du Bourg. Alors, se reprenant parfois à la vie, elle appelait à elle les

petits enfants et leur distribuait des gâteaux en échange de fleurs dont ils emplissaient son tablier. D'autres fois, son cœur débordait, et, profitant de l'absence de sa mère, elle s'abandonnait à l'amertume de sa douleur et pleurait toutes les larmes longtemps amassées au fond de son cœur. C'est que si le plaisir a des ailes qui lui servent à s'envoler vite, le chagrin a des serres cruelles qui lâchent difficilement leur proie. Le bonheur est la fleur de l'arbre de la vie, elle se fane vite ; le malheur et la peine en sont les racines, qui enserrrent dans leur réseau inextricable toutes les fibres du cœur.

Les beaux jours touchaient à leur fin ; le mois de septembre ramenait avec lui le vent du Nord, si funeste, dans nos parages, aux constitutions débiles. Nathalie, comme un petit oiseau surpris par l'orage, rentra un soir au nid pâle et froide. Elle tomba avec les feuilles d'automne !

Six mois après, de cette famille, naguère si heureuse, il ne restait plus rien : le chagrin avait tout tué. Je me trompe : il restait une femme sur ces ruines : La mère de Louis avait

voulu vivre pour pleurer, et, comme Rachel, elle ne voulait pas être consolée.

Maurice se tut.

Le jour baissait ; l'oiseau de mer attardé forçait de rames pour regagner la terre et son nid ; une vapeur grise flottait entre la mer et le ciel, et les confondait dans une teinte uniforme. La brise était glaciale. Je serrai silencieusement la main de mon ami, et je quittai la plage.

Le lendemain, je partis.

Broges, le 27 Novembre 1861.

LES CINQ ANNEAUX

I

Dans mes promenades, aux environs de Bruges, j'avais parfois remarqué, le long du canal de L'Ecluse, un estaminet, assez bien fréquenté, portant pour enseigne cinq anneaux entrelacés. Souvent j'avais demandé, à des

habituels de cette maison, ce que signifiaient ces anneaux. Ils n'avaient pu me renseigner sur ce point.

La bière est bonne chez maître Timmermans, *baes* de l'estaminet en question, peu leur importe le reste. Mais cela ne satisfaisait pas ma curiosité. Je flairais là une vieille histoire et je résolus d'aller moi même m'enquérir de l'origine des anneaux qui ont donné leur nom à cet établissement.

Je partis donc pour les *Cinq Anneaux*, en passant par Damme. C'est le chemin le plus long, mais qu'importe ?

Les ruines attirent. A ce titre Damme offre beaucoup d'intérêt. Son Hôtel de ville, la vieille tour de l'ancienne église, disent que cette bourgade, qui ne compte plus qu'un millier d'âmes, fut jadis une grande cité; rien cependant ne rappelle qu'elle fut un immense port de mer. Mais Damme a une plus grande gloire encore à revendiquer, il a donné naissance à Jacques Van Maerlant. La statue du poète a été élevée sur la place, en face du perron de l'Hôtel de ville. Van Maerlant est

représenté dans sa robe de clerc, coiffé du béret du treizième siècle, la main appuyée sur ses ouvrages, tenant de l'autre la plume avec laquelle il stigmatisait les vices et les abus de son époque. Sa tête est penchée dans une attitude mélancolique, tel qu'il devait être à la fin de ses jours, alors que, sombre et découragé devant l'inutilité de ses efforts, il croyait à la fin prochaine du monde.

Pauvre désespéré, son cœur eut tressailli de joie, s'il avait pu entrevoir, au loin, le point lumineux qui se faisait à l'horizon dans les ténèbres du moyen-âge, comme l'aube radieuse entrevue par le poète.

Qui eut dit à la ville de Damme, quand elle soutenait, en 1584, un long siège contre une armée forte de quatre-vingt mille hommes, et que, non vaincue par la force, elle ne se rendait que par disette d'eau potable, qui lui eut dit que, déchue plus tard de toutes ses splendeurs, elle ne se rappellerait plus au monde que par la célébrité d'un de ses enfants, un pauvre petit chroniqueur, un semeur d'idées.

C'est que tout passe dans ce monde : empires,

trônes, institutions, monuments : L'herbe croit où s'élevaient jadis des cités populeuses, le bœuf paît à la même place où les flots tumultueux battaient la grève, tandis que les semences nourricières de l'intelligence et du corps, que Dieu confie à l'esprit de l'homme et à la fécondité de la terre restent et prospèrent. Seuls, l'idée et le grain de blé partagent avec le Créateur le privilège de l'immortalité, parce qu'ils ont en eux une force germinative. Mais, tandis que la main qui sème le grain reste ignorée de ceux qui se nourrissent de la récolte, le nom de celui qui a défriché, par la plume, la bruyère intellectuelle de l'humanité, pour y semer l'idée et le progrès, est honoré et béni par les générations.

Jacques Van Maerlant naquit en 1235, à Damme et y mourut en 1300. Son nom a été diversement orthographié, car les uns le nomment Meellant, les autres Merlant ou Mierlant. On conjecture qu'il reçut ce nom d'un endroit appelé Mierlant ou Marelant, qui était situé dans la partie submergée du Zuid-Beveland. Van Wyn admet l'identité entre l'endroit appelé Mallant et la commune dite Maerlant,

appartenant aujourd'hui à la Brielle. Quoiqu'il en soit de ces conjectures, sans importance comme sans intérêt pour nous, il était Flamand, et il a eu soin de nous le faire connaître dans les vers suivants :

- » Ende omdat ik vlaminc ben
- » Met goeder herte bidd'ic hen
- » Die dit dietsche sullen lesen
- » Dat si myns genadich wesen,
- » Ende lesen sire somich woort
- » Dat in her land is ongehoort.
- » Men moet om de rime souken
- » Misselike tonghe in bouken »

Maerlant, essentiellement philosophe, populaire par penchant et par humanité, gémissait sur les maux qui accablaient la société de son temps, et que l'ignorance appesantissait sans cesse. En versant l'instruction sur la tête du peuple, et en le rafraichissant au grand air de la vérité, il voulut donner à l'homme la conscience de son asservissement, et le dépouiller des superstitions qui le dirigeaient dans ses actes et dans sa conduite. Partout où tombaient ses regards, il puisait la conviction que les préjugés les plus ridicules, les usages les plus puérils et les plus absurdes, entravaient la marche de la société et luttaien avec persévé-

rance pour conserver leur empire. Dans sa conscience d'homme de *mouvement et de progrès*, comme on dirait aujourd'hui, il tenta, pour détrôner l'ignorance, d'introduire quelques rayons de lumière dans ce monde de ténèbres. Il y réussit.

Damme s'appelait naguère *Hondsdam* — la digue du chien — un chien figure aussi dans les armes de la vieille cité de Van Macrlant. Voici l'origine de cet emblème. En 1168 une grande digue fut construite pour préserver Bruges des invasions de la mer. Cette digue se dirigeait de Bruges vers Cadsan. De nombreux ouvriers y étaient employés; mais la besogne n'avancait pas. C'était en vain qu'on renouvelait les fascines, chaque nuit la digue était percée et le travail du jour précédent détruit, par la marée. Ce phénomène préoccupait beaucoup les terrassiers qui ne pouvant lui assigner une cause naturelle, lui en cherchèrent une mystérieuse.

Les ouvriers avaient remarqué qu'ils étaient sans cesse accompagnés d'un chien noir qui n'appartenait à personne. Il était là le matin avant que la cloche les appelât, il les regardait

travailler toute la journée et ne les suivait pas le soir, quand leur tâche était finie. Le chien devint suspect. On lui attribua l'insuccès de la digue. La mer avait jeté là, peut-être, cet animal sans maître, pour contrarier ceux qui voulaient limiter son empire. Un matin, après une nuit orageuse, les ouvriers ayant, de nouveau, vu leur besogne de la veille détruite, s'emparèrent du chien noir, le mirent dans la brèche de la digue et l'ensevelirent sous une montagne de terre. A dater de ce moment, la digue tint bon et le travail ne subit plus d'interruption.

Les nombreux ouvriers hollandais qui travaillaient à la construction de la digue, logeaient sur les lieux mêmes. Ils s'étaient bâtis des maisons qui donnèrent naissance à une agglomération à la quelle ils donnèrent le nom de *Hondsdam* — Digue du Chien. —

C'est ainsi que beaucoup de villes et de communes des Flandres, ont emprunté leur nom aux localités, ou à quelqu'une de ces constructions que le premier occupant élève partout où il s'établit et prend possession du sol. Les noms des villes de L'Écluse, Mude,

Houcke, Damme en offrent autant d'exemples : *sluus*, signifie Ecluse, *mude*, embouchure, *houk*, angle formé par la rencontre de deux digues, *dam*, batardeau. Toutes ces places étaient situées le long de l'ancien port de Bruges, sur une étendue d'environ quinze kilomètres, elles eurent toutes le rang de villes et, la première exceptée, elles sont devenues de simples villages.

L'hôtel-de-ville de Damme est un bâtiment élégant que les archéologues admirent et où le peuple retrouve encore, écrits en pierre, des épisodes de la légende romantique de Tiel Ulenspiegel. Dans une vieille cheminée, on voit des pincettes en fer battu, qui ont 1 mètre 72 centimètres de hauteur, elles servaient à placer, sur des chenets gigantesques, des troncs d'arbres séculaires.

Une chose qu'on remarque encore dans cet antique hôtel communal, ce sont deux grosses pierres suspendues à la façade. Selon la tradition, les femmes qui s'étaient mal conduites, devaient traverser la ville avec une de ces pierres dans chaque main. Cet usage est consacré par un proverbe flamand : « Il a porté

sa pierre, » dit on de quelqu'un qui a commis une action honteuse. Si cette pénalité existait encore de nos jours, il faudrait dépaver les rues.

Sous les ruines de la vieille tour, on voyait encore, il y a une trentaine d'années, une pierre tumulaire, sur laquelle était gravé un hibou et que l'on disait recouvrir le tombeau de Van Maerlant.

Mais je m'attarde à Damme et je dois aller aux *Cinq-Anneaux*. Vite, je reviens vers Bruges par la digue du canal opposée à celle que j'ai suivie pour y arriver. Je hâte le pas. Par malheur, une femme boiteuse me précède. Cela m'agace. Au moyen âge, un condamné à mort pouvait être sauvé par une femme, si cette dernière consentait à l'épouser.

Les historiens en citent de nombreux exemples, et plusieurs contes populaires en ont perpétué le souvenir.

Qui ne connaît l'histoire de ce Picard, à qui, étant déjà sur la fatale échelle de l'éternité, on amena une pauvre fille qui s'était mal gouvernée, en lui promettant qu'il aurait la

vie sauve s'il voulait s'engager, sur sa foi et la damnation de son âme, à la prendre pour femme; mais, ayant voulu la voir de plus près, il s'aperçut qu'elle était boiteuse. Alors, il se retourna vers le bourreau et lui dit, en remontant l'échelle :

— Attaque! attaque! Alle cloque!

Cependant le système Azaïs, des compensations, existe pour les boiteux : plus leur physique cloche, plus leur esprit est droit, Byron et Talleyrand en sont la preuve, sans compter La Vallière.

Les nombreux pêcheurs qui stationnent le long du canal, me donneraient envie de célébrer les plaisirs doux et paisibles de la pêche. Rester au bord d'une eau plus ou moins limpide pendant plusieurs heures, suivre, sans cligner de l'œil, les mouvements d'un petit bouchon sur l'élément liquide, tressaillir d'aise lorsqu'on le voit s'agiter; rester attentif à ce qui va se passer, avoir les extrémités du bas, du haut et du milieu dans une humidité continue qui, à défaut du poisson, vous assure des rhumatismes, voilà les émotions de cet

amusement tranquille , recommandé aux jeunes gens qui se disposent au mariage.

Prudence et patience; n'est-ce pas un peu les vertus des maris et des pêcheurs? D'ailleurs, ce qui réhabilite la pêche, c'est que des écrivains, des artistes se sont adonnés avec passion à cet exercice honnête : Jean-Jacques Rousseau, Alphonse Karr, Rossini, n'ont-ils pas été pêcheurs.... à la ligne?

Mais, n'est-ce pas mon ami Corremans que j'aperçois là-bas immobile comme une borne?

Qu'est-ce que Corremans?

Corremans est vagabond par nature, oiseleur par passion, teinturier par devoir et vannier à l'occasion. Sa blouse est en lambeaux et sa chevelure inculte sort d'une casquette impossible, en boucles indisciplinées, derrière lesquelles brillent de petits yeux gris pleins de feu.

Je préfère le braconnier au pêcheur : la vie solitaire qu'il mène développe ses sens, il voit l'oiseau à une grande distance et entend croître les herbes; la lune le connaît et l'éclaire avec complaisance, il sait le nombre des étoiles, et la cigale le salue de son chant. Cette vie

sauvage et primitive doit avoir beaucoup de charmes , puisque ceux qui en ont goûté y reviennent toujours.

—Corremans, que regardez-vous donc ainsi?

Corremans, d'un geste solennel, met l'index de sa main gauche sur sa bouche, et de celui de la main droite il m'indique quelque chose. C'est me dire :

— Tais-toi et regarde.

Je fais silence et j'ouvre de grands yeux.

En suivant la ligne que m'indique Corremans, je vois, à vingt pas de nous, un héron au long bec emmanché d'un long cou, silencieusement perché sur une longue patte et *acculé* contre un tronc d'arbre. L'immobilité de cet oiseau est connue, aussi elle ne m'offre rien d'étonnant.

— Il y a deux heures qu'il est ainsi, me dit Corremans.

Je ne sais si vous êtes de mon avis, mais le héron m'intéresse. Son air mélancolique, sa tête penchée m'émeuvent. Je me demande à quoi il pense dans son immobilité, l'œil fixé sur

l'eau. — Philosophe de la plume et non de la parole, méditerait-il sur les moyens d'améliorer la race héronienne, ou partagerait-il tout simplement les goûts de ce stylite qui resta quarante ans debout sur une colonne, pour la plus grande gloire de Dieu ? La vue de l'eau douce exercerait-elle sur ce pêcheur de grenouilles la même fascination que celle de la mer sur les pêcheurs des dunes, ou que l'aspect du Pactole sur les pêcheurs de la Bourse ? Ou bien encore mon héron, — j'allais dire mon héros, — se préoccuperait-il seulement d'une question d'alimentation, et cela avec moins de désintéressement que les membres d'un congrès alimentaire, car, seul et isolé, ce serait à son unique profit qu'il guetterait la perche ou la tanche pour en faire un banquet plus égoïste que démocratique. Hélas ! cette dernière supposition était la seule vraie : mon héron, ou plutôt celui de Corremans, s'occupait d'une question de digestion !

— Il y a deux heures, me dit Corremans, que ce gaillard a avalé, tout d'un coup, et tout entière, une anguille fréillante.

Or, vous comprenez, une anguille, cela a la

vie dure et ne se laisse pas enfermer sans bouger. Maître héron sait bien que celle-ci fera comme tous les prisonniers, qu'elle cherchera à lui échapper, et, en bon geôlier, il ferme toutes les issues pour être sûr de la digérer en toute sécurité. Nous recommandons ce trait à Toussenel ; il figurerait avantageusement dans une nouvelle édition de son livre sur *l'Esprit des bêtes*.

Enfin me voilà au terme de mon voyage. J'ouvre la porte des *Cinq Anneaux* ; mais le baes me prévient qu'elle doit se fermer sur mes talons : La nuit tombe et c'est un établissement honnête, où l'on n'éclaire pas.

Je recommencerai demain ma promenade.

II

Maitre Timmermans pourriez-vous me dire pourquoi votre estaminet se nomme les *Cinq Anneaux* ?

Celui à qui j'adressais cette question est un petit homme grisonnant, gros, lourd, rhuma-

tisé et caustique, qui représente assez bien le type de l'ancien Flamand. Il a quelque chose de Sancho Pança, tout au moins l'âne, qui l'aide à aller à la ville faire ses commissions et le conduit le dimanche à la messe. Jadis il montait l'âne, maintenant il l'attelle à une petite carriole. Quant à l'établissement, en lui-même, il n'a de remarquable qu'un ancien plan de Damme, un piano à l'usage du baes, une cousine de maître Timmermans ; — jadis il en avait deux ; mais on n'est pas toujours jeune, — et les habitués, peu nombreux, mais choisis qui, beau temps ou mauvais temps, s'y rendent imperturbablement tous les jours ; ce sont des personnes qui craignent l'obésité et qui s'imposent cette course quotidienne pour la combattre. J'allais oublier que si la bière est bonne aux *Cinq Anneaux*, l'eau y est encore meilleure ; elle présente une particularité remarquable dans nos contrées, elle est ferrugineuse. On attribue cette qualité à ce qu'un jour, dans un de ces combats si fréquents au moyen-âge autour de Bruges, on jeta dans le puits des chevaliers bardés de fer. •

Plus il gèle, plus maître Timmermans est

heureux. C'est qu'alors sa maison est le but du longchamps de Bruges. Flamands et Zélandais s'y donnent rendez-vous. Le canal de L'Ecluse est couvert d'une foule de patineurs. Rien de plus curieux que cette lutte de vitesse, dans laquelle les Hollandais sont toujours nos maîtres. On les voit arriver, dès le matin, portant en sautoir de ces pains-d'épices plats et croquants qu'on fabrique en Zélande et qu'ils viennent offrir à leurs amis de Bruges. Les Hollandaises patinent aussi avec une agilité et une vitesse remarquables. Les dames, couvertes de fourrures, glissent avec une légèreté et une grâce infinie sur la surface polie et solide de l'eau ; les femmes d'une classe moins élevée sont coiffées de leurs larges bonnets à carcasse qui règnent autour de leur figure comme un halo autour de la pleine lune et laissent voir leurs boucles d'oreilles monumentales, dont les élégantes leur ont emprunté le modèle. Malgré le froid, leur fichu est entr'ouvert pour laisser voir les bijoux qui ornent leur cou. Les Anglais se mettent de la partie, et toute cette foule, folâtrant, riant, parlant français, hollandais, anglais, flamand, boit du

punch fait sur la glace, ou plus souvent encombre les *Cinq Anneaux*, tandis que tout Bruges se promène sur la digue et contemple ces joyeux ébats.

C'est le cas de se rappeler le précepte : glissez, mortels, n'appuyez pas, car sous cette couche de glace, toujours trop mince, où lutte de vitesse cette belle jeunesse, est parfois la mort certaine, affreuse ! Aussi combien ces joies causent-elles d'inquiétudes et souvent de larmes aux mères !

Les *Cinq Anneaux* ne sont pas, me dit Timmermans, en répondant à ma question, un de ces établissements modernes sans passé et sans gloire, où l'on se réunit pour boire, fumer, politiquer. L'origine de ma maison se perd dans la nuit des temps, et un vieux parchemin, que j'ai trouvé dans le placard d'une ancienne et épaisse muraille, atteste qu'elle existait déjà au quinzième siècle. Elle était connue alors sous le nom des *Trois Rois*. Voici comment elle changea son enseigne :

Le canal ne passait pas alors à notre porte comme à présent ; mais bien à une portée de

fusil d'ici. On peut encore suivre les traces de son ancien lit. Vous avez vu, au milieu des terrains cultivés, entre le pavé de Coolkerke et le canal actuel, une espèce de fossé boueux où croissent des roseaux et des plantes marécageuses et où la fauvette babillarde aime à placer son nid. Ce sont les derniers vestiges de l'ancien canal.

— Pardon de vous interrompre, dis-je à maître Timmermans ; mais ce fossé, que vous m'indiquez là, n'a jamais pu être un canal, car il serpente comme un ruisseau capricieux, et les nombreux circuits qu'il décrit semblent souvent le ramener vers son point de départ.

— Votre observation est juste, me dit le baes des *Cinq Anneaux*, mais ce n'en était pas moins un vrai canal, allant de Bruges à Damme, affectant, il est vrai, des allures très-capricieuses, faisant l'école buissonnière, contant fleurette aux herbes folles de la berge, badinant même avec les nénuphars, ces nymphes des eaux un peu collet monté, et mettant cinq heures à faire un trajet d'une lieue.

— Mais, répliquai-je, quel intérêt a pu

jamais pousser une administration ou un entrepreneur à dessiner, sur un terrain parfaitement plat, tous ces méandres et à quintupler ainsi le temps et la dépense ?

— Ah ! voilà. Vous saurez, jeune homme, que naguère, pour qu'une voie navigable fût exempte de droits de péages et autres taxes de toute nature, il fallait qu'elle eût au moins cinq lieues de longueur. Or, les relations commerciales entre Bruges et Damme étant considérables et très-fructueuses à l'époque où cette dernière ville était un grand et beau port de mer et Bruges l'entrepôt des richesses du monde, des juifs entreprirent de creuser un canal entre ces deux localités, et ils lui firent décrire les détours et les sinuosités qui vous étonnent, afin de lui donner la longueur exigée pour que la navigation y fût exempte de droits. Cette supercherie fit donner à cette voie le nom, qu'elle garde encore maintenant, de *Canal des Juifs*.

— D'où je conclus, maître Timmermans, que le terrain n'était pas si cher alors qu'aujourd'hui.

— Il s'en fallait de beaucoup, monsieur. Aussi, maître Somerlinck, fondateur de l'établissement que j'occupe, était-il propriétaire de nombreux arpents de terre, qu'il faisait valoir, tandis que son fils Jehan et sa nièce Florkine, par le bon accueil qu'ils faisaient à chacun, achalandaient l'hôtellerie des *Trois Rois*.

Jehan était le seul enfant qu'avait donné à maître Somerlinck sa défunte femme. Quant à Florkine, elle avait huit ans lorsque, de ses bras défaillants, sa mère mourante la remit entre les mains de son oncle en disant à celui-ci :

— Mon frère, je te la confie; fais-en ta fille.

Florkine grandit en même temps que Jehan. Elle devint une charmante fille. Ses cheveux avaient ces reflets chauds et dorés des blés mûrs, ses yeux la teinte des bluets, ses joues la fraîcheur de la rose de mai. Il fallait la voir avec son justaucorps de velours noir, son jupon court de serge à larges raies rouges et bleues, ses souliers noirs emprisonnant le plus joli pied du monde et faisant ressortir la blancheur d'un bas bien tiré,

son bonnet dont les larges dentelles de Bruges étaient retenues sur les tempes par de riches épingles en diamants aussi gros que ceux qui brillaient à ses oreilles et qui ornaient la croix qui s'étalait sur sa poitrine blanche et rebondie. Elle était aussi gracieuse que belle. Mais c'était surtout la tournure et la démarche de la jolie Flamande qui avaient le cachet d'une distinction inhée et qui charmaient le plus quand elle distribuait des sourires à ses nombreux admirateurs, au grand désespoir de Jehan, son fiancé; car, il faut bien le dire, Florkine était coquette. Elle aimait son cousin de toute son âme; jamais il ne lui était venu à l'esprit qu'elle pût devenir la femme d'un autre; mais fille d'Eve, du côté de la vanité, elle prêtait volontiers l'oreille aux propos des galants et aimait à se parer de ses succès en les racontant à ses amies, quand le jour du repos, après vêpres, les jeunes filles s'éparpillaient dans le bois pour y cueillir des noisettes.

Souvent maître Somerlinck lui disait :

— Prends garde, fillette, tu désolés, par ta légèreté, un bon et vaillant cœur qui t'aime.

Jehan est sombre, taciturne ; il commence à douter de ton affection.

— Allons donc, mon oncle, vous savez que j'aime Jehan plus que moi-même. Notre mariage est fixé à la Saint Martin. Nous sommes au mois de septembre, c'est demain la dernière kermesse de la saison, ce sera aussi ma dernière fête de jeune fille. Après quoi je promets de devenir grave comme ma tante Véronique. Et la folle enfant prenait la tête blanche de son oncle dans ses deux mains, et l'embrassait, en riant, sur les deux joues.

Et Somerlinck, en la voyant s'éloigner vive et rieuse, se disait :

— De quoi mon fils peut-il se plaindre ? il aura la plus jolie femme du Franc de Bruges.

Le lendemain, le père, le fils et la nièce se rendaient à la kermesse de Sainte-Croix.

Jamais Florkine n'avait été plus charmante ; la course, l'air vif donnaient à son teint un éclat inaccoutumé. Quand elle parut dans le groupe des jeunes filles, il y eut un murmure d'admiration.

— Que tu es belle ! lui dit Trée, tu vas faire

tourner toutes les têtes ; excepté cependant celles de nos amoureux.

— Qui sait ? répliqua Florkine.

— Essaie, nous te le permettons.

— J'accepte le défi et je parie le perroquet que le jeune capitaine de marine m'a rapporté de son grand voyage, contre ta tourterelle, que demain à six heures, j'aurai au doigt cinq anneaux que je m'engage à vous rendre le soir au bal, en face de vos infidèles.

Le ménétrier, monté sur un tonneau, faisait entendre un air de danse. Les jeunes filles allèrent bien vite sous le vieux tilleul de la place du village. Les jeunes gars se précipitèrent vers Florkine ; toutes les danses furent bientôt promises. Le premier qui se présenta fut Toon, le fils du magister.

— Belle Florkine, lui dit-il, songez à quels excès la désespérance de mon amour pourrait me pousser. Déjà mon père s'inquiète de mes absences et s'irrite de mes distractions. Je malmène ses écoliers, les pauvres petits souffrent de vos rigueurs, je les leur rends avec

usure. Ayez pitié de ces innocents enfants et un peu de votre serviteur.

— Aussi, Toon, c'est par compassion pour ces pauvres petits que je consens à vous voir demain à cinq heures ; mais à une condition.

— J'en accepterais mille impossibles.

— Vous m'apporterez une bague et vous vous contenterez de cinq minutes d'audience.

Maitre Somerlinck, attablé à la porte de la maison communale, devant un broc de bière, avait suivi de l'œil le jeune couple.

— Bah ! dit-il, c'est un pion qui croit aller à dame. Il n'est pas assez malin pour gagner la partie...

Le second qui vint réclamer de la jolie fille la contredanse promise fut Hendrik, le fils du plus riche fermier du village.

— Ah ! mademoiselle Florkine, par grâce, dit-il, laissez-vous toucher ; la vie sans vous m'est trop dure, et si vous deviez me refuser, j'aimerais mieux être cloué sur la porte de la grange de mon père, pour l'effroi et l'exemple des amoureux d'alentour, comme l'est, depuis

hier, la vieille chouette déplumée qui lui a pris son étourneau.

Arnold, le fils du châtelain, arriva à son tour. Le noble seigneur dérogeait en faveur de la beauté.

— Belle Florkine, dit-il, en offrant à la charmante hôtelière un verre d'hydromel, me laisserez-vous boire jusqu'à la lie la coupe enfiellée de mes douleurs ? Vos rigueurs me brisent l'âme ; d'honneur, je maigris à la peine, tandis que les lièvres engraisissent tranquillement et prennent leurs joyeux ébats jusque dans le potager du château, et que je perds mon temps à la chasse d'un cœur qui ne veut pas se rendre.

Puis vinrent Mathéas, le jeune officier de marine, qui menaça de se laisser couler à fond lors de son premier voyage sur mer, si son amour continuait à se briser sur un écueil, et Kaerl, le constructeur de navires ; tous amoureux, tendres et pressants.

Florkine fit à chacun la même réponse qu'à Toon, mais pour chacun l'heure du rendez-vous fut retardée de cinq minutes.

La soirée se termina gaiment. Cependant,

de temps à autre, un nuage passait sur le front de la belle villageoise et assombrissait l'éclat de son regard. De retour au logis, ce ne fut pas avec son enjouement ordinaire qu'elle présenta son front à son oncle pour recevoir ce baiser du soir, bénédiction des vieux aux jeunes, qui écarte les mauvais rêves de la nuit et fait voltiger de blanches et roses images autour de l'oreiller où repose l'innocence.

Ce fût même avec un léger tremblement qu'elle tendit la main à son fiancé. Celui-ci était pâle et triste, les coquetteries de sa cousine l'avaient affligé.

Retirée dans sa petite chambre aux murailles blanches, Florkine dénoua ses longs cheveux blonds, qui inondèrent ses riches épaules de leurs mèches soyeuses et dorées; puis elle s'agenouilla aux pieds de la madone. Sa conscience n'était pas tranquille.

— Vierge sainte, dit-elle, pardonnez-moi, ce sera ma dernière faute.

Le lendemain matin, quand Florkine, les yeux battus par les fatigues du bal et d'une nuit d'insomnie, vint dire le bonjour à son

oncle, il l'attira à lui avec sa bonté ordinaire, que tempérerait, cette fois, une légère teinte de sévérité, et il lui dit :

— Mon enfant, tu as été hier inconséquente et volage ; prends garde à toi et surtout aie pitié de Jehan ; ne joue pas avec un amour si pur, si dévoué. Ta coquetterie rend mon fils malheureux, et tu sais que j'ai promis à ta mère mourante de vous rendre heureux l'un par l'autre. Que la souvenance de l'ange qui veilla sur ton berceau te protège et te guide !

Un des étourneaux de la veille avait été indiscret, et maître Somerlinck savait que sa nièce avait autorisé une visite ; mais il ne se doutait pas, le pauvre homme, qu'elle en attendait cinq.

Cependant il veillait et avait dit à Jehan de ne pas trop s'éloigner de l'habitation, pour se tenir prêt à exécuter un ordre qu'il lui donnerait vers cinq heures.

La salle où se tenait Florkine avait plusieurs issues. La première était la porte d'entrée même de la maison, avec un auvent sur la route ; la seconde donnait sur le jardin qui

communiquait avec la campagne par une porte toujours ouverte ; par une troisième on allait dans une salle voisine ; enfin une trappe, dissimulée derrière un large dressoir, servait d'entrée à la cave.

Florkine avait le cœur serré ; elle savait qu'elle faisait mal ; mais le serpent de l'orgueil lui soufflait à l'oreille de trompeuses paroles ; il lui montrait les rires de ses compagnes, si, le soir, elle paraissait à la fête sans les cinq anneaux. Combattue entre deux sentiments extrêmes, elle avait fait une transaction avec sa conscience. Elle se disait :

— Je ne permettrai pas que l'on me parle, et ce soir je rendrai les bagues ; ah ! oui, je les rendrai, car je ne pourrais dormir avec ce remords. D'ailleurs, si les amoureux voulaient oublier le temps, la grosse horloge, dont le balancier, au bruit monotone, s'agitait dans sa gaine de bois sculpté, leur rappellerait que l'heure de se retirer était venue.

Installée dans la grande salle, sûre de l'absence de son oncle et de Jehan, Florkine attendait.

A peine l'horloge avait-elle sonné cinq heures, qu'on frappa légèrement à la porte. Entrez, dit une voix émue, et Toon apparut.

Florkine mit un doigt sur ses lèvres, et de l'autre main montra la porte de la salle voisine, pour faire comprendre qu'il y avait là quelqu'un. — C'était une feinte afin de se débarrasser plus vite du galant. Celui-ci lui remit la bague en silence et, heureux, se retira par la porte du jardin. A peine avait-il disparu, que ce fut le tour de Hendrik, puis vinrent successivement Arnold, Mathéas et Kaerl. Aussitôt que ce dernier eût disparu, maître Somerlinck rentra avec les cinq étourneaux pris au piège et faisant une piteuse figure, tandis que Jehan se dressait terrible de colère derrière le comptoir.

Qu'on juge de la confusion, du désespoir de Florkine. Muette de honte, elle ressemblait, par son immobilité, à la femme de Loth.

— Parlez, lui dit son oncle.

— Pardon, balbutia-t-elle ; c'était un pari, une plaisanterie.

— Bien cruelle, dit Jehan.

— Je le sais, dit maître Somerlinck, et j'ai voulu que ces messieurs en fussent bien convaincus. C'est dans ce but que je les ai attendus dans la cour et ramenés près de vous, ma fille, afin de leur annoncer votre mariage. Il était fixé à la Saint-Martin, je l'avance : dimanche prochain on publiera les bans à l'église de Sainte-Croix.

Le soir, Florkiné n'alla pas au bal. Elle avait perdu son pari, mais elle avait reconquis son fiancé.

Le lendemain matin, en sortant de la maison, la jeune fille, pâle des émotions de la veille, s'aperçut, avec terreur, que l'enseigne des *Trois Rois* avait disparu. A sa place se balançait une chaîne composée de cinq larges anneaux. Maître Somerlinck dit à sa nièce :

— Une faute doit toujours être punie.

— La pénitence est forte, dit Florkine.

— Eussiez-vous préféré que je vous condamnasse au célibat ?

— Non, mon bon oncle ; j'accepte avec humilité la punition que vous m'infligez, bien

que le souvenir de ma faute eût suffi pour me protéger contre toute rechute.

Trois semaines après, le cabaret des *Cinq Anneaux* était rempli de monde. On y célébrait les noces de la belle Florkine avec son cousin Jehan. Quand elle passa au bras de son oncle, pour se rendre à l'église, il y eut bien quelques coups d'œil, quelques sourires moqueurs; mais, en la voyant si modeste et si jolie, chacun se dit :

— Dieu bénisse leur union !

L'hiver vint, et la nuit, quand le vent agitant les anneaux, Florkine se pressait contre Jehan en frémissant. Celui-ci la rassurait et lui disait :

— Que ce bruit ne t'effraie plus, ma bien-aimée; qu'il te rappelle seulement que la chaîne qui nous unit sera solide, car les anneaux en ont été soudés avec nos larmes.

Et quand de jeunes godelureaux venaient rôder autour de la demeure de maître Jehan pour faire les doux yeux à sa gracieuse femme, l'enseigne du cabaret leur rappelait qu'il y avait là un mari jaloux de ses droits, qui savait repousser les braconniers de son

terrain ; et le bruit des anneaux semblait murmurer à leurs oreilles, ces mots : Chasse privée !

Jehan et Florkine vécurent heureux et leur établissement prospéra.

La morale de cette histoire, ou de ce conte, comme il vous plaira de l'appeler, c'est qu'il ne faut accepter qu'un seul anneau et ne donner qu'une fois son cœur.

Et voilà pourquoi cette maison se nomme les *Cinq Anneaux*.

Je remerciai maître Timmermans de son récit, qui m'avait vivement intéressé, et je regagnai la ville.

Bruges, le 20 décembre 1863.

LÉGENDE DE LA DENTELLE

I

La dentelle est originaire de la Flandre , ce que dit assez le nom qu'on donne en Italie à ce léger tissu : *merletti di Fiandra* ; mais ce que l'on ignore généralement, c'est qu'elle a été inventée à Bruges. Cependant, comme

pour tout ce qui remonte très loin, une grande obscurité plane sur cette découverte charmante et jette sur elle le voile mystérieux de la légende.

On explique ainsi l'invention de la guipure : Un matelot vénitien rapporta à sa fiancée une branche de corail dont les gracieuses circonvolutions plurent tant à la jeune fille, qui était ouvrière en dentelles, qu'elle tâcha de les imiter avec son aiguille, et, après plusieurs tentatives infructueuses, produisit enfin cette guipure devenue bientôt à la mode dans toute l'étendue de l'Europe. Mais la guipure n'est qu'une des nombreuses variétés de la dentelle et c'est l'origine de celle-ci qu'il me faut révéler.

Les hommes de vingt-cinq à quarante-cinq ans se rappellent qu'étant gamins, c'était un vif plaisir pour eux, lorsque les grands parents avaient été généreux et qu'ils possédaient quelques pièces de monnaie, de s'en aller les dépenser dans cette étrange ruelle, étroite et noire, du vieux Bruges, dont l'entrée est dans la rue Breydel et qui aboutissait, il y a peu de temps encore, au canal. Cette dernière issue a été fermée depuis peu d'années.

Dans une des antiques et sombres maisons de cette ruelle, devenue une impasse, vivait un vieux couple immobilisé, incrusté dans cette demeure plusieurs fois séculaire, comme Quasimodo l'était dans sa cathédrale. Les angles saillants du bonhomme, courbé par l'âge, s'emboîtaient dans les angles rentrants de la vieille maison. Le costume des deux époux n'avait subi aucune modification depuis le jour où, jeunes tous deux, ils vinrent établir ruelle de la *Gare*, aujourd'hui rue du *Savon*, la fabrication et la vente de gâteaux à l'huile, rehaussés, pour les jeunes chalands dont la bourse était bien garnie, de raisins de Corinthe.

Sous une cheminée au vaste manteau, garnie d'une plaque de fer représentant la passion de Notre-Seigneur, s'accrochait, à la noire crémaillère, une grande marmite toujours remplie, depuis soixante ans, d'huile de lampe bouillante. On ne faisait qu'alimenter le bain, qui, comme ces pièces de vin des grands crus d'Allemagne qu'on nourrit toujours, gardait encore une parcelle de la première mise. Conné et sa femme, — on appelle encore la ruelle de *Garre van Conné*, — assis sur de petits escabeaux, en

face de la marmite, y jetaient avec une cuiller, la pâte molle qui tournoyait plusieurs fois dans l'huile et était ensuite retirée, ronde, dorée, appétissante, au moyen d'une longue fourchette, en fer, à deux dents. Une troupe de gamins attendaient là le gâteau fumant et l'avalèrent en se brûlant les doigts et la langue.

Le mobilier ressemblait à la toilette des maîtres. Un vieux bahut sculpté, noirci par les vapeurs huileuses, une lampe en fer jetant une clarté douteuse, deux chandeliers en bois, quelques sièges de cuir aux clous dorés, une table tachée de graisse et quelques vieux pots de gré ébréchés en faisaient les frais. On assurait cependant que les époux Conné, dont le commerce passait pour être lucratif, avaient dans leur maison, d'ailleurs très-profonde, d'autres appartements, confortablement tenus, où ils se retiraient après le couvre-feu ; mais comme personne n'y avait jamais pénétré, tout se bornait à des conjectures de voisins qui voyaient parfois s'illuminer, très-avant dans la nuit, les vitraux à plombs de la façade intérieure.

C'est dans cette allée mystérieuse, qui alors

était un débarcadère, comme l'indique son ancien nom, gare, qu'habitait l'héroïne de la légende.

Pour le curieux et le philosophe qui aiment à jalonner les étapes du temps et à reconstituer la société passée, en interrogeant la physionomie des cités ; pour ces chercheurs infatigables de documents archéologiques, qui prennent les choses au berceau et en suivent consciencieusement la marche à travers les siècles écoulés, Bruges est un sujet constant d'observations et d'intérêt puissant. Chaque époque s'est incrustée dans ses monuments et s'est écrite, en lettres de pierre, au front des édifices publics comme sur la petite maison à la porte basse et ceintrée sous laquelle passe, en se baissant, la femme vêtue du capuchon espagnol. La ruelle du Savon appartient au Bruges primitif dont le Bourg fut le berceau d'abord occupé, dit-on, par des malfaiteurs qui, après avoir exploité les bois voisins, y rapportaient le fruit de leurs rapines.

Tout le monde, — c'est-à-dire tous ceux qui ont le sentiment du beau, le respect des monuments anciens, — connaît Bruges ; mais quand

on a visité à l'Académie et à l'hôpital Saint-Jean les œuvres de nos grands maîtres, vu les tombeaux de Charles le Téméraire et de Marie de Bourgogne, la cheminée de la salle monumentale du palais du Franc, quand on a comparé Bruges à Venise, — Comme lady Morgan, qui l'avait admirée au clair de lune, — et ses femmes à des reines..... de beauté, on croit avoir tout vu et tout dit. Cependant, Bruges a autre chose que ses rues pavées ; il a ses chemins qui marchent, comme disait Pascal. C'est-à-dire ses canaux. Non pas ses grands et vastes canaux navigables, mais ses petits canaux qui serpentent autour du vieux Bruges qu'ils circonscrivaient naguères, et qui se sont rétrécis au fur et à mesure que diminuait la prospérité commerciale de la cité. Les navires, chargés de riches cargaisons du Levant, ne creusent plus leur sillon dans leurs eaux. Les quais, jadis encombrés de marchandises, sont devenus de charmants jardins, et ceux-ci, empiétant de plus en plus sur l'humide domaine, ont fini par rétrécir les canaux à tel point qu'ils ne peuvent plus porter que de légères barquettes.

L'été, une promenade dans ces méandres

capricieux, est ce qu'il y a de plus pittoresque. On navigue en plein quinzième siècle. Il y a là de ces fouillis impénétrables, dans lesquels les rossignols cachent leurs nids, et souvent la nuit, pendant le mois des amours, on entend leurs notes pures et retentissantes s'élever vers le ciel. Tantôt les saules pleureurs vous fouettent le visage de leurs branches humides ; tantôt les lilas, les boules de neige, les cytises aux grappes d'or, autour desquels voltigent les abeilles blondes et les papillons blancs, cette neige de l'été, font pleuvoir sur vous leurs fleurs embaumées ; tandis que le rouge-gorge, troublé par le clapotement de l'eau sous la rame, s'envole à tire-d'aile. Les hirondelles volent sur l'eau et y plongent leur bec pour y saisir une petite proie que, joyeuses, elles emportent à leurs petits. Les roseaux y sont si touffus, les joncs si flexibles, les cressons si verts, les nymphéas si blancs, et leurs grandes feuilles forment de si belles îles pour les mouches voyageuses, les libellules aux nuances chatoyantes et les insectes dorés qu'on est là dans un monde inconnu. On y jouirait d'un calme parfait, n'étaient les grenouilles, sotté

et coassante famille, et les rainettes babilardes qui rompent le silence.

Vous passez sous les arceaux des vieux ponts, sous des tunnels mystérieux tapissés de plantes grimpantes. Sur des escaliers en ruine, vous voyez de robustes filles, comme Rubens savait les peindre, plonger dans l'eau leurs bras potelés, pour y rincer du linge. Ça et là, une chèvre broute l'herbe plantureuse. Les balcons ciselés comme une pièce d'orfèvrerie, les tourelles sveltes, les vieux pignons vous apparaissent dans toute leur pureté primitive, avec leurs dentelures, leurs nervures fouillées dans la brique, leurs fenêtres en ogives, aux vitraux de plombs, et leurs guirlandes de vigne-vierge, car les bourgeois, qui les ont remplacés du côté de la rue par des murs droits, couleur beurre frais, percés de trous en guise de fenêtres, les ont tolérés du côté de l'eau où on ne les voit pas, puisqu'il est rare qu'on explore ces solitudes.

C'est dans une excursion de ce genre que je découvris dernièrement le monument le plus curieux et le mieux conservé de la ville, dont la façade extérieure est masquée par d'ignobles

constructions. Nous voulons parler de la maison Gruuthuyse. La tour seule et la porte, qui était de style ogival, ont disparu; mais le corps du bâtiment, du gothique le plus pur, est intact. Elle a bien déchu la splendide demeure, depuis le temps où la noble dame de céans, en costume de brocart lamé d'or, suivie d'un page portant son missel, allait entendre la messe dans l'oratoire de l'église Notre-Dame qui communique avec la maison seigneuriale par une galerie. Dans les vastes salles où le roi d'Angleterre, Edouard IV, reçut une si splendide hospitalité, s'étaient de vieilles guenilles; dans les vestibules, dont les dalles retentirent sous le pas des archers et sous la botte éperonnée de preux chevaliers, se fait entendre la voix crierde du commissaire priseur, vendant à l'encan les hardes de malheureux ouvriers. L'hôtel Gruuthuyse sert de mont-de-piété. Sa façade du côté du canal est ignorée des habitants, mais elle a la conscience de sa beauté, car la coquette se mire sans cesse dans l'eau qui baigne discrètement sa base séculaire.

A l'époque où remonte notre récit, la ville, circonscrite dans ces mêmes canaux intérieurs,

était encore entourée de sombres forêts. Une nature un peu sauvage a presque toujours été la robuste nourrice des plus fières cités.

Donc, il y a bien longtemps, vivait là, avec ses cinq enfants, une pauvre femme nommée Barbara. Veuve d'un brave marin mort dans un naufrage et qui n'avait laissé pour tout bien aux siens que la sombre et triste demeure qui abritait la famille. Barbara n'était pas vieille encore, mais le chagrin, la misère avaient courbé sa taille, affaibli sa vue, blanchi ses cheveux, altéré sa santé, et lui avaient donné, avant l'âge, toutes les apparences de la caducité ; aussi, peu apte au travail, quelques tours de rouet suffisaient pour fatiguer la bonne femme, devenue ainsi inutile à sa famille, si une mère peut jamais l'être. Mais, si elle ne gagnait rien matériellement pour le pauvre ménage, son cœur, où s'était réfugié toute son activité, était pour lui un foyer ardent d'affection où se réchauffait la famille.

Toute la charge de la maison retombait donc sur l'ainée des enfants, jeune fille d'une beauté malade, étiolée, à la chevelure abondante, à la taille frêle. Un cercle de bistre, tracé par les

larmes, l'insomnie et le travail, encadrait ses grands yeux noirs. Un peu de bonheur, un peu d'air et de soleil auraient fait de Sérén — c'était son nom — une très-belle fille ; mais la pauvre enfant, qui n'avait que le produit de son rouet pour subvenir aux besoins de la famille, succombait à la tâche qu'elle accomplissait avec le dévouement que donne une foi ardente en la Providence et le culte du devoir.

La maison de la veuve donnait sur une cour qui communiquait avec le canal. On descendait dans cette cour par quelques marches. La porte était encadrée par les festons d'un vieux lierre. C'est pour cette demeure que semblent avoir été écrits ces vers :

... Ce toit rustique et sombre
Et dont les murs, battus par la pluie et les vents,
Portent leur âge écrit sur la mousse des ans.
Sur le seuil désuni de trois marches de pierre,
Le hasard a planté les racines d'un lierre,
Qui, redoublant cent fois ses nœuds entrelacés,
Cachant l'affront du temps sous ses bras élancés.
Et, recourbant en arc sa volute rustique,
Fait le seul ornement du modeste portique.

La petite chambre habitée par la famille était

éclairée, du côté du canal, par une fenêtre en ogive aux vitraux coloriés. L'hiver, quand le vent faisait s'agiter les vitres mal jointes, on eût dit que les dames et les anges criaient et dansaient dans leur cadre de plomb; mais l'été, alors qu'un gai rayon de soleil tamisait à travers les teintes rouges et colorait le visage pâle de Séréna, la pauvre mère, se trompant, prenait le lis blanc pour une fraîche rose et remerciait la Vierge de faire ainsi fleurir les joues de son enfant.

Cependant, l'hiver avait été long et dur au pauvre monde, et, au retour du printemps, la misère était grande dans la maison de la veuve. Séréna cachait ses chagrins à sa mère; mais chaque fois que la cloche argentine de la chapelle de Saint-Basile sonnait l'*Angelus*, le premier rayon du jour trouvait la pauvre enfant agenouillée devant l'image vénérée de la Mère des Douleurs. Un matin, après une longue nuit d'insomnie, Séréna fit tomber ce vœu de ses lèvres pâles et tremblantes : « Sainte Vierge, donnez-moi les moyens de secourir ma famille, et je renonce aux joies et aux espérances de mon cœur. »

Quelles étaient ces joies, ces espérances ?
Elles devaient être bien douces, car, après en
avoir ainsi fait le sacrifice, la pauvre enfant
pleura longtemps.

II

De l'autre côté du canal, en face de la maison de la veuve, demeurait un marchand de bois, maître Van Oost. Les navires débarquaient chez lui des cargaisons de bois des îles. Le père de Séréna avait souvent amarré le bâti-

ment qu'il commandait entre sa demeure et celle du marchand. Des relations de bon voisinage s'étaient ainsi établies entre les deux familles. Elles résistèrent à l'épreuve de l'infortune.

Le marchand, qui était riche, aurait voulu aider dame Barbara ; mais celle-ci cachait si bien sa misère sous le manteau sombre et austère de la dignité, cette étoffe inusable des grands cœurs, que, bien qu'elle ne fût un secret pour personne, nul n'aurait osé lui offrir des secours, dans la crainte de blesser cette âme fière et de s'exposer à un refus certain.

C'était surtout entre les enfants des deux familles que les rapports étaient intimes. Leur trait d'union était une chaloupe toujours amarrée du côté du marchand, et que l'ainé des fils de maître Van Oost détachait souvent pour la faire aborder à l'autre quai. Alors toute la marmaille se précipitait dans la nacelle et ramait, à force de bras, dans les vastes et beaux canaux, au grand déplaisir de la veuve, qui, depuis que la mer lui avait ravi son époux, tressaillait à la vue de l'eau.

Les années s'écoulèrent. Arnold devint un homme, et Séréna la jeune fille que nous

connaissions. Dire le moment où l'amitié de l'enfance, l'affection de l'adolescence se transformèrent en un sentiment plus tendre n'est pas possible. Qui peut indiquer l'endroit précis où le ruisseau se change en rivière, la rivière en fleuve ? Le courant devient plus rapide, plus violent, et voilà tout. On n'en reconnaît réellement la force invincible que lorsqu'il a à lutter avec un obstacle.

Sérèna ne se laissait plus bercer sur la nappe unie du canal, elle évitait même de se trouver seule avec Arnold ; mais quand, après le repas, elle jetait aux cygnes les miettes de la modeste table, Arnold, sur l'autre rive, ne détournait pas les yeux du gracieux visage de la jeune fille, et le soir, tandis que maître Van Oost s'en allait rue des Laines, non loin de sa demeure, dans un cabaret situé près du *Steenhuus*, qui existait déjà à cette époque, prendre un verre de corvoise, son fils, dédaignant la voie solide, s'élançait dans la barquette et, sautant lestement dans la cour de dame Barbara, allait s'asseoir au pauvre foyer, dans lequel il jetait une charge de déchets de bois, dont il s'était muni, et à la pâle lueur de la lampe il lisait aux

deux femmes, qui filaient, de belles histoires qui charmaient la veillée. Aux passages les plus intéressants, la mère et la fille, craignant que le bruit du rouet ne couvrit la voix du lecteur, cessaient une minute leur travail, qu'elles reprenaient bientôt après, car tout repos était un vol à la jeune famille qui dormait et qu'il fallait nourrir le lendemain. A neuf heures, la veuve se levait, le jeune homme fermait le livre, jetait un long regard sur Séréna et prenait congé jusqu'au lendemain.

Le dimanche était jour de fête pour Arnold ; il accompagnait la famille dans de belles et longues promenades souvent dirigées vers les grands bois qui environnaient les châteaux de Maele et de Saint-Michel, et, tandis que dame Barbara, fatiguée de la course, s'asseyait au pied d'un arbre, ses plus jeunes enfants autour d'elle, Arnold et Séréna cueillaient de belles digitales pourprées, pour en orner l'image de la Vierge et parlaient ce langage muet compréhensible aux amoureux de vingt ans. C'est dans une de ces promenades qu'il fut convenu que dès que le fils du marchand serait passé maître dans la corporation des sculp-

teurs les jeunes gens priaient leurs parents de consentir à leur union. Cette résolution avait fait descendre un grand calme dans l'âme de Sérénia. Elle savait Arnold un brave cœur, elle avait confiance dans cet amour tranquille et pur qui avait grandi avec eux et s'était fortifié dans les alarmes, comme ces plantes marines que la tempête ne peut arracher du rocher où se sont incrustées leurs robustes racines.

L'antique corporation était la réglementation du travail ; elle a donné naissance à l'association, comme l'astrologie a précédé l'astronomie, l'alchimie la chimie, la légende l'histoire.

Il y a une grande différence entre la corporation et l'association : Le principe de l'association est toujours honnête et bon ; il développe la liberté du travail au lieu de la supprimer, tandis que les corporations et les maîtrises avaient justement le tort de confisquer la liberté du travail, du commerce et de l'industrie.

Tout ce qui a été entraîné dans la grande débâcle de 1789 n'était pas absolument mauvais en soi. Des parcelles d'or et d'argent passent, avec les scories, dans le lavage des minerais

et quelques bons grains suivent le sort des bottes de paille. La corporation s'assimilait même l'artiste, dont la nature créatrice, qui participe de celle de Dieu, doit échapper à toute entrave. Les artistes, en effet, représentent une classe d'hommes à part dont l'organisation est une énigme, dont la vocation est providentielle. Rien ne peut leur être comparé, ni le savant, ni le philosophe, qui découvrent des rapports, des propriétés inconnues, mais qui n'inventent pas, tandis que l'artiste crée. Dieu crée le fond et la forme. L'artiste crée la forme; le fond lui est livré par Dieu. L'art, c'est l'homme ajouté à la nature.

Les travailleurs patients qui, au moyen âge, fouillaient le bois et le faisaient vivre sous leur ciseau étaient de véritables artistes. Leurs œuvres en portent témoignage.

On a remarqué que presque tous les grands statuaires étaient fils de potiers ou de boulangers; leur vocation se révélait, dès l'enfance, en maniant la pâte. Arnold, en jouant avec des morceaux de bois, dans les magasins de son père, en les façonnant avec un mauvais couteau, était devenu sculpteur. Ses pro-

grès avaient été si rapides que, malgré sa jeunesse, il en était déjà presque arrivé à pouvoir se présenter, avec son chef-d'œuvre, devant le jury de la corporation, qui lui avait promis une dispense d'âge.

Pendant que tout souriait ainsi au jeune artiste, qui voyait s'approcher la réalisation de ses rêves de bonheur, la misère devenait chaque jour plus grande au foyer de la veuve et inspirait à Séréna le vœu sublime, mais téméraire, que, pour la conjurer, elle venait de faire à la Vierge.

Etouffer son cœur ! Pauvre onfant, sais-tu si cela est possible sans mourir !

Après la promesse de cette cruelle immolation, la jeune fille descendit près de sa mère, qui, malgré les préoccupations qui l'absorbaient, s'aperçut de sa pâleur et l'interrogea sur les causes du malaise qu'elle découvrait en elle. Séréna la rassura en invoquant un refroidissement pris la veille et une nuit d'insomnie.

C'était un dimanche. Dame Barbara, croyant que l'exercice et le grand air feraient du bien à sa fille, organisa une promenade à la cam-

pagne ; Arnold devait naturellement en être. C'était une belle journée de printemps. Les fils de la Vierge balançaient mollement dans les airs leurs blanches arabesques. Ce phénomène est le gage certain d'un temps beau et soutenu. Les nombreuses araignées des champs qui tissent ces légers linéaments que le peuple, dans sa naïveté, croit détachés de la quenouille, de la mère de Dieu, deviennent, à cette saison, d'actives filandières, quand les belles journées doivent se perpétuer. La moindre pluie précipite ces gracieux tissus sur le sol et les fait disparaître ; mais cette sécrétion n'est pas tarie chez les agiles arachnides, qui en repeuplent les airs dès qu'un soleil constant leur est révélé.

Sérèna s'était assise pensive sur l'herbe d'une prairie émaillée de fleurs, Arnold debout près d'elle, cherchait à deviner le secret de sa tristesse, tout en fouillant, par habitude, avec son canif, un morceau de bois qu'il venait de ramasser. Tout à coup, l'air semble s'obscurcir au-dessus du jeune couple, une quantité innombrable de fils de la vierge s'abattent sur le tablier noir de Sérèna, et elle remarque, avec

étonnement, que de leur entrelacement naissent de gracieuses figures : Ce sont des fleurs, des oiseaux, des ornements délicats. A cette époque de foi sincère et de naïves croyances on n'attribuait pas tout au hasard, l'intervention divine était au fond de chaque chose. La jeune fille étudie l'arrangement des fils, leur croisement et elle se dit : Si une ignoble araignée fait avec un fil impalpable un dessin charmant et régulier, pourquoi moi, créature intelligente, ne ferais-je pas mieux avec le fil si fin, si égal de mon rouet ? N'est-ce pas un conseil, une leçon que la Vierge me donne en traçant ces fleurs sur mes habits de deuil ?

Mais comment conserver ce précieux dessin ? Arnold s'en charge : avec des branches d'arbres entrecroisées, il fait un léger chassis ; le tablier de Séréna y est placé et rapporté ainsi, avec des précautions infinies, au logis de la veuve.

Le soir, Séréna pria longtemps, et pendant toute la nuit elle vit, dans ses songes, le miraculeux travail.

III

Le matin en s'éveillant, avec le jour, Sérèna examina longtemps le charmant et léger tissu tracé par les fils de la Vierge, puis, s'agenouillant devant la statue de la madone qui ornait sa petite chambre : Vierge sainte, dit-elle,

vous avez accepté mon vœu en m'envoyant cette image miraculeuse, afin que je l'imite et que, au moyen de ce travail merveilleux, je puisse donner à ma bonne mère et à mes frères et sœurs le pain de chaque jour. Vous savez si Arnold m'est cher ; mais je me dois, avant tout, à ma famille. Donnez-moi donc le courage de ne point faillir.

Fortifiée par la prière, la pauvre enfant descendit près de dame Barbara, qu'elle embrassa avec plus d'effusion que de coutume.

— Ma mère, lui dit-elle, bénissez votre enfant, car elle va entreprendre une œuvre difficile. En parlant ainsi, elle avait au front l'auréole que Dieu donne aux déshérités et que ne peuvent ceindre les fronts que couronne le bonheur.

— Quel air solennel tu as aujourd'hui, et quel est donc le sujet de tes préoccupations, lui dit la veuve?

— Je vais tâcher d'imiter le dessin qui est tombé hier du ciel sur mon tablier.

— Séréna, mon enfant, calme-toi, chasse cette pensée. Pendant que tu te livreras à des

essais inutiles, impossibles, ton rouet chômerait et tu sais que tu dois filer chaque semaine dix écheveaux pour soutenir notre triste existence ; puis tu ne peux pas abandonner le soin de tes petites sœurs que tu instruis.

— Ma mère, je ne vous demande que huit jours. Si, après ce temps, je n'ai pas abouti, j'abandonnerai cette idée ; mais la Vierge ne m'a pas trompée. Je réussirai. En attendant, laissez-moi porter ma petite croix d'or chez Mathéas, il m'en donnera bien de quoi vivre une semaine.

Dame Barbara ne résista plus. La conviction de sa fille était si ferme qu'elle aussi commençait à croire à une intervention divine.

— Fais, mon enfant, dit-elle, et que la Vierge t'inspire et te protège. Pendant que tu feras tes essais, je la prierai pour toi.

Séréna se mit immédiatement à l'œuvre. Elle prit du fil très-fin qu'elle avait filé, retors et blanchi elle-même, en coupa des bouts et, son modèle sous les yeux, elle chercha à l'imiter. Elle n'y parvenait pas. Ses fils se mêlaient et à tout instant elle devait ou en prendre

d'autres ou défaire ce qu'elle avait déjà tressé. Arnold arriva; il regarda les essais de Séréna, s'y associa même par ses conseils. C'est ainsi que pour empêcher les fils de s'embrouiller il attacha au bout de chacun d'eux un petit morceau de bois. Un grand pas était fait : le fuseau était trouvé. C'était beaucoup pour le premier jour.

Le lendemain, Séréna recommença avec courage. Elle fixa son travail sur une grosse pelote que lui avait donnée une religieuse. Le carreau était inventé. La pelote fait songer à l'épingle. Il en restait sur la pelote, la jeune fille s'en servit pour maintenir ses fils. Enfin, elle travailla tant et si bien que le dimanche suivant elle plaçait sur la couronne de la Vierge un tissu qui ressemblait pour le dessin à celui qu'elle avait imité.

Ce n'était pas la Valenciennne si régulière de nos jours, les fines et merveilleuses Applications de Bruxelles, le point si délicat de Malines, mais c'était quelque chose d'inconnu, de charmant : l'enfance de la dentelle enfin. De nouveaux essais réussirent mieux. Arnold faisait des dessins que Séréna suivait avec du fil

beaucoup plus fin, qu'elle avait pu se procurer.

Bientôt le bruit de la miraculeuse invention se propagea. Toutes les grandes dames voulurent voir travailler Séréna et toutes lui demandèrent, pour leurs coiffes, des barbes du merveilleux et léger tissu. On la payait richement et l'aisance commençait à régner au foyer de la veuve.

De son côté, Arnold ne restait pas inactif. L'œuvre qui devait lui ouvrir les portes de la corporation s'achevait, que dis-je ? elle était achevée depuis longtemps ; mais, jamais satisfait de lui-même, chaque jour il y ajoutait quelque chose, donnait un coup de ciseau, adoucissait un contour trop rudement accusé. L'artiste ne parvient jamais à rendre au dehors l'idéal qu'il conçoit. En vain il entend répéter que son œuvre est belle, il pense toujours, à part lui : j'avais cru mieux faire.

On l'a dit avec raison : ce qu'il y de plus noble et de plus grand dans l'âme humaine n'en sort jamais. L'artiste a beau faire, il est toujours au-dessous de sa conception. Et cependant il porte longtemps son idée dans son sein ; il attend l'heure, comme ces fleurs

des tropiques qui restent longtemps chétives et qui, au contact d'un rayon de soleil, répandent un beau jour, au dehors, l'exubérance de leur fécondité. De même l'artiste enivré, à un moment donné, d'une inspiration subite, saisit l'instrument dont son génie a besoin pour réaliser ce qu'il a conçu et éclate tout d'un coup, épanchant au dehors la lave intérieure.

Le rayon de soleil qui devait colorer la fleur des tropiques, c'était un regard de Séréna ; l'inspiration subite, un sourire de ses chastes lèvres sur lesquelles celles d'Arnold n'avaient jamais cueilli cette fleur de l'amour qu'on appelle le baiser.

Un jour que Séréna avait fixé sur lui son regard pur et profond, que sa bouche lui avait souri, comme elle ne le faisait plus depuis longtemps, le jeune artiste rentra chez lui illuminé d'une grande joie. Il se plaça en face de son œuvre et, son contentement rayonnant sur elle, il l'embrassa d'un long regard, en scruta tous les détails et la déclara finie. C'était un de ces merveilleux bahuts en bois de chêne, dans lequel l'artiste fouillait patiemment et

faisait naître des arabesques, des fleurs, des oiseaux.

Arnold, sans laisser à son enthousiasme le temps de se refroidir, courut chez le doyen de la corporation et lui annonça qu'il était prêt à soumettre son chef-d'œuvre au jugement du jury.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés, que le jeune artiste, l'œil brillant, le teint animé, décrochait vivement la barquette, ramait de toute la vitesse de ses bras et abordait dans la cour de la veuve. En deux sauts il bondissait dans la maison, enfonçait presque la porte de la chambre et, s'agenouillant près du fauteuil où le rhumatisme clouait dame Barbara, il lui serrait la main en lui disant :

— Je suis passé maître, mère ; voulez-vous de moi pour votre fils ?

Mais, au moment où la pauvre femme prenait la tête d'Arnold dans ses mains et, la serrant contre son cœur, disait au jeune homme : Je te bénis, sois mon fils ! un cri terrible se fit entendre. Séréné, pâle et tremblante, l'œil fixe, l'avait poussé. On s'empresse autour de la

jeune fille ; Arnold la soutient dans ses bras pour l'empêcher de tomber. Ce contact semble la rappeler à la vie. Elle le repousse et se laisse choir sur un banc, en versant un torrent de larmes. La mère croit qu'une joie trop subite, trop vive a causé le mal. Elle gronde doucement Arnold de son impétuosité. Celui-ci s'approche de son amie d'enfance, lui parle tendrement de leur bonheur futur. Il laisse déborder, dans de bonnes paroles, toute la joie qui inonde son cœur et qu'il croit partagée. Séréna, blanche et froide comme du marbre, garde le silence. On voit au mouvement précipité qui soulève sa poitrine qu'une lutte terrible agite son cœur. Arnold s'étonne, s'effraie.

— Parle, dit-il, ô ma bien-aimée, le rêve de notre enfance va devenir une réalité, dis-moi que dans quinze jours tu consens à être ma femme chérie.

— Jamais ! répond Séréna, et elle tombe inanimée sur les dalles.

Pauvre enfant ! elle croyait étouffer son cœur et il se venge en l'étouffant.

IV

L'hiver est dur aux malheureux. Il a été rigoureux pour la famille de la veuve. Sérèna, pâle, languissante, malade, l'a passé sur une chaise basse au coin du pauvre foyer, souvent vide de feu. Après la triste scène que nous

avons décrite au chapitre précédent, Arnold a souvent renouvelé sa demande. Il a prié, supplié Séréna de rétracter le mot fatal qui a fait tant de malheureux, de devenir la compagne de sa vie, comme elle avait été celle de son enfance ; maître Van Oost, lui-même, voyant le désespoir de son fils, s'est fait humble pour fléchir Séréna. Elle est restée froide, impassible, impénétrable. C'est en vain qu'il l'a conjurée de ne pas faire le malheur de son fils, de prendre pitié d'un amour si pur, si profond. Dame Barbara a imploré à son tour sa fille bien-aimée : Tu te meurs d'amour pour Arnold, lui disait-elle, pourquoi faire deux malheureux ? Par grâce, romps cet affreux silence qui t'opprime et nous tue et dont les ailes sombres obscurcissent notre demeure. Séréna, mon enfant, je t'en conjure, aie confiance en ta mère, dis-lui le secret qui te rend si malheureuse.

A ces paroles, des larmes coulaient le long des joues creuses de la pauvre enfant, elle levait vers le ciel un regard suppliant et gardait le silence.

C'est que, à cette époque de foi ardente et

de naïves croyances, un vœu était quelque chose de solennel, de sacré; la mort paraissait moins affreuse que de le trahir. La Vierge avait accepté celui de Séréna; elle lui avait révélé le secret d'une industrie nouvelle, charmante, productive, qui pouvait faire vivre sa famille, car Séréna avait déjà enseigné à ses jeunes sœurs l'art miraculeux; peu importait le prix auquel la pauvre enfant avait acheté le bienfait céleste, le vœu avait été fait volontairement, il devait être religieusement tenu, dût-elle donner sa jeunesse, un bonheur longtemps caressé et loyalement offert, sa vie même en holocauste.

Pendant que la douleur hantait la chaumière de la veuve, la riche demeure de maître Van Oost était visitée aussi par le chagrin. Arnold, de plus en plus sombre et farouche, restait, malgré le froid, des heures entières immobile dans le chantier de son père, à regarder la maison de Barbara. Parfois, quand il voyait le profil effilé de sa bien-aimée se dessiner sur la vitre, il s'élançait sur la glace qui avait solidifié l'eau du canal; mais une réflexion subite l'arrêtait bientôt dans son élan. Non, disait-il,

la glace que je foule sous mes pieds est moins froide que celle dont elle a entouré son cœur contre moi. Et cependant il fut un temps où, douce et confiante, elle répondait à mon amour ; alors nous faisons ensemble de beaux projets d'avenir, aujourd'hui détruits, ruinés sous le souffle aride de la fatalité !

Arnold ne travaillait plus. Dans son atelier gisaient épars des statues ébauchées, des blocs de bois à peine dégrossis et dont il croyait naguère faire des chefs-d'œuvre. L'étincelle allumée par l'amour s'était éteinte au front de l'artiste, et la nuit sombre envahissait cette belle intelligence qu'éclairait naguère le radieux sourire de la femme aimée. Dans le terrain en friche de son esprit croissaient les mauvaises herbes du soupçon et de la jalousie. A certaines heures de désespérance, Arnold s'imaginait avoir un rival préféré. Alors son agitation ne connaissait plus de bornes. Inquiet, tourmenté, il passait de longues heures à surveiller la maison de Séréna. Mais quand l'accalmie se faisait, il s'indignait contre lui-même d'avoir pu douter un instant de cette sainte et chaste fille, l'ange gardien du foyer de la veuve.

C'est ainsi que ces deux beaux enfants, flétris par le chagrin, sentaient la vie leur échapper, sans que la tendresse de leurs parents pût les rattacher à l'existence.

Cependant la saison rigoureuse prenait fin, le renouveau était là avec toutes ses promesses; le lierre bourgeonnait dans la cour et déjà l'hirondelle voltigeait à la fenêtre de Séréna et y retrouvait le nid qui avait abrité, l'an dernier, sa jeune couvée.

Le soleil, ce grand médecin, ranimait la nature engourdie. Sans le soleil, l'homme, comme la plante, reste débile, faible, étiolé. Les habitants des villes ont besoin d'une nourriture animalisée, forte, substantielle, épicée; quelques pommes de terre, du lait, un peu de lard suffisent au campagnard, mais cela, assaisonné de grand air et de soleil, forme une génération forte et robuste, capable des plus rudes travaux.

Soit souvenir, soit pressentiment, Séréna voulut célébrer l'anniversaire du miracle de la dentelle, et, faible, languissante, s'appuyant au bras de sa jeune sœur, elle se traina jus-

qu'à la prairie où, il y avait un an, jour pour jour, son vœu avait été accepté.

Là, en aspirant à longs traits cet élixir de vie que distille chaque rayon de soleil, elle pensa à Arnold, à leur amour perdu, à sa vie si jeune et déjà décolorée, et demanda à la Vierge, dans une humble prière, de consoler son ami d'enfance, de ramener le calme et la paix dans son âme agitée, endolorie.

Le temps était calme ; tout à coup sur l'azur du ciel on vit se balancer de nombreux fils de la Vierge. L'air en est obscurci. Ils semblent planer sur la tête de la jeune fille. Alors se reproduit le phénomène de l'an passé. Les fils tracent sur la robe noire de Séréna une charmante couronne de mariée, entremêlée de roses et de fleurs d'oranger. Séréna soupire. Sainte Vierge, dit-elle, si c'est une couronne de martyre, je l'accepte. Toute autre m'est défendue.

A peine avait-elle prononcé ces mots, qu'une main invisible, semblant guider les fils blancs et soyeux, écrivait au milieu de la couronne : « Je te relève de ton vœu ! »

Un cri de joie s'échappe des lèvres de Sénéra; une oreille attentive le recueille. Arnold avait suivi de loin la jeune fille et, caché derrière un buisson d'aubépine en fleurs, il contemplait sa bien-aimée. En un bond il est auprès d'elle. Il l'interroge du regard, et elle, rougissante, lui montre du doigt l'inscription.

— Le ciel a parlé. C'est lui qui te donne à moi, dit Arnold, qui comprend enfin le mystère qui les a torturés tous deux.

Ce fut un jour qui fit sourire les anges que celui où ces deux cœurs, séparés pendant une longue année de souffrances, se retrouvèrent et se fondirent dans une félicité sans mélange, que les épreuves passées rendaient encore plus complète, car il en est du bonheur comme de la santé : il doit avoir été menacé, compromis pour qu'on en sente bien tout le prix.

La noce ne se fit pas attendre. Arnold conduisit à la chapelle de Saint-Basile sa gracieuse fiancée. Sérénas portait un voile de dentelle, non par coquetterie, mais pour rendre hommage à la Vierge, sa bienfaitrice. Maître Van Oost et dame Barbara contemplaient le jeune

couple avec une admiration attendrie. La chapelle était remplie des plus grandes dames de la ville, attirées par l'intérêt que chacun prenait à la jeune et belle ouvrière. Quand le prêtre laissa tomber sur la tête des époux la touchante bénédiction d'Abraham, un murmure de satisfaction s'éleva de la foule des fidèles.

Pour être vrai jusqu'au bout, et sous peine même de finir ma légende comme un conte de fée, je dois ajouter que Arnold et Séréna furent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Ces enfants furent des filles, qui toutes perfectionnèrent le travail de la dentelle.

Dame Barbara, que le bonheur et l'aisance rajeunirent, vécut longtemps, entourée de soins.

L'aspect d'un vieux pan de muraille transporte souvent celui qui a le sentiment de la majesté des ruines, vers les siècles évanouis. Ce qui nous intéresse dans cette contemplation, c'est moins l'effet pittoresque que les souvenirs qui se présentent alors à notre esprit. Bruges est une ville privilégiée sous ce rapport : on y vit en plein moyen âge, on y coudoie l'antiquité à chaque pas. Peut-être une des vieilles mai-

sons de la *Gare de Conné* compte-t-elle encore, dans ses murs décrépits, quelques pierres de la maison de la veuve !

Voilà l'origine de cette riche et charmante industrie, qui porta si haut et si loin la réputation des Flandres, qui occupe des milliers de jolies mains, qui rapporte des millions et dont les légers et gracieux produits forment encore le complément obligé de toute toilette de bon goût.

Quand, par une belle journée d'été, nos jeunes dentellières, assises à la porte de leur demeure, secouent de leurs doigts blancs, effilés et agiles les fuseaux d'ébène et entrecroisent, avec un art infini, le fil léger qu'elles fixent avec de fines épingles de cuivre, elles ne se doutent pas que c'est une Brugeoise qui fit la première dentelle.

Mais si le tissu a beaucoup gagné en perfection et s'il ne ressemble plus à l'ébauche primitive, combien d'ouvrières trouverait-on encore qui, aussi sages que notre héroïne, rempliraient comme elle un vœu si difficile à tenir ?

Bruges, le 12 Mai 1867.

JANTJE VAN SLUIS

(JEAN DE L'ÉCLUSE)

I

La Zélande est de toutes les provinces hollandaises la moins connue et cependant la plus curieuse à visiter et à étudier. C'est un des coins les plus primitifs et les plus charmants de l'Europe.

Au point où finit la Belgique, les bouches de l'Escaut forment la Zélande composée elle-même de plusieurs îles. C'est cette patriotique province qui a mis dans ses armes un lion héraldique; ce lion surmonte les vagues prêtes à l'engloutir. Sa devise est *Luctor et emergo*, je lutte et je surnage. Cela est vrai dans la lutte contre les éléments comme dans celle soutenue pour l'indépendance de la Patrie. La Zélande s'est courageusement noyée elle-même plutôt que de se courber sous le joug de l'étranger. Et dire qu'elle va subir le joug de fer du progrès; que la vapeur de la locomotive va se mêler à la fumée de tourbe de ses fermes roses; que les étrangers vont s'abattre dans ses solitudes où le héron se plaît près de la mare d'eau, sous la saulaie et effraieront, dans les gras pâturages, les bœufs étonnés, qui les regarderont d'un air mélancolique.

Ah ! je sais ce que les réalistes vont me répondre, en me riant au nez. Quel malheur, diront-ils, si les fraîches Zélandaises échangeaient leurs bonnets séculaires contre la jolie cornette de nos grisettes et s'humanisaient en contemplant d'autres spécimens de l'espèce

masculine que ceux qu'enferme une grosse houppe de laine et que leur fournit le sol natal ! D'ailleurs un ciel gris, un horizon terne et borné, la solitude ne forment pas un si riche tableau pour regretter que la civilisation y ajoute quelques coups de pinceau un peu plus vifs. C'est possible ; cependant, je n'admettrai jamais que la nature qui a inspiré Ruysdael et Rembrandt ne soit pas belle, et je ne puis m'empêcher de regretter que le barrage de l'Escaut, barré lui-même de fer, favorise l'invasion de ces îles pittoresques qui, bientôt jetées dans le moule banal et commun, perdront, au frottement des autres nations, l'originalité native qu'elles ont si bien conservée.

On se sent pénétré du calme qui s'exhale des paysages tranquilles de la Zélande. La placidité de leurs aspects doit amener le repos dans les âmes blessées et endormir la douleur ; ou plutôt les passions violentes ne peuvent éclore dans cette atmosphère calme et brumeuse, et la sérénité de l'âme doit naître de ce milieu uniforme et doux.

Les fermes sont en Zélande d'une propreté

minutieuse, peintes en rose, elles ressortent avec fraîcheur sur le vert tendre des vergers. Ce n'est pas l'éblouissement des métairies flamandes, blanchies à la chaux, c'est quelque chose de charmant qu'on ne voit nulle part ailleurs.

Les endiguements successifs, qui ont eu lieu au fur et à mesure que l'homme s'emparait des riches terres d'alluvion que la mer délaissait, ont parqué les Zélandais entre des murailles de terre recouvertes de vert gazon. Des habitants de ces contrées solitaires et silencieuses y sont nés, y ont vécu, y sont morts, sans avoir jamais franchi ces murailles de Chine, élevées pour prévenir le retour de la mer, dans ces contrées où elle régnait naguère en souveraine et où croissent aujourd'hui de riches moissons. Ce désert cultivé, ces campagnes moitié solides, moitié humides, dont le sol spongieux, élastique, rebondit sous le pied des chevaux, sont animés par le gazouillement des oiseaux. Le vanneau y fait son nid, dont le gastronome pille parfois les œufs. Le martin-pêcheur, aux couleurs vives, le héron, la cigogne y pêchent la tanche et l'anguille frétilante.

Non loin de l'Ecluse, une de ces murailles de gazon nommée *Digue des Babillards* — *Babbelaars dyk* — recouvre des cadavres belges et français.

C'était en 1830, la France envoyait des volontaires au secours de la révolution belge. Un corps, commandé par Pontécoulant, était à Bruges. Il poussa, avec les Flamands, une pointe vers la Zélande que la Belgique désirait s'annexer. Une conversation sérieuse eut lieu sur la *Digue des Babillards*, entre Belges et Hollandais. Les nôtres furent enterrés sur place. Les Hollandais reconnurent les leurs et ramenèrent leurs corps à l'Ecluse, pour y être inhumés; à l'exception cependant de celui d'un cordonnier, français d'origine, qui habitait la petite ville zélandaise depuis son enfance. La patrie ne perd jamais ses droits. On ne l'emporte pas à la semelle de ses souliers, comme disait Danton. Le cordonnier avait vu flotter le drapeau de la France et, vieux déjà, il avait suivi Pontécoulant. L'intolérance lui refusa un dernier lit dans la ville où il vécut et dont il chassa si longtemps les habitants; il l'a trouvé

dans la Digue des Babillards, où les fauvettes seules babillent.

En avançant dans la campagne, baignée d'une atmosphère bleuâtre, on se sent pris d'une indicible émotion. Le cri aigu des merles accompagne le bruit de vos pas, et les grands bœufs, que votre présence étonne, lèvent sur votre passage leurs mufles baveux.

Comment, le batave n'aimerait-il pas le sol qu'il a créé lui-même et qu'il ne conserve que par ses soins vainqueurs des éléments?

La Zélande est née avec la réforme, ses habitants ont conservé les habitudes et les mœurs du XVI^e siècle. — Cette terre a été le dernier asile de l'indépendance nationale et de la liberté religieuse en Europe.

L'intérieur des fermes offre un confort inconnu en Flandre : Des nattes, habilement tressées en joncs de plusieurs couleurs, recouvrent les dalles. Les meubles en chêne, en noyer, en cerisier, garnis de cuivre, brillent de propreté. Dans des armoires vitrées s'étalent d'anciennes porcelaines, des brocs de grès, des magots de la Chine. Des rayons supportent des livres, car là tout le monde sait lire et lit.

Sur une table, recouverte d'un tapis, on voit une grosse bible à côté d'une potiche à tabac; un ratelier, attaché au mur, est garni de longues pipes. Les femmes sont vêtues de fourreaux de drap noir, d'une forme très-juste, qui, avec leur coiffure blanche, leur donne une apparence austère.

Les enfants paraissent jusqu'à un certain âge, souffrir du climat, ils sont pâles et bouffis, on doit les tenir chaudement. On en voit de quelques mois portant des pantalons de drap noir. J'ai lu qu'en Islande on leur met ce costume dès leur naissance.

Si la sérénade, les chants joyeux, les farandoles conviennent aux habitants des contrées méridionales, la légende appartient au ciel brumeux du nord. Elle n'a pas de nid plus propice que la Zélande. Elle ne s'évapore pas dans ces solitudes. Elle y conserve son doux et primitif parfum.

Laissez-moi vous le confesser, j'adore la légende. C'est l'histoire poétisée et à demi voilée, bégayant, dans le langage naïf de l'enfance des peuples, de romantiques aventures. Elle

convient surtout aux nations du nord ; le vague qui l'environne, le merveilleux qui s'y mêle au réel, s'allient bien à un ciel nuageux.

La Hollande est essentiellement agricole. L'industrie y'est nulle. Il n'en faut rien conclure contre l'aptitude de ses habitants. Ils ont prouvé ce dont ils sont capables comme nation commerçante. Il fut un temps où la Batavie était, comme puissance maritime, la rivale heureuse de la France et de l'Angleterre, et où ses hommes d'Etat osaient signaler des tâches sur l'astre du Roi-Soleil. — Cependant, quoique l'on fasse, le sol que l'on dispute à l'Océan ne vaudra jamais, en dépit de la fertilité agricole, celui qui recèle la houille et le fer, ces engins de la civilisation moderne.

N'importe, quand on a admiré l'activité dévorante des contrées industrielles, on trouve un charme infini à échapper à tout ce bruit et à se retremper dans cette nature calme et paisible. Un jour que j'éprouvais ce besoin, je me dis : partons pour la Zélande.

II

Le lendemain matin je m'embarquais sur le vapeur *Jacob Van Macrlant* et je partais pour l'Ecluse.

Je donne en passant devant les *Cinq anneaux*, un souvenir à la belle Florkine et un salut

amical à maître Timmermans, puis la vapeur m'emporte sur ses ailes nuageuses vers Damme, dont nous voyons poindre le clocher devant nous. Salut à l'auteur d'*Uylenspiegel* dont le marbre est empaillé sur son piédestal, tandis que sa pensée est embaumée dans notre esprit, comme celle d'un des premiers libres penseurs, à une époque où un libre penseur était un oiseau rare, qu'on mettait souvent en cage et qu'on rôtissait parfois. Celui-ci sut éviter ce double écueil, sans doute parce qu'il disait la vérité en riant.

Le bateau fait halte à Damme. Près du débarcadère je vis, faisant piteuse mine, et transi de froid, mon ami Cooremans, vous savez, l'oiseleur dont je vous ai parlé.

— Que fais-tu là comme un terme ? lui dis-je.

— Je dois aller plus loin et je suis gelé. Si c'était un effet de la bonté de monsieur de me payer ma place...

— Allons, arrive.

— Merci, monsieur, mais vous me deviez bien cela.

— Comment ?

— Vous êtes un farceur. Depuis que vous m'avez fait mettre sur un papier de Bruxelles, avec mon histoire du héron, le brigadier, qui lit la feuille, ne me laisse plus tranquillement battre la campagne. Il est toujours sur mes talons, si bien que, surveillé, traqué, ma petite industrie devient difficile ; et je n'ai que cela pour vivre, car j'ai abandonné la teinturerie et la fabrication de paniers. Ce n'est pas légal ce que je fais, dit-on, mais la faim justifie les moyens. Notre évêque l'a dit. C'est égal, je ne vous en veux pas, car maintenant on m'a dit que j'étais connu dans tout le pays.

Depuis que je vous ai vu, ajouta Cooremans, j'ai fait une découverte intéressante sur les hérons : je me suis aperçu qu'ils subissent l'influence de la lune, comme la mer et les hydropiques. Le héron engraisse tant que la lune croît, et maigrit pendant qu'elle décroît, de telle sorte qu'à la nouvelle lune il est réduit à l'état de squelette ; pendant la pleine lune il est gras comme une loutre. Croyez-moi, monsieur, ne tirez jamais de héron quand il ne fait pas clair de lune.

Il faut tout de même qu'il y ait quelqu'un là-haut qui règle tout cela, ajouta philosophiquement Cooremans, se rencontrant sur ce point avec Voltaire, quand il disait :

J'ai sur cette nature encore quelque scrupule :
L'univers m'embarrasse, et je ne puis songer
Que cette horloge existe et n'ai point d'horloger.

Pendant que Cooremans m'initiait ainsi aux mœurs de la race *héronnienne*... — Pardon, je vais consulter mon dictionnaire : je ne sais si le mot est français. Je trouve *héronnier*, mais pas *héronnien*. Décidément je mettrai mon Napoléon Landais sous clé, je crois qu'on lui vole des mots. Ce que c'est que de laisser trainer ses livres ! A moins, toutefois, qu'il soit trop vieux pour comprendre les mots nouveaux. Je tiens cependant au mien : on dit bien le vers *racimien*, le génie *cornélien*. — Pendant ce temps-là, dis-je, nous avons atteint la frontière. La proue du navire est en Hollande, la poupe en Belgique. D'où vient donc que je n'éprouve aucune émotion en franchissant cette ligne imaginaire que les souverains ont tracée, avec leur épée, sur le vaste et fraternel manteau de la terre et près de laquelle,

suivant l'expression du poète, aucun épi n'est pur de sang humain ? Le sort en est jeté, je vogue dans les eaux hollandaises, j'ai quitté mon pays. Je mets la main sur mon cœur, il ne marque pas un battement de plus, il marche avec une régularité désespérante. D'où vient donc que moi, qui me ferais tuer pour ma patrie, je la quitte avec calme ?

J'interroge sur ce phénomène une jeune dame assise à mes côtés. Elle me répond, avec une voix mélodieuse : C'est, Monsieur, que vous êtes libre de revenir.

Libre ! mot profond, qui résume en lui toutes les douleurs de l'exil. Ne pas être libre de revoir sa patrie, cela doit être affreux.

La vigie crie : terre ! terre ! nous entrons dans l'Ecluse ;

Cette étrange cité, qui meurt dans le repos,
Entre un double Océan de sables et de flots,

Salut à la vieille Néerlande, à ses jeunes et fraîches filles. C'est étonnant comme nous les aimons, depuis que nous en sommes légalement séparés. Foin des mariages de raison ! L'union forcée que nous avons conclue en 1814

et qu'avait bénie la Sainte-Alliance, avait été très-malheureuse. Depuis que les conjoints se sont séparés, un peu violemment, en 1830, pour cause d'incompatibilité d'humeur, ils s'adorent et vivent, chacun de leur côté, en célibataires, repoussant toute idée d'annexion.

C'est surtout pour les villes du littoral que « les destins et les flots sont changeants. » Les côtes des Flandres le prouvent : Nieuport n'était autrefois qu'un hameau nommé Sant-hooft, dépendant d'une ville voisine ayant nom Lombartzyde, qui avait un port de mer. Ce port s'ensabla. On en creusa un à Santhooft qui changea alors de nom, s'appela Nieuport et devint ville, tandis que Lombartzyde ne fût plus qu'un village soumis à la juridiction du hameau naguère sous sa dépendance.

L'Ecluse, dont l'ancien nom est Lambinvliet, subit à peu près le même sort. C'était une ville maritime, bien fortifiée, ayant une lieue de tour et un bon port pouvant contenir cinq cents navires. Ce fut dans ce port que, en 1386, Charles VI, roi de France, fit armer une flotte de cent neuf voiles et construire une ville de bois qui se démontait par pièces, pour opérer

une descente en Angleterre. Il se livra aussi près de cette ville, l'an 1340, un combat naval entre les flottes de Philippe de Valois et d'Edouard III, dans lequel les Français furent défaits.

L'archiduc Maximilien commença à ruiner le port de l'Ecluse, pour se venger des fiers bourgeois de Bruges qui l'avaient retenu prisonnier, leur commerce maritime se faisant par l'Ecluse, qui dépendait du Franc de Bruges.

La nature et la guerre semblent s'être entendues pour la destruction de la ville zélandaise et pour en faire un désert. La mer s'est éloignée de ses rivages, et la guerre a détruit les trois quarts de la vieille cité.

On l'a dit, avec raison croyons-nous, tous les ports de mer situés à l'embouchure des fleuves finiront par s'ensabler. C'est une loi naturelle à laquelle Anvers et Rotterdam devront se soumettre, comme Damme et l'Ecluse l'ont subie. La Hollande se le rappelle; aussi, remplaçant par l'art la nature défaillante, a-t-elle creusé d'immenses canaux maritimes, qui amèneront dans l'intérieur du pays, les navires du plus

fort tonnage. Singulier spectacle donné par cette nation qui semble destinée à lutter toujours avec les éléments ! Après avoir conquis son sol sur l'eau, l'avoir augmenté d'une province par le dessèchement du lac de Harlém, elle médite la conquête d'une immense étendue de terrain, en desséchant aussi l'énorme bassin du Zuiderzée, ce vaste golfe creusé par les tempêtes du treizième siècle. Mais l'élément humide, si maltraité par le peuple batave, reste son esclave et n'en arrive pas moins docile à son appel, quand il s'agit de défendre ce sol spongieux contre l'invasion de l'ennemi ou de lui assurer, par les voies dans lesquelles la prudence l'enserre, le commerce et la vie maritimes. C'est ainsi qu'en barrant les fleuves et en en creusant d'artificiels, la Hollande s'assure des chemins nouveaux de terre, de fer et d'eau.

Ce fut au XV^e siècle que le Zwyn commença à s'ensabler. On douta longtemps. Il y eut alors aussi des gens qui nièrent le danger, comme on le fait aujourd'hui, à Anvers, pour l'Escaut. Enfin le péril devint si évident qu'il fallut bien s'en préoccuper. Alors l'émotion fut vive dans les Flandres. On fit des études pour empêcher

l'envasement ; mais les ingénieurs d'alors furent d'avis qu'il n'y avait pas de remède artificiel contre ce mal naturel et que l'océan ne reconnaissait pas de maître.

Alors le célèbre peintre Lanscelot Blondeel, architecte et ingénieur, à l'effet de prévenir les désastres qui devaient être, pour Bruges, la conséquence de la perte de son commerce maritime, proposa de creuser un port entre Blankenberghe et Heyst. Ce projet fut plus tard repris et développé par le fameux peintre Pourbus, gendre de Lanscelot ; mais les troubles qui agitérent nos provinces, au XVI^e siècle, le firent perdre de vue. Repris par Marie-Thérèse, il traîna dans les cartons de tous les gouvernements qui se succédèrent depuis le régime autrichien jusqu'à nos jours, où il a enfin abouti. Reste à savoir si l'on mettra le nouveau port en communication avec Bruges et si on lui donnera les proportions rêvées par Lanscelot, ce qui serait nécessaire pour rendre au chef-lieu de la Westvlanderen sinon son immense prospérité d'autrefois, du moins pour relever son commerce maritime et parer ainsi aux désastres qui attendent d'autres ports du pays.

En entrant à l'Ecluse, on a à droite les ruines de l'ancienne porte de Bruges, à gauche la place où fut le Zwyn, vaste plaine humide qui éprouve encore, légèrement il est vrai et chaque jour un peu moins, les effets de la marée. Cette immense étendue est couverte de plantes marines, parmi lesquelles on remarque la *Laminaria digitala*, de la famille des algues, qui par son exposition à l'humidité, pendant quelques heures, après avoir été séchée, augmente de trois fois son diamètre, et dont le docteur Nélaton se servit pour dilater la blessure de Garibaldi, afin de mettre à découvert la balle engagée dans les tissus.

Cette grande étendue de terrain serait déjà endiguée et livrée à l'agriculture, sans un procès entre l'Etat et les héritiers du général Vandamme, qui avait obtenu de Napoléon la concession, pour cinquante ans, d'une grande étendue de poldres. Cette concession a pris fin en 1837. Le gouvernement hollandais ayant gagné ce procès, les terrains seront vendus prochainement en petites parties, afin de les rendre accessibles à toutes les fortunes. (1)

(1) L'endiguement du Zwyn a eu lieu l'année dernière.

Un Anglais vient, chaque année, faire aux environs de l'Ecluse une singulière chasse aux canards sauvages et autres oiseaux aquatiques. A l'époque favorable, il arrive dans une légère embarcation pontée, ayant à bord de petits canons. Un homme de l'équipage tire un coup de fusil ; les canards effrayés s'envolent ; c'est alors que l'artillerie fait son office, elle foudroie les volatiles et en tue des quantités innombrables, que l'on ramasse au filet. Ce sont des chasses et des pêches miraculeuses.

Quand il gèle fort et que le canal de Bruges à l'Ecluse est pris, la petite ville reprend un peu d'animation. Les patineurs y arrivent en foule de Bruges, les Anglais et les Anglaises surtout. Mais gare à ceux qui ont choisi un dimanche pour faire cette excursion : ils trouvent partout porte de bois. Le repos dominical y est observé d'une manière si rigoureuse que ceux qui, le samedi, n'auraient pas fait leurs provisions pourraient mourir de faim le dimanche. Dernièrement une boutiquière a été condamnée à une amende de vingt-cinq florins, pour ne pas avoir observé le repos du septième jour.

Comme il n'y a à l'Ecluse ni industrie, ni commerce, ni société de musique, la discussion y est recherchée comme unique distraction ; mais elle a toujours pour objet le prêche fait au temple protestant. On examine, on interprète les textes saints, et chacun s'exalte tellement à cette recherche, à ces querelles, qu'il n'est pas rare de voir la folie religieuse envahir les cerveaux et le chercheur se donner la mort dans l'espoir sans doute de trouver, dans l'autre monde, la solution qu'il poursuivait vainement ici-bas.

Il y a quelques années, la controverse prit les proportions d'un schisme : une nouvelle église fut fondée, dans une grange d'abord ; le réformateur en devint naturellement le grand prêtre. Il prêcha tant et si bien, fit tant de propagande, que sa fortune, très-considérable, fut bientôt épuisée. Une succursale de cette nouvelle église avait même été établie à Bruges ; elle y avait réuni quelques adeptes.

En entrant à l'Ecluse, la première chose qui me frappa fut de voir, dans une espèce d'angle rentrant, un homme tournant toujours sur lui-

même comme une toupie. Je m'enquis de la cause de ce mouvement insolite. On me dit que cet homme était aveugle, parfaitement sain d'esprit; mais que depuis trente ou quarante ans il faisait ce manège. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'il tourne doucement ou rapidement selon le temps qu'il doit faire. Un mouvement lent prédit la chaleur et le beau temps, un mouvement de rotation accéléré annonce le vent et le froid; doit-il faire une tempête, oh! alors c'est quelque chose de vertigineux. Aussi un baromètre est chose inconnue à l'Ecluse: l'aveugle en tient lieu. La veille d'un voyage on va voir si le pauvre homme tourne vite ou doucement, et l'on est bien plus sûrement renseigné que par l'almanach de Mathieu de la Drôme. Le malheureux aveugle s'imagine, sans doute, avoir fait un long trajet à la fin de la journée, comme le cheval du moulin dont on a bandé les yeux. Ne lui ressemblons-nous pas tous un peu, et ne nous agitions-nous pas souvent dans le cercle de nos habitudes, de nos défauts, que nous n'avons ni la force ni le courage de rompre? Nous aurions pu marcher en avant, la tête haute, au grand jour, vers un but

utile, et nous n'avons fait que tourner en aveugles sur nous-mêmes.

La grande ville militaire de naguère a aujourd'hui une garnison d'environ quatre-vingts hommes l'été et de quarante l'hiver; ses chefs accueillent très fraternellement les officiers belges qui vont à l'Ecluse.

En abordant, je vis beaucoup de personnes attirées sur les quais. Quand je dis beaucoup de personnes il y en avait peut-être une dizaine, ce qui est beaucoup pour la solitaire cité. Je demandai la cause de l'événement qui occasionnait cet attroupement. Il s'agissait de deux cygnes, à qui chacun souhaitait la bienvenue. Ces deux cygnes furent donnés, il y a assez longtemps par la ville de Bruges à celle de l'Ecluse. Ce fut une grande joie pour les habitants, qui, pour se distraire, se mirent à aimer ces beaux oiseaux. Les plus blanches mains leur émiettaient le pain blanc; mais les ingrats, peu sensibles à ces bons procédés ou blasés sur toutes ces douceurs, furent pris de nostalgie; ils regrettèrent les eaux limpides, berceau de leur enfance, où se mirent les hauts pignons; le Lac d'Amour, sur la surface polie duquel ils pre-

naient leurs joyeux ébats, et bientôt ils reprirent le chemin liquide de Bruges. Cependant quand ils s'ennuient ou quand le carême arrive pour eux, ils retournent passer quelques jours à l'Ecluse. C'est alors fête dans la petite ville, chacun s'aborde en se disant : Les cygnes sont revenus ! et les friandises pleuvent autour des inconstants oiseaux, je ne suis pas même sûr que l'on ne sonne pas les cloches à leur retour. Les cygnes venaient d'arriver en compagnie de cinq petits.

L'origine des nombreux cygnes que la ville de Bruges entretient dans ses canaux est ancienne et peu connue. Pierre *Lanchals*, cou long, Écoutète de Bruges, trahi par un de ses amis, fut mis à la torture et décapité par les bourgeois révoltés contre Maximilien d'Autriche, en février 1483, Lanchals avait dans ses armes parlantes des cygnes au long cou.

A dater de cette époque, tous ceux qui, en Flandre, portaient le nom de Lanchals, le changèrent en celui de Corthals, cou court, et la ville, pour expier sa faute, fut condamnée à entretenir des cygnes dans ses canaux. Elle n'y a jamais manqué, et comme l'oiseau de Led a

vit des siècles, Dieu sait si parmi ceux qui se mirent dans nos limpides canaux, il ne s'en trouve pas de contemporains de l'événement historique qu'ils doivent rappeler.

Nous étions nombreux et nous entreprimes, avec nos amis de Zélande, une promenade dans la ville, dont les trois quarts du territoire sont aujourd'hui cultivés, et qui ne compte plus que dix-huit cents habitants. Partout nous rencontrâmes les dévastations de la guerre et les traces, encore visibles, du bombardement de l'Ecluse par l'armée française.

Des maisons isolées au milieu des champs, veuves de leurs sœurs détruites, montrent encore des boulets incrustés dans leurs murailles, et le laboureur, en creusant son sillon, rencontre, sous le soc de la charrue, de ces grands ossements et de ces casques vides, dont parle Virgile.

Pendant ce dernier et terrible siège, beaucoup d'habitants, craignant la dévastation, l'incendie, le pillage, enterrèrent ce qu'ils avaient de précieux.

C'est ainsi que parfois la bêche de l'ouvrier

rencon
trente a
fond de s
cri qui n'e
pour rama
droit où il
sol. — Il be
pièces d'or.
prix ! Tous
de la trouvail
par des mai
croient à de
du temps, le
l'heure qu'il e
recevoir sa co
bien, comme le
joie et sa santé c

La ville de l'E
toutes les villes
sités qu'elle renfe
bens, peint par lu
de la famille du bo
peintre, — et l'hon
un petit homme
marteau.

rencontre des trésors enfouis. Il y a environ trente ans, un homme aperçoit un lièvre au fond de son jardin. Il le tire. Le lièvre jette un cri qui n'est pas naturel. L'homme s'approche pour ramasser l'animal, et il remarque, a l'endroit où il est tombé, un enfoncement dans le sol. — Il bêche, et déterre un coffret rempli de pièces d'or. Sa fortune était faite; mais à quel prix! Tous les ans, vers l'époque anniversaire de la trouvaille, le malheureux est roué de coups par des mains invisibles. Les libres-penseurs croient à des rhumatismes et à l'influence du temps, les autres crient au miracle. A l'heure qu'il est, cet individu est en train de recevoir sa correction annuelle, et voudrait bien, comme le savetier de la fable, racheter sa joie et sa santé d'autrefois au prix de ses trésors.

La ville de l'Ecluse brille de propreté, comme toutes les villes hollandaises. Les seules curiosités qu'elle renferme sont un portrait de Rubens, peint par lui-même; — il est la propriété de la famille du bourgmestre, parent de l'illustre peintre, — et l'horloge de l'Hôtel-de-Ville, où un petit homme frappe les heures avec un marteau.

Les plus célèbres horloges ont été fabriquées par des mécaniciens flamands. Celle de Dijon fut enlevée de Courtrai par Philippe le Hardi, en 1382. C'est à un hollandais, nommé Huygens, que revient l'honneur d'avoir régularisé la marche des horloges par le pendule, et celle des montres par le balancier circulaire armé d'un ressort.

Je demandai à une jeune dame, que mon bon génie m'avait donnée pour hôtesse et pour cicerone, pourquoi ce petit bonhomme avait le privilège de marquer le temps.

Elle me répondit :

— C'est une touchante histoire, trop longue pour être racontée en plein air par le froid qu'il fait. D'ailleurs, il est tard, et le diner nous attend. Je vous la dirai au dessert.

Je me promis bien de réclamer l'exécution de cette promesse.

L'hospitalité que l'on reçoit à l'Ecluse est parfaite; mais, nulle part, elle n'est meilleure que dans l'excellente famille où nous fûmes reçus. Le diner fut des plus gais et des mieux servis.

— Buvez donc , me disait ma charmante voisine. Ce vin est vieux. Il ne vous fera pas de mal : c'est du vin de Pilate.

Je ne connaissais pas cette côte ; mais le vin était parfait. Cependant, à chaque changement de vin, qu'il fût blanc, rouge ou mousseux, toujours j'entendais dire :

— C'est du Pilate.

Intrigué, je demandai au fils de la maison si tous les vins se nommaient ainsi en Hollande. Il me donna cette explication :

— Il y avait autrefois à L'Écluse un curé catholique, du nom de Pilate, original et surtout avare, qui alliait le culte de Bacchus à celui du vrai Dieu. Sa soutane, comme celle de Mgr. Bienvenu, avait besoin de réparations ; mais sa cave était dans le meilleur état.

Souvent il recevait le ministre protestant, et leurs différends religieux se vidaient avec la coupe d'un vin généreux. A sa mort on vendit sa cave et aujourd'hui encore le vin de Pilate est aussi renommé que celui de la Comète.

Mon voisin m'apprit aussi qu'une expo-

sition internationale aurait lieu, au mois de juillet, à Middelbourg, et que les primes et les médailles d'or distribuées à cette occasion seraient de cent à mille francs. Je m'informai de quel genre serait cette exposition ; j'appris qu'il s'agissait de pompes à incendie. Cette question de feu dans un pays d'eau me parut drôle. J'appris aussi que l'Ecluse a son journal intitulé *La Pie*, et que ce volatile, espèce de diable boiteux, s'introduit partout, vole au-dessus des toits et, dans son bavardage incessant, jacasse le vrai et le faux. On a très peur de ce méchant oiseau.

Au dessert, ma jolie voisine tint sa promesse, elle me narra l'histoire de Jantje van Sluis, le bonhomme du clocher, avec un charme d'expressions qui est resté dans mon esprit, mais que je crains ne pouvoir reproduire par la plume, et une exaltation patriotique qu'on aime chez l'homme, mais qu'on admire toujours chez la femme à qui elle donne un petit air crâne qui lui sied à ravir.

III

En 1606, le prince Maurice, de glorieuse mémoire, avait, depuis deux ans déjà, soustrait la ville de l'Ecluse à la domination détestée des Espagnols. Ceux-ci, cependant, ne regardaient pas leur défaite comme définitive, et ils

n'attendaient que le moment favorable de reconquérir la cité zélandaise, soit par la force, soit par la ruse. Reprendre l'Ecluse était d'ailleurs pour eux une nécessité, car cette ville était la clé des Flandres, et il fallait, à tout prix, faire cesser les plaintes du commerce de Bruges que ruinait la fermeture du Zwyn. Mais l'ennemi attendait plus de la ruse que de la force; aussi entretenait-il des intelligences dans la place, au moyen de deux soi-disant déserteurs qu'on avait eu l'imprudence d'admettre dans les rangs de la garnison et qui tenaient au courant de ce qui se passait dans la ville le comte Frédéric vanden Berghe, commandant en chef des troupes espagnoles, et Louis de Comboursier, seigneur du Terrail, pétardier de l'armée espagnole.

Le seigneur du Terrail ne manquait ni de capacité ni de courage; il fabriquait, dit la chronique, des pétards et des artifices au moyen desquels il avait déjà réussi à faire sauter les ponts et les portes de plusieurs places fortes où les Espagnols s'introduisaient ensuite avec violence.

Le 21 août et le 20 septembre 1603, le Pé-

tardier avait entrepris, par les mêmes moyens, la prise de Berg-op-Zoom, et ce ne fut qu'au courage heroïque du commandant en chef, Paulus Bax, que la ville dut son salut lors du dernier assaut. Le 14 mars 1606, ce fut encore à l'aide de ses pétards et de ses artifices que du Terrail, par un coup de main aussi rapide que hardi, s'empara brusquement de la petite ville de Bredevoort. Ces exploits avaient fait la réputation du seigneur du Terrail, et, trois mois plus tard, le comte Vanden Berghe l'avait chargé d'organiser tout pour la prise de l'Ecluse.

A cette époque vivait dans la ville zélandaise maître Willems, horloger de son état et sonneur de cloches de l'hôtel de ville; il avait hérité ces dernières fonctions de son père et il les remplissait depuis si longtemps que les anciens ne se souvenaient pas avoir jamais connu un autre sonneur. Willems avait un fils qui s'appelait Jean et une fille nommé Gretchen. Jean était petit et grêle; ses cheveux blonds bouclés, ses grands yeux bleus donnaient à sa physionomie une douceur si enfantine que l'on avait ajouté à son nom le gracieux diminutif en usage dans le hollandais et le flamand, on

l'appelait *Jantje*. C'était une nature douce et poétique. L'intuition de la poésie était chez lui à l'état d'instinct et de vague rêverie. Qu'on ne s'y trompe pas, le travail des bras n'est pas exclusif des fonctions de l'âme, et celui qui puise de nobles jouissances dans le sentiment de la poésie est un vrai poète, n'eût il jamais fait un vers de toute sa vie. Jantje jusque-là avait plus rêvé que travaillé. Ses fonctions principales, et il y excellait, se bornaient à celles de tambour dans la garde bourgeoise. Souvent on le surprenait immobile au bord de la mer, suivant de l'œil les ondulations des vagues capricieuses ou les voiles blanches des nombreux navires qui sortaient du port. Son cœur cependant n'était pas oisif : il était partagé entre deux nobles sentiments : l'amour de la patrie et celui d'une gracieuse amie de sa sœur. Celle qui occupait sa pensée se nommait Betkine ; c'était une charmante fille aux cheveux noirs, à l'œil fier, fraîche et rosée comme le sont presque toutes ses compatriotes et dont la noble tête encadrée dans la haute dentelle de Bruges retenue par les fils de laiton de son bonnet, avait un cachet de distinction remarquable pour

la condition et l'âge de cette belle fille, dont la gracieuse personne servait d'enveloppe à une âme ardente et fortement trempée.

Gretchen, la sœur de Jantje, était une bonne et timide enfant aux vertus douces et modestes. Les soins du ménage lui étaient échus depuis la mort de sa mère, et elle s'en acquittait en fille pieuse et soumise, à la grande satisfaction du vieux Willems, qui lui disait souvent le soir, en posant les mains sur sa blonde tête : sois bénie ma fille, pour tout le bien que tu fais à ton père. Le cœur de Gretchen n'en demandait pas davantage pour être heureux, et toute la nuit les anges, secouant leurs blanches ailes sur son chevet, berçaient son âme innocente des plus doux rêves.

On était au mois de juin. A la fin d'une journée chaude et orageuse, Jantje attendait Betkine sur le rempart près de la porte de l'Est, d'où la vue s'étendait au loin dans la campagne. La mer faisait entendre ce bruit monotone qui ressemble à une plainte continue. Les pays où la nature a le plus largement prodigué ses richesses ont beau frapper vivement l'imagination, ils parlent peu au cœur. Les pays froids,

humides, disgraciés, sont empreints, au contraire, d'une poésie tantôt douce et profonde, tantôt austère et grandiose, qui, à la longue, impressionne vivement. Les plaines et les marais des Pays-Bas, leurs vieilles maisons communales, leurs sombres beffrois, leurs lacs, leurs blondes filles et le caractère mélancolique qui, chez les Flamands, s'unit souvent à l'énergie et au patriotisme, tout cela exhale à travers les brouillards une poésie profonde, pénétrante, monotone peut-être, mais qui a un charme puissant. Une poésie latente, si l'on peut s'exprimer ainsi, sature l'atmosphère de ces brumeuses contrées.

L'attente du fils de l'horloger ne fut pas longue, il vit bientôt la jeune fille se diriger de son côté; mais au lieu d'arriver vive, alerte, le sourire sur les lèvres, le regard brillant, comme c'était sa coutume, Betkine avait la démarche lente, la tête penchée.

— Qu'as tu Betkine? Pourquoi cette froideur inaccoutumée? Ton front est pâle, tes yeux abattus!

— Ah! Jantje, je suis si triste!

— Triste! Et de quoi, ma bien-aimée? Dou-

terais-tu de mon amour, ou ton père t'aurait-il encore répété qu'il me trouve trop jeune, trop rêveur pour te donner à moi, bien que, vienne Noël, je compterai dix-huit ans ?

— Sous le rapport de la jeunesse, je suis plus coupable que toi, puisque je n'aurai dix-sept ans qu'aux blés mûrs. Mon ami, ce n'est pas cela qui cause mon chagrin : le défaut que mon père nous reproche, nous nous en corrigeons tous les jours, et nous avons le temps d'attendre. Jantje, mon cœur est à toi; mais mon âme est à ma patrie, et c'est pour elle que je souffre.

— Mais, cher ange, depuis que le prince Maurice a chassé l'étranger qui souillait le sol sacré de la patrie, ne sommes-nous pas tranquilles et heureux ?

— Ecoute, ami... Mais je ne sais si je puis te révéler ce secret.

— Parle, Betkine. Ta conscience est la mienne.

— Hier, il faisait nuit, en allant chez ma tante malade, que je devais veiller, j'entendis parler dans l'enfoncement d'une porte. Je prêtai

l'oreille, et je reconnus la voix d'un des deux Espagnols qui nous sont suspects, comme doivent toujours l'être les étrangers qui servent contre leur patrie, et dont les causes justes, comme la nôtre, ne devraient jamais accepter le concours, car les transfuges sont méprisables partout. Quelques mots attirèrent mon attention. Je me glissai, sans bruit, dans la maison de ma tante, et j'en laissai la porte entre-baillée. De là, je pouvais tout entendre sans être vue. Les Espagnols parlaient très-bas et à demi mots; ils entremêlaient leur conversation de mots de guerre et d'amour. Sanche se vantait d'avoir conquis le cœur de ma sœur Thrée. Pedro se plaignait amèrement de mes dédains. Je frissonnai en l'entendant dire, avec d'affreux blasphèmes :

» — Une nuit d'assaut servira à la fois mon amour et ma vengeance ! L'orgueilleuse Betkine me paiera cher, et bientôt, ses mépris !

» — Pedro, répliquait Sanche, quelles nouvelles as-tu reçues de du Terrail ? A quand le coup ?

» — A bientôt, répondit Pedro. J'ai fait sa-

voir au Pétardier le mauvais état de la porte d'Est. Demain, nous recevrons, avec nos dernières instructions, la moitié de la somme promise, et... »

En ce moment, des pas résonnèrent au bout de la rue. Les deux traitres se séparèrent, et moi, je passai une nuit affreuse, en songeant au sort qui menace notre ville, nos familles et moi-même, car Pedro, cet homme abominable, se vengera cruellement de mes dédains. Je suis aussi profondément triste, à la pensée que ma sœur a prêté l'oreille aux propos d'un de ces infâmes. Que faire, ô mon bien-aimé! pour détourner tous ces malheurs? Encore, si j'avais pu savoir quel jour a été fixé pour l'attaque! Mais, qui sait? Cette nuit peut-être!...

Des larmes coulaient des yeux sur les mains de la belle fille, et Jantje les recueillait avec ses lèvres.

Les jeunes amants s'étaient assis sur une pierre, les mains enlacées. Longtemps ils gardèrent le silence.

Le jour avait fui et la lune se levait à l'horizon.

— Comme cette nuit est belle, Jantje ! exclama Betkine ; avec quelle sécurité le rossignol chante ses amours ! Demain peut-être, l'alouette, moins heureuse que lui, ne dira pas sa chanson matinale sur ces champs dévastés, que hantent seuls les oiseaux de la mort !

— Betkine, l'instant est solennel. Dieu seul sait ce que l'avenir nous destine. Que cette nuit splendide soit le temple de nos fiançailles ! La lune l'éclaire, les étoiles l'illuminent, le rossignol la chante. Jurons de nous aimer dans la bonne comme dans la mauvaise fortune !

Les jeunes gens se donnèrent la main, et Jantje déposa un premier, un seul et chaste baiser sur le front de sa fiancée.

Ainsi, pendant que la ville dormait, deux enfants s'occupaient d'elle et cherchaient dans leur amour, dans leur patriotisme, ces deux sources les plus pures de l'héroïsme et du dévouement, le moyen de sauver la patrie et leur tendresse.

— Ton amour m'éclaire, dit le jeune tambour, le baiser que tu m'as permis de te donner est l'étincelle qui illumine mon esprit. L'infâme

Pedro ne réussira pas dans ses horribles projets. Permits-moi de mettre ma sœur Gretchen dans la confidence, et attends-moi demain, non pas ici, on pourrait nous surveiller, mais derrière l'église Saint-Jean (1).

— Dieu te protège et t'inspire, ô mon ami !
Sauve notre bonne ville et ta fiancée !

Pendant cet entretien, deux hommes, après avoir examiné avec soin les fossés de la ville, le pont et la porte d'Est, s'étaient cachés non loin de là ; mais, s'ils avaient vu, ils n'avaient rien entendu. Ainsi d'affreux reptiles rampent dans la mousse, au pied de la rose fraîche et parfumée !

Quand le jeune couple se retira, les deux espions sortirent de leur cachette, et, relevant leur tête ignoble :

— Roucoulez, jeunes tourtereaux, dirent-ils ; sous peu ce sera notre tour.

Bientôt tout rentra dans le calme, et c'est à peine si le pas d'une sentinelle inattentive et

(1) L'église Saint-Jean fut détruite par un incendie en 1811; elle n'a pas été reconstruite; le terrain qu'elle occupait est aujourd'hui cultivé.

à moitié endormie, troubla le silence de cette solitude.

Le lendemain, au point du jour, Jantje monta au grenier, où il élevait des pigeons, prit sur son nid une charmante colombe blanche, qui, confiante dans la main qui la nourrissait, s'abandonna à elle sans crainte.

— Pardonne-moi, dit le jeune homme, si je t'enlève un instant à tes petits ; c'est que le toit qui les abrite est menacé. Va, voyageuse fidèle, aide-moi à le sauver. Je veillerai sur tes enfants pendant ton absence. Puisses-tu revenir avec le rameau d'olivier. Mais, soit que tu m'apportes la paix ou la guerre, tu reviendras, car l'amour maternel te ramènera.

Jantje cacha l'oiseau sous ses vêtements et sortit de la ville, où il rentra seul quelques heures plus tard.

Vers le soir la colombe revint avec un billet sous l'aile qui portait ces mots :

« L'assaut aura lieu dans la nuit du 12 au 13
» juin. Quand 2 heures sonneront à la tour,
» une fausse attaque sera simulée vers la porte

- » du Sud, tandis que l'on entrera par la porte
» de l'Est. »

On était au mercredi.

Le soir, après avoir été au rendez-vous donné la veille à Betkine, Jantje dit au vieux Willems : Père, tes rhumatismes te tourmentent, tu devrais t'en remettre sur moi du soin de sonner le couvre-feu. Les dalles de l'escalier de la tour sont froides aux pieds d'un vieillard, et quand tu les gravis le vent se joue dans tes cheveux blancs comme avec les voiles de nos chaloupes de pêche. Il n'y a que les corbeaux, les étourneaux et les jeunes garçons comme moi qui peuvent impunément le braver. Laisse-moi m'habituer à te remplacer pendant la belle saison, et, vienne l'hiver, tu pourras rester au coin de l'âtre, à lire la Bible.

— Tu parles d'or, mon fils ; mais, quand tu seras aux kermesses de village à conter fleurette aux jeunes filles, tu oublieras la cloche, et l'on dira que le vieux sonneur se déränge. Or, depuis plus d'un demi siècle, les hiboux, mes anciens amis, peuvent témoigner que cela ne m'est pas arrivé une seule fois.

— Père, je t'assure que je serai exact, et, dût Betkine elle-même m'en prier, jamais je ne manquerai l'heure de la retraite.

— Allons, je sais que tu es un sage garçon, un brave cœur, un fils dévoué qui réjouit mes vieux ans ; ce soir je te mènerai avec moi à la tour.

Les trois jours suivants, Jantje aida encore son père dans sa besogne.

Enfin arriva le 12 juin. C'était le dimanche de la kermesse. Jantje et Betkine avaient accompagné le vieux Willems au *Coq couronné*. Jantje s'était muni de ses économies. C'était lui qui payait la dépense. Jamais il ne s'était montré plus généreux. Il versait fréquemment à son père de pleines rasades d'une bière forte et limpide.

Vers neuf heures, le vieux sonneur voulut se lever pour aller à la tour. Son pas était lourd, sa marche chancelante. Betkine lui dit :

— Maître Willems, restons encore un instant. La soirée est si belle ! Jantje sonnera la cloche.

— Ma foi, il s'est si bien acquitté de ma

besogne, ces jours derniers, que je lui remets volontiers mes clés, ce soir.

Un éclair de joie passa dans les yeux du jeune couple.

Jantje partit, rentra chez lui, où l'attendait, avec anxiété, sa sœur, qui était dans le secret. Ils échangèrent quelques brèves paroles.

— Chère Gretchen, dit le frère, je vais tâcher de sauver la ville ! Toi, prie le Seigneur de veiller sur moi et de bénir mon œuvre. Betkine passera la nuit près de toi.

Alors, Jantje se couvrit de la houppelande à capuchon de son père, alluma sa lanterne sourde, embrassa sa sœur sur son front, poli comme le marbre, décrocha son tambour, le plaça près de la porte de derrière de la maison, qu'il laissa entr'ouverte, et s'achemina vers l'hôtel de ville. Il ouvrit doucement la porte de la tour, et le bruit de ses pas se perdit bientôt dans les détours du sombre escalier de pierre.

Au même moment, maître Willems, s'appuyant au bras de Betkine, reprenait le chemin de sa demeure. Il était tranquille, car il entendait la cloche de retraite retentir dans les airs.

IV

Près de la porte de l'Est, dont on voit encore les ruines imposantes , existait un double pont-levis, bordé de solides rampes. Ce pont conduisait aux terrains inondés de Motyn-Polder. Le corps de garde qui se trouvait sur ce pont

avait été incendié. On ne l'avait pas reconstruit. A peine même si cette partie de la ville était gardée. Il ne venait à la pensée de personne que l'ennemi pût traverser un pays ainsi inondé et osât tenter une attaque de ce côté. La porte de l'Est elle-même était dans un très mauvais état, et le rempart avait, en cet endroit, une pente si douce, qu'il formait plutôt une promenade qu'une défense.

Le commandant en chef des troupes espagnoles ayant été informé, comme nous l'avons dit, par les deux espions, de la faiblesse de ce côté de la place, en donna connaissance à du Terrail ; celui-ci trouva l'avis bon, le moment favorable, et crut la réussite de l'expédition infaillible.

Du Terrail partit donc à la tête de 3,700 Wallons, troupe décidée et expérimentée, traversa le pays inondé et arriva, sans être découvert, près de Kabbeschans, à proximité de la ville. Il se dirigea avec le fort de ses troupes vers la porte de l'Est, tandis qu'un faible détachement prenait le chemin du rempart du Sud, pour y simuler, au coup de deux heures,

une fausse attaque et détourner ainsi l'attention des assiégés du point réellement menacé.

Du Terrail comptait sur la promptitude de cette expédition et sur le sommeil des habitants, qui devaient se ressentir des fatigues de la kermesse. Son intention était, après s'être rendu maître de la porte de l'Est, de former sa troupe en bataille entre cette porte et la citadelle. Là, il serait rejoint par les premiers attaquants, et il agirait alors selon les circonstances, pendant que le comte Van den Berghe, en personne, attaquerait la citadelle et la forcerait à se rendre.

On le voit, le plan d'attaque était excellent; tout était bien disposée : on avait choisi l'heure et l'occasion favorables, et l'on avait une connaissance parfaite du terrain.

La nuit est calme, la ville silencieuse. Du Terrail et son monde sont contre la porte de l'Est, attendant le signal que doit donner le détachement du Sud ; celui-ci attend, de son côté, que l'heure sonne. Mais pas une cloche ne se fait entendre; le beffroi reste aussi muet qu'il est sombre. Le temps passe, on s'impa-

tiente, on s'inquiète, on flaire une trahison. Aucun signal n'étant donné, personne n'ose commencer l'attaque, de peur de tomber dans une embuscade.

Du Terrail fait appeler Pedro et Sanche ; il les interroge. Ils protestent de l'exactitude de leurs renseignements et de leur discrétion. Ils prennent à témoin la tranquillité de la ville : Une population qui attend l'ennemi n'est pas aussi paisible. Or, point de bruit, point de lumière nulle part. On passe encore quelque temps dans une attente pleine d'anxiété.

Cependant, une lueur empourprée se montre à l'horizon. Le soleil va lever le voile qui cache les préparatifs de l'ennemi. Il n'y a plus un instant à perdre, ou le coup de main est manqué. Sur les instances de du Terrail, l'attaque est décidée. Trois soldats, munis de pétards, passent l'eau à la nage, et placent leurs engins aux clés du premier et du second pont-levis. Deux étincelles, semblables à des vers-luisants, rampent un instant. Les ponts tombent avec fracas, et les Wallons s'y précipitent.

Le sergent, commandant le poste intérieur, fort de seize hommes, avait cependant entendu

quelque bruit. Il s'était élancé vers la porte pour en découvrir la cause ; mais il est tué sur le coup par un éclat des pièces d'artifice. Les hommes du poste arrivent à leur tour. Ils voient la porte ouverte, la barricadent le mieux possible, et envoient chercher du renfort, pendant que les soldats ennemis, qui se trouvent sur le pont, n'entendant pas de bruit et croyant toujours à une trahison, hésitent à se porter en avant. La garnison prend les armes et se met en défense. Les capitaines Joos de Broucqsaulx, Hautain et d'autres officiers arrivent avec une partie des troupes. Le capitaine Slingsby, un Anglais, qui demeure dans les environs de la ville, est le premier sur les lieux. Il réunit, à la hâte, une poignée d'hommes et vole au secours du poste de la porte d'Est, en s'écriant d'une voix de tonnerre :

— Sergent, dites au lieutenant qu'il attaque avec les trois compagnies de mousquetaires anglais, et l'ennemi est à nous !

Au même moment, on entend le tambour battre les marches de France, d'Angleterre et de Hollande. Les Wallons ne doutent plus que l'Ecluse est occupé par les armées alliées. Une

panique insurmontable s'empare d'eux, et ils commencent à battre en retraite avec une confusion inexprimable, pendant que les Hollandais les poursuivent et les accablent sous une pluie de projectiles. Alors arriva le gouverneur de la place, Van der Noot. Il fit diriger le feu dans la longueur du pont. Le carnage fut effrayant. Cinq cents ennemis perdirent la vie, les uns par la mitraille, les autres, en tombant dans l'eau, les balustrades du pont ayant cédé sous la pression de cette foule effrayée. A l'intérieur de la porte, on ramassa cinquante-six morts. Les deux traitres avaient reçu leur récompense : on retrouva leurs cadavres sur le pont. Le butin fut grand. L'ennemi avait tout abandonné dans sa fuite précipitée. Les Anglais, qui, les premiers, avaient repoussé l'ennemi, en eurent la plus grande part. Ils étaient arrivés à peine vêtus et s'en retournaient bien équipés.

Mais qui avait fait avorter ce hardi coup de main, si habilement combiné ?

Jantje, en montant à la tour le dimanche au soir, pour sonner la cloche de retraite, avait arrêté l'horloge de la ville, et lors de l'attaque

c'était lui qui avait frappé sur son tambour, en les entremêlant à dessein, avec un art extrême, les marches hollandaise, française et anglaise. Ainsi l'attaque avait manqué, d'abord parce que l'heure convenue n'avait pas sonné, puis parce que l'ennemi, entendant les marches de toutes les armées alliées, avait cru la ville occupée par elles et s'était enfui en désordre.

Un simple rêveur, un modeste tambour, avait sauvé la ville en sauvant sa fiancée.

Le jour même le gouverneur fit chanter un *Te Deum* en actions de grâces, pour remercier Dieu d'avoir sauvé la ville d'un massacre affreux et qui aurait infailliblement eu lieu si le plan, si habilement combiné par le seigneur du Terrail, avait réussi. Tous les habitants, sans distinction de religion, durent y assister.

Après la cérémonie religieuse, Vander Noot, son état-major et les magistrats communaux se réunirent, en séance publique, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville, qui regorgeait de monde. Le capitaine anglais et Jantje avaient été convoqués. De grands honneurs leur furent rendus. Slingsby reçut une médaille d'or pour

lui et une pension annuelle de *quinze florins* pour son fils, âgé seulement de trois jours. Mais le vrai héros de la journée fût Jantje. A l'appel de son nom il se présenta timidement, la rougeur au front.

— Jantje, lui dit le bourgmestre, tu as sauvé la ville. Ton nom vivra éternellement dans la mémoire et dans le cœur des habitants de l'Ecluse; il sera inscrit en lettres d'or dans les annales de la cité, à côté de ceux des grands citoyens dont s'honore la patrie; mais cela ne suffit pas : nous tenons à te donner des preuves de la reconnaissance publique. Que désires-tu ? Parle, mais n'oublie pas que notre dette est immense.

— Betkine est ma fiancée devant Dieu, je la demande pour femme. D'ailleurs ce n'est pas à moi que reviennent tous ces honneurs que vous me décernez. J'en suis indigne. C'est elle qui a surpris le secret de l'attaque et qui me l'a révélé.

— Mais c'est déjà accordé, dit le vieux Willems, fendant la foule en tenant par la main Betkine, rouge comme une cerise et belle d'émotion. Tiens, prends-la ta femme, tu l'as

conquise cette nuit en manquant à la consigne, car c'est pour me tromper que tu as voulu me remplacer. Enfin, c'est une heureuse faute que tu as commise, je te la pardonne, puisque nos magistrats t'en récompensent. Quant à moi, je ne demande qu'une chose, c'est que mon petit fils à venir te remplace à la tour, et qu'il ne soit jamais obligé d'arrêter l'horloge.

— Eh bien, reprit le bourgmestre, nous récompensons Betkine en te donnant à elle et en la dotant. Vos épousailles seront célébrées demain, avec grand éclat. Moi-même je vous unirai. Mais toi, Jantje, que veux-tu pour toi ?

— Si ce n'était pas trop abuser de votre bonté, nobles seigneurs, et puisque vous persistez, bien malgré moi, à m'accorder quelque droit à votre bienveillance, je demande de pouvoir sonner l'heure à perpétuité à la tour.

— Mais, mon garçon, notre pouvoir ne va pas jusqu'à te rendre immortel, répondit le magistrat, qui commençait à craindre que la manifestation dont il était l'objet ne troublât la cervelle du jeune tambour.

— Aussi n'est-ce pas en chair et en os que

je désire rester toujours sonneur; mais en image. On m'a dit qu'il existe d'habiles mécaniciens qui fabriquent des horloges où se meuvent des personnages. Il leur sera facile d'en faire une où je sonnerai l'heure.

La demande du naïf enfant de l'Ecluse lui fut accordée.

Le lendemain c'était encore fête dans la ville zélandaise. Dès le matin les cloches sonnaient joyeusement. Jantje épousait Betkine, magnifique de grâce, de fraîcheur et surtout de bonheur dans son riche costume national. Des diamants brillaient aux oreilles, au cou si blanc, sur la poitrine rebondie et aux doigts effilés de la charmante fille; ils lui avaient été donnés, le matin même, par les dames de la ville; mais, quel que fût leur éclat, il pâlisait devant celui que le plaisir allumait dans les yeux des jeunes époux.

Un an plus tard l'horloge était placée au haut de la tour et la statue, à laquelle le sculpteur avait donné les traits de Jantje, frappait les heures, comme elle le fait encore aujourd'hui

Jantje continua à remplir l'office de son vieux

père, qui s'éteignit près de lui, de Betkine et de Gretchen, comblé d'années par Dieu, et de bonheur par ses enfants et par le petit fils qu'il eut la satisfaction de bénir.

Jantje donna la liberté à ses pigeons, il ne garda que la colombe blanche qui lui avait apporté le message, et les deux petits qu'elle avait alors. Ce jeune couple ailé eut de nombreux descendants. Chaque jour, en montant à la tour, le sonneur emportait une poignée de graines, qu'il déposait près de sa statue. Il habitua ainsi, petit à petit, la lignée de la blanche colombe à aller manger ces graines. Une colonie se fonda dans la tour. Elle existe encore, et possède cette demeure par droit héréditaire. Les colombes voltigent autour de l'image de Jantje. Leur blanche aïeule, messagère de délivrance, avait becqueté sa nourriture dans la main du héros légendaire et, par une de ces chances fréquentes en ce monde, ces générations ailées survivent à la génération de Jantje et de Betkine. Ainsi Chateaubriand rencontra, au Parthénon, des cigognes dont les mères avaient été contemporaines d'Alcibiade.

Quand je dis qu'il n'existe plus de descendants du tambour de l'Ecluse, je me trompe peut-être. Dieu sait si la ville déchue n'en compte pas. Mais le nom de famille de Jantje n'étant pas connu, impossible de suivre sa généalogie. C'est le cas pour bien des illustrations anciennes : On dit Jean de Bruges, Jean de Leyde, sans compter Jean de Nivelles, comme on dit *Jantje van Sluis*. Dans des siècles, le nom de Napoléon aura effacé celui de Bonaparte. Et qu'on ne trouve pas la comparaison entre le petit tambour et le grand empereur ridicule : Il y a plus de gloire à défendre, à sauver ses foyers, qu'à envahir, à conquérir ceux des autres. Les Hollandais doivent être de mon avis. Jantje est aussi haut placé sur sa tour que Napoléon sur la colonne de la place Vendôme.

Parmi les morts historiques, embaumés dans nos souvenirs et qui peuplent nos annales, dans cette immortelle galerie nationale, au milieu de ces guerriers, de ces fiers communiers, entre toutes ces glorieuses figures, les unes grandes et sévères, les autres douces et bonnes, je n'en connais pas de plus modeste et de plus char-

mante que celle de *Jantje van Sluis*, Jean de l'Ecluse. C'est le héros le plus gracieux de la légende flamande.

De la hauteur où l'a placé la reconnaissance publique, Jantje a vu passer bien des choses et bien des hommes. — Vigie toujours éveillée, toujours attentive, il frappe, pour ses concitoyens, les heures du jour et de la nuit, les heures bonnes et mauvaises, les heures de joie et de douleur, l'heure de la naissance et celle de la mort ; je dois dire que, chaque fois que je revois la ville zélandaise, il ne sonne, pour moi, que des heures de plaisir.

Un de ces savants modestes, dont la lampe solitaire éclaire les recoins les plus obscurs de l'histoire et qui, dans leurs veilles laborieuses, préparent des matériaux pour des architectes moins érudits, mais plus en relief, M. Van Daele, l'instituteur de l'Ecluse, par exemple, vous dira peut-être qu'il a trouvé dans les comptes de la ville, en florins et cents, qu'en 1424 Jantje était déjà sur la tour. Nous n'écoutons pas ces écrivains trop exacts et trop peu poétiques, dont tout le soin est d'effacer nos naïves chroniques. N'en est-il pas un qui, de

Hemeling, soldat blessé, payant l'hospitalité de l'hôpital Saint-Jean, à Bruges, par d'immortels chefs-d'œuvre, et prolongeant à l'infini sa convalescence, a fait un bon bourgeois ayant pignon sur rue? A ces mathématiques, appliquées à l'histoire, nous préférons nos vieilles et poétiques légendes.

L'histoire est écrite par des hommes érudits, mais qui peuvent errer. La légende est chantée par le peuple, et la voix du peuple c'est la voix infaillible de Dieu.

Bruges, 15 Mai 1864.

BRUGES. SOUTERRAIN

I

Les étrangers affectionnent la ville de Bruges. Elle en vaut bien la peine. Elle est belle entre toutes, de cette beauté plastique, sculpturale du Nord que ne dépare pas un certain air castillan, qui lui est resté de la domination espa-

gnose. Les balcons couverts semblent encore appeler la sérénade, et, le soir, quand ils s'illuminent à l'intérieur, on croit voir la main d'une charmante senora entr'ouvrir le rideau et un œil noir regarder de haut en bas celui qui regarde de bas en haut.

Je l'avoue, j'aime nos vieilles maisons, avec leurs pignons en escaliers, et ce n'est jamais sans regret que je les vois tomber sous la pioche du démolisseur.

Ab! pauvres maisons éventrées,
Par le marteau du niveleur,
Pauvres masures délabrées !
Pauvres nids qu'à pris l'oiseleur !

Quand vos cloisons mal affermies,
Livrent aux regards insultants
Les secrètes anatomies
Du foyer qui vécut cent ans.

Et qu'on voit au long des murailles
Sous les morsures des grappins,
Flotter, ainsi que des entrailles,
Vos vieux lambeaux de papiers peints.

Mon cœur frémit, ma foi s'écroule
Devant les manœuvres impurs
Dont la cognée ouvre à la foule
La conscience des vieux murs !

Ah ! douloureuses gémonies !
Ils ont tout mis sous l'œil du jour,
Depuis la chambre aux agonies
Jusqu'aux alcôves de l'amour.

Pour les couvrir, montez, ô lierres !
Brisez l'asphalte des trottoirs;
Jetez sur la pudeur des pierres.
Le linceul de vos rameaux noirs.

Cependant, il faut bien le dire, derrière ces façades si ornementées que les archéologues en recueillent les briques ciselées comme des bijoux, derrière ces portes massives, ces vitraux plombés, si avares de lumière, se cachaient parfois des retraites silencieuses, des oubliettes, des souterrains impénétrables, où se passaient de sombres drames ! On voit plus clair dans la maison moderne : le crime s'y cache plus difficilement.

Laissez-moi vous narrer une vieille et lugubre histoire qui a eu ici une de ces vieilles maisons pour théâtre.

Cette maison était située dans la rue Haute, au coin de la rue du Calice. En 1482, elle était occupée par un nommé Arnache, pâtissier en grand renom. Ce qui lui avait mérité cette vogue extraordinaire, c'était le goût

inimitable de certains pâtés à la viande. C'est en vain que ses confrères, jaloux de sa rapide fortune, avaient voulu imiter ces délicieux gâteaux, ils en avaient été pour leurs frais et pour leurs peines. Aussi la boutique de maître Arnache regorgeait-elle de monde. Il était le fournisseur des plus nobles maisons. Les dames de Gruuthuyse, de Crombrugghe, grignotaient ses friandises de leurs dents blanches, et jamais Josse de Damhouder, prévôt de la confrérie du Saint-Sang, ne passait par la rue Haute, en se rendant à la chapelle de la place du Bourg, sans se réconforter chez le fameux pâtissier, car les propriétés tonifiantes des petits pâtés en faisaient recommander l'usage par les médecins, aux personnes d'une constitution débile. C'était la *Revalenta* d'alors. Marie de Bourgogne, elle-même, en faisait un grand usage. Elle en avait bien fait demander la recette par son intendant ; mais, soit manque de soins ou indications fausses, jamais on n'avait réussi les pâtés en question à la cour de la duchesse de Bourgogne, qui demeurait ainsi tributaire de maître Arnache.

Or, à cette même époque arriva à Bruges, en

grand équipage, le seigneur Orlandini, qui venait offrir à la princesse Marie, de retour d'une excursion solennelle dans le Hainaut, avec le duc Maximilien, son époux, des faucons qu'il avait élevés, dressés et habitués lui-même au chaperon. C'était merveille de voir ces oiseaux de haut vol, à ongles et becs de fer, sauter sur le poing et courir sur un leurre. Or, Marie, cette petite-fille de Philippe le Bon, cette aïeule de Charles-Quint, qui passa, comme une ombre charmante, entre ces deux époques, et en qui finit la maison de Bourgogne; cette jeune princesse, douce et mélancolique image de la féodalité mourante, bien plus faite pour porter une couronne de roses que la lourde couronne du Téméraire, Marie aimait la chasse avec passion, surtout la chasse au héron, si abondante dans les marais qui environnaient Bruges à cette époque. Elle partageait en cela les goûts de son père qui donna à l'église de Hal un faucon en argent. Ce fut donc avec plaisir que la princesse apprit l'arrivée du seigneur Orlandini, à qui elle fit connaître qu'elle le recevrait le surlendemain, en l'engageant, pour ce jour là, à une partie de chasse, dans

laquelle elle essaierait les faucons qu'il avait dressés à son intention.

Le surlendemain, toute la cour était prête pour la chasse. Marie de Bourgogne, montée sur sa blanche haquenée, Maximilien sur un palfroy fringant, attendaient dans la cour du château de Maele le seigneur Orlandini.

Les chiens accouplés et hardés en grappes, — car après la chasse aux oiseaux de proie on devait courir le renard — baillaient jusqu'au fond du gosier en hurlant. Derrière se tenaient les veneurs vêtus de cuir, la trompe en sautoir, le fouet à la main, les laisses autour du poing. Plus loin les piqueurs, habillés à la livrée des seigneurs conviés à la chasse royale.

Les nobles chatelaines d'alentour étaient vêtues avec la plus grande richesse, leur coiffure était rehaussée de grandes plumes qu'agitait le vent.

Les courtisans, un peu piqués de l'extrême faveur obtenue par le nouveau venu, se regardaient en souriant et paraissaient heureux de ce retard. Le grand veneur se promenait en

long et en large, il explorait la route du regard pour s'assurer si le seigneur Orlandini n'était pas en vue. Le tressaillement des sourcils de Maximilien, le mouvement nerveux avec lequel Marie agitait son fouet et en frappait sa blanche cavale disaient assez l'impatience qui gagnait les maîtres comme les serviteurs. Enfin le noble étranger et ses oiseaux n'arrivant pas on se mit en chasse. C'était la première fois qu'une telle infraction aux sévères lois de l'étiquette et au respect dû aux princes avait lieu.

Qu'était-il donc arrivé au seigneur Orlandini ?

La veille il était sorti seul, de l'hôtellerie où il était descendu, pour voir les curiosités de cette ville si belle et si riche qu'on en parlait partout, et depuis lors on ne l'avait pas revu. Ses gens, inquiets de son absence, parcouraient les rues, s'informant partout de leur maître. Nul ne l'avait vu. Après huit jours de vaines recherches, les magistrats s'émurent de cette disparition. La cour s'en préoccupa également, et Marie de Bourgogne fit annoncer, à son de

trompe, qu'une somme très-forte serait donnée à celui qui pourrait fournir des renseignements sur le noble étranger. Alors un vieux mendiant, connu sous le nom de Marchus, qui stationnait depuis plus de vingt ans sur la place du Bourg, près du porche de l'église Saint-Donat, se présenta devant le magistrat, et déclara que le jour de la disparition du seigneur Orlandini il avait demandé l'aumône à un gentilhomme vêtu comme l'indiquait le signalement; que celui-ci lui avait jeté, par inadvertance, une médaille en or, au lieu d'une pièce de monnaie, ce dont il s'aperçut alors que le seigneur était déjà assez loin; qu'il voulut courir après lui, du côté de la rue Haute où il se dirigeait; mais que l'ayant vu entrer chez maître Arnache, le pâtissier du coin, il se posta près du palais du Franc, afin de le voir sortir. La nuit tomba sans qu'il reparût. Alors Marchus crut qu'il n'avait pas fait assez bonne garde et que l'étranger avait quitté la maison du pâtissier pendant qu'il demandait l'aumône aux dames qui sortaient de l'office. La médaille était donc restée entre ses mains. Les serviteurs d'Orlandini la reconquirent.

Enfin on était sur les traces. On se rendit chez Arnache pour savoir à quelle heure l'étranger était sorti de sa boutique et ce qu'il y avait fait. Le mari répondit brusquement qu'il venait chez lui tant d'étrangers, qu'il ne pouvait se rappeler celui dont on parlait; la femme rougit beaucoup et rentra précipitamment dans l'intérieur du logis.

On s'informa dans le voisinage; personne n'avait vu sortir de chez Arnache l'étranger que sa haute stature, son teint bistré et surtout le grand manteau dans lequel il se drapait, devaient faire remarquer.

Alors les soupçons se portèrent sur le pâtissier.

Le soir du même jour, après le couvre-feu, la maison fut cernée et le bailli, suivi des estafiers, frappa à la porte d'Arnache. Elle ne s'ouvrit qu'après la troisième sommation faite au nom de la loi. Alors, commença une perquisition rigoureuse, qui n'amena d'abord aucun résultat. Cependant, au moment de se retirer et en passant par une arrière-boutique disposée en petit salon, pour ceux qui voulaient

manger des pâtisseries dans l'établissement même, un homme de justice remarqua un filet de lumière qui paraissait sortir du plancher, il se baissa et se convainquit que cette lueur devait venir d'une cave. Le pâtissier, interrogé, dit que son four était sous cette chambre basse et qu'il était en train de cuire des gâteaux pour la fête des Rois qui était le lendemain, et comme il refusait de laisser visiter cette cave, on se mit en devoir de soulever le plancher. Quand la brèche fut assez large, un homme y passa; mais à peine fut-il descendu dans ce souterrain qu'on l'entendit jeter un cri épouvantable. On s'empressa à son secours. Il était évanoui!

Un spectacle affreux s'offrit alors aux regards des agents de la justice :

Sur une table longue était étendu un cadavre nu, en partie dépecé. La tête seule était intacte. On reconnut le seigneur Orlandini. Dans un coin, sur un billot, était de la viande fraîche, hachée menu.

On conduisit Arnache et sa femme en prison.

Les recherches auxquelles on se livra amenèrent d'horribles découvertes : En fouillant le sol, on trouva beaucoup d'ossements humains.

Quand un chaland entrait dans l'arrière boutique, il devait passer sur une trappe. Lorsqu'il était gras et jeune, et surtout étranger à la ville, la trappe s'ouvrait et il était précipité dans un coupe-gorge, dont il ne sortait que sous la forme de ces petits pâtés inimitables, qui faisaient les délices des bons bourgeois de Bruges et la fortune du pâtissier.

Le procès des époux Arnache ne fut pas long. Condamnés à mort, leur supplice eut lieu au marché du Vendredi, au milieu d'un concours immense de monde ; il fut cependant exempt du luxe de cruautés en usage à cette époque : On avait trouvé en leur faveur cette singulière circonstance atténuante qu'Arnache et sa femme n'avaient jamais mangé des pâtés de chair humaine qu'ils livraient à la consommation. Quant à ceux qui en avaient goûté, ils eurent des remords d'estomac qui en conduisirent plusieurs au tombeau.

La maison fut rasée et les souterrains comblés.

Croyez bien que je ne regrette ni ce bon vieux temps, ni ce vieux pignon.

18 Novembre 1864.

II

Noblesse oblige. La ville de Bruges garde des allures de reine. Elle ne fait rien d'une manière mesquine. Donne-t-elle des fêtes publiques, elles sont splendides, brillantes, sans pareilles. Elles rappellent les merveilles de

l'époque de la création de l'ordre de la Toison-d'Or. Veut-elle ajouter un monument de plus aux édifices qui la couronnent, diamants de pierres que lui a légués l'antiquité, elle fait les choses en grand, déblaie le terrain, fait table rase, abat trente, quarante, cinquante maisons, et sur cette vaste place, elle élève une construction nouvelle, digne de figurer dans une cité où l'on marche en plein XV^e siècle, dans des rues où l'art se pavane dans toute sa gloire.

On peut, dès à présent, se faire une idée de ce que sera le terrain sur lequel s'élèvera le théâtre. Les vieilles maisons, dont la figure fardée cachait la décrépitude, tombent sous le marteau du démolisseur; l'ancienne salle de spectacle n'est plus, et déjà, comme par l'effet d'un lever de rideau, se dessine, à l'ouest, le profil noir de la maison gothique de la rue des Tonneliers, dont la sombre grandeur appartient à une autre époque et qui semble oubliée dans le mouvement de l'architecture moderne.

Les archéologues s'extasient devant cette construction, dont je m'éloigne en frémissant, car elle me rappelle, avec sa figure sombre, ses petites fenêtres comme des yeux sans re-

gard, ses grilles, ses judas, ses souterrains, l'herbe qui croit dans ses cours, la funèbre figure du moyen âge.

Mais tout n'est pas triste dans ces aspects : Un peu plus loin, à droite, l'œil se repose sur une charmante tourelle cylindrique qui dominait naguère le palais des fastueux ducs de Bourgogne, qui, plus tard, servit de demeure au comte d'Egmont, cette victime de Philippe II, à qui Bruxelles a élevé une statue.

Ces débris, qu'on devrait photographier, ont un étrange cachet : au clair de lune, surtout, ils ont la grandeur de la dévastation et la majesté des ruines. Des escaliers sans appuis serpentent dans le vide; des portes s'ouvrent dans l'air, comme pour livrer passage aux sylphes; des arcades isolées ressemblent aux arches d'un pont suspendu. Dans des cours petites et obscures, de vieux lierres quittent à regret le mur avec lequel ils vivaient dans une intimité séculaire, des giroflées s'épanouissent sur ces murailles; leurs fleurs dorées et parfumées semblent avoir emprunté au chaud rayon du soleil printanier qui les a fait éclore sa brillante couleur. Des touffes épaisses de joubarbe sont

tombées dans les décombres avec les tuiles moussues des toits effondrés. Le bois est pourri, la pierre est moisie. Un lézard se traîne sur l'humide margelle d'un puits béant. Les alcoves, jadis discrètes, livrent leurs secrets à tous les regards. Les cheminées éventrées montrent leur intestin noir de suie. Les lambeaux de papiers peints flottent aux quatre vents du ciel. On entre, par la brèche, dans les salons où s'assemblait la famille, dans le sanctuaire où vécut l'aïeul, où naquit l'enfant. Le secret du foyer séculaire est violé, et le cri-cri qui l'habitait fait retentir l'air de sa triste chanson, tandis que les souris et les rats, chassés de leur retraite, se livrent, dans ces débris, à des pérégrinations désespérées. Les chauves-souris tourment ahuries sur ces ruines, cherchant en vain les vieux abris qui leur servaient de demeures, et demain l'hirondelle, attirée par un printemps hâtif, ne trouvera plus la vieille fenêtre où elle avait suspendu son nid. Le nid a disparu avec l'ogive.

Une immense curiosité s'attache aussi au sous-sol de ces vieilles maisons qui appartenaient à l'ancien Bruges. Que de mystères en-

fouis sous la terre! Combien de secrets ne cache-t-elle pas dans ses ténèbres et son silence? Elle garde les tombes et des trésors! Aussi, chaque fois que la sape du démolisseur résonne creux, combien d'illusions dorées, de rêves de fortune, de mirages ambitieux traversent l'esprit du piocheur! C'est la fin de sa misère, le bonheur de sa compagne, de ses enfants, qui lui apparaissent sous la forme d'un trésor enfoui naguère par un avare ou par un exilé qui n'est pas revenu! Qui sait? Cela s'est vu, et

Ce qu'on vit une fois ne peut-il se revoir?

Cette curiosité, qui pousse l'homme vers l'inconnu et lui fait explorer les mystères des ruines, les ouvriers employés à la démolition du quartier que doit occuper le nouveau théâtre l'ont éprouvée, et elle n'a pas été trompée.

Ecoutez ce lugubre récit, vieux comme une légende, terrible comme un drame, mais vrai comme l'histoire. Il s'agit d'une découverte faite dans les ruines dont je vous parle. Je regardais les travailleurs — car moi aussi je suis curieux de l'inconnu — briser, à coups de pioche, la voûte d'une vieille cave. Elle avait déjà cédé à leurs efforts, quand, dans un angle qu'un rayon

de soleil vint tout à coup, et pour la première fois illuminer, un ouvrier découvrit une porte murée. Il frappe le mur de son marteau. Il n'y a pas à s'y tromper, le vide est derrière. L'ouvrier appelle son aide. On se concerte. Fera-t-on une brèche dans le mur ou laissera-t-on, pour l'éternité, le mystère à la nuit, à la solitude ! Il faut se décider. Le temps presse, car on a ordonné de combler le vide avec des décombres.

Que risquez-vous ? dis-je aux deux hommes. Ils se regardèrent. La superstition domine toujours chez cette classe et le diable reste pour elle le grand machiniste de l'inconnu. Cependant l'idée d'une fortune à découvrir, peut-être, combattait, chez ces hommes, la terreur que leur inspirait une exploration souterraine.

— Voulez-vous rester avec nous, monsieur ? me dirent-ils, nous risquerons l'aventure et vous en aurez votre part.

— Frappez, dis-je. S'il y a quelque chose, tout sera pour vous.

Deux coups de pioche tombèrent à la fois sur

le mur. Il était solide. Enfin quelques-unes de ces grandes briques, comme on en employait anciennement, tombèrent, et, à l'odeur qui s'exhala par l'ouverture, nous comprîmes de suite que nous aurions un vaste champ à explorer. La muraille était dure et épaisse, il fallut longtemps pour que la brèche pût livrer passage à un homme. Nous nous étions munis d'une lampe et d'allumettes chimiques. J'avais, en outre, mis un paquet de bougies dans ma poche et de l'eau-de-vie dans ma gourde.

— Passez le premier, monsieur, me dit un des ouvriers.

Je feignis de recevoir comme une marque de déférence cette invitation qui était dictée par un tout autre mobile et, la lampe à la main, j'enjambai la brèche. J'étais sur un petit palier au bout duquel je trouvai un escalier en pierre. Avant de m'y engager, j'appelai mes hommes. Ils me suivirent. Nous descendîmes une vingtaine de marches étroites, puis nous trouvâmes, au pied de l'escalier, un espace carré. Nous avions devant nous une porte basse cintrée, en bois de chêne; à droite et à gauche deux autres

portes plus petites. Il était évident que nous étions dans une demeure souterraine qui avait eu ses habitants.

Nous hésitâmes un instant. Non pas que nous ne fussions bien décidés à poursuivre l'exploration de ces lieux sombres ; mais nous ne savions quelle porte choisir. Marchons devant nous, dit le plus jeune. Nous suivîmes ce conseil et bientôt, grâce à nos efforts réunis, la porte cria sur ses ais vermoulus et tourna sur ses gonds rongés par la rouille. Un courant d'air épais et malsain se dégagait aussitôt d'un nouveau vestibule et éteignit notre lampe. L'obscurité était profonde. Nous avions du mal à respirer. Le phosphore, en traçant une ligne de feu sur la muraille noire, nous rendit la lumière et le courage. Nous étions en face d'une galerie assez large, dallée de marbre. Aux pendentifs des voûtes étaient suspendues des lampes en terre cuite, qui naguère avaient éclairé les ténèbres où nous marchions avec précaution et en parlant bas, car il nous semblait que le bruit de notre voix aurait pu faire écrouler sur nous ces murs séculaires ou évoquer les hôtes de ces mystérieux réduits pour nous demander compte

de notre témérité. Mais, comme dans les catacombes, nous ne voyions que la nuit, nous n'entendions que le silence.

Cette galerie se terminait par une nouvelle porte à deux battants, beaucoup plus grande. Nous conclûmes qu'elle devait nous conduire au but de notre exploration et, en effet, après l'avoir ouverte avec peine, nous nous trouvâmes en présence de quelque chose d'étonnant, de merveilleux, de terrible.

Ce qui me frappa, ce fut d'abord une odeur qui me rappela celle que laisse une lampe qui s'éteint lentement faute d'huile. La salle, à l'entrée de laquelle nous nous trouvions, était trop vaste pour être éclairée en entier par le cercle restreint que projetait notre modeste luminaire. Nous entrevoyions seulement, se perdant dans l'obscurité du fond, des colonnes de pierre, admirablement sculptées, soutenant des voûtes aux nervures fines et déliées. Décidément le local demandait une illumination plus splendide. J'allumai des bougies et nous avançâmes.

Alors un singulier spectacle s'offrit à nos

yeux : Nous étions dans une magnifique salle dont les murs étaient recouverts d'une tapisserie en cuir doré. Des bahuts en chêne sculpté étaient rangés autour. Les chaises aux pieds tors, étaient aussi en cuir avec de gros clous dorés. Une grande table occupait le milieu du salon. Nous nous en reprochâmes et nous vîmes, assis près de cette table, nous tournant le dos, un cavalier et une dame en costume du XV^e siècle. Ils ne se retournèrent pas au bruit que nous fîmes. Mais nous marchions si doucement ! Je me croyais transporté dans le royaume de la Belle au bois dormant.

L'inconnu touche au terrible. Aussi lorsque, en me plaçant en face des deux personnages et en les éclairant de ma bougie, je vis leur figure parcheminée pétrifiée dans la mort, je sentis un frisson me parcourir le corps et hérissier mes cheveux !

Il paraît que ce souterrain, comme certaine crypte d'Allemagne, a la propriété de conserver les corps. Ceux que nous avions devant nous avaient gardé toutes les apparences de la vie. Mais comment ce jeune et fier chevalier, cette belle et noble dame se trouvaient-ils là, depuis

des siècles, dans ce funèbre tête-à-tête, qui avait peut-être commencé par un rendez-vous d'amour ?

Je me perdais en conjectures quand je vis tracés sur la table, avec une braise empruntée au foyer, ces mots : « La lampe s'éteint. La mort » horrible de la faim s'avance vers nous hâve » et décharnée. Pardonnez-nous, ô mon Dieu ! » et vous qui retrouverez nos cendres, priez » pour nous. »

Je fis le tour de la salle et je trouvai, en face de la porte d'entrée, une petite porte recouverte d'une draperie. Marchons, dis-je à mes compagnons. Ceux-ci ne se souciaient guère de poursuivre ce sombre pèlerinage dans le domaine de la mort. Un peu d'eau-de-vie leur rendit du courage. Cette porte tenait mieux que les autres. Quand nous eûmes eu raison de sa résistance, nous reculâmes d'horreur ! Un squelette, appuyé sur une longue rapière, défendait le passage ! Autour de lui, sur un sol visqueux, grouillaient d'affreux crapauds que la lumière faisait fuir. Depuis des siècles ce mort, sentinelle immobile, gardait cette porte.

Nous ne poussâmes pas plus loin nos découvertes. C'était assez pour une première étape. Nous nous assurâmes seulement que cette dernière galerie confinait à la rue des Tonneliers. Des deux portes au bas du premier escalier, l'une conduit à une galerie se dirigeant vers la rue des Balais, où l'on prétend que doit encore exister la chapelle souterraine des Templiers; l'autre aboutit à un autre escalier qui va vers le canal intérieur.

Nous revîmes le jour avec une joie inexprimable. Notre poitrine oppressée aspira avec délices l'air vif des vivants. Cependant je me promis bien de retourner voir ces lieux et rechercher d'autres mystères dans les méandres de ce labyrinthe souterrain où, fuyant les persécutions, ou la jalousie, vécurent peut-être des proscrits et s'aimèrent sans doute des amants.

Bruges, 1^{er} Avril 1866.

Après avoir ainsi remonté les cours des siècles, fouillé nos vieilles annales, avoir vécu, par la pensée, avec les générations anciennes, avoir demandé aux anciennes demeures, qu'elles habitèrent, le secret de leurs habitudes, de leurs mœurs ; après avoir respiré l'air moisi des vieux édifices, porté nos pas dans ce sous-sol plein de cachettes, de souterrains, d'ou-

bliettes sombres, nous revenons toujours avec joie respirer l'air plus pur de notre époque et nous réchauffer aux chaudes effluves du soleil de la civilisation.

Le passé est curieux à observer ; mais quand on sort de ses labyrinthes ténébreux de ses méandres obscurs, on jouit mieux de l'espace, de la liberté, qui sont la santé de l'âme et du corps.

Certes, ce qui reste des monuments anciens, les ruines respectables qui semblent défier la lime des siècles, les vieux édifices, solides comme les hommes de fer qui les habitaient, et que le temps a revêtus de son vernis inimitable, ont droit à notre vénération ; mais si la foi, moins vive, n'inspire plus de ces cathédrales gothiques dont la construction durait cent ans, si l'esprit communal, toujours aussi solide, mais s'affirmant moins par des œuvres matérielles, n'élève plus de fiers beffrois pour y placer, dans des armoires de fer, les titres de noblesse de la cité, c'est-à-dire les chartes contenant les libertés de la commune, ne calomnions pas trop notre époque car elle a fait beaucoup pour

améliorer la condition humaine, pour relever l'homme.

Galilée a pu dire *E pur si muove*. C'était beaucoup pour son époque, trop même, puisqu'il expia cette vérité.

Plus heureux que lui nous pouvons ajouter à sa maxime : *Le monde marche*.

Nous ne sommes plus la roue qui tourne sur elle-même; mais celle qui tourne en avançant.

Nous avons à nos ordres les ailes blanches de la vapeur; le coursier de feu de la locomotive, la route de fer unie; nous comblons les ravins, nous aplanissons, nous tournons, nous perçons les montagnes, le fil électrique porte notre pensée par les airs sur des ailes plus rapides que celles de l'hirondelle et par les profondeurs de l'océan. La mécanique, prêtant à l'homme sa puissante musculature, ses bras de fer, n'exige plus de lui que la direction intelligente de la force brutale.

Dieu mesure le vent à la toison des brebis. C'est merveille de voir comme il mesure aussi les ressources aux besoins de la créature. Ces besoins primordiaux sont la nourriture, le

chauffage, l'éclairage. L'homme commence par se tisser des vêtements au moyen de grossiers filaments, car le tissage a précédé le filage dans l'ordre industriel. Plus tard, le lin et le chanvre, filés par les femmes, ne suffisent plus à une consommation toujours croissante. Alors le coton est cultivé par l'esclave et filé par de puissantes machines. Mais la guerre éclate en Amérique, le coton manque ; on lui trouvera bientôt des succédanées, et l'industrie s'enrichira de nouvelles matières premières. Le blocus continental a fait trouver le sucre de betteraves et révélé l'usage de la chicorée pour remplacer le café.

Le globe se peuple, les grandes forêts s'épuisent et disparaissent. Le temps n'est plus où, dans la demeure féodale, un chêne entier est jeté dans la vaste cheminée de la salle d'armes où le seigneur tient sa cour. L'homme cependant ne périra pas de froid : aidé par le hasard, cet agent de Dieu que nous préférons appeler la Providence, et conduit plus tard par la science, il arrachera le charbon aux entrailles de la terre, et les forêts devenues inutiles produiront du blé pour le nourrir. Mais les solitudes de-

viennent plus rares ; obéissant aux prescriptions de la Génèse, les nations croissent et multiplient. L'homme, qui veut prolonger sa vie par la veille, a besoin d'éclairer ses nuits ; les plantes oléagineuses sont cultivées en abondance, mais elles prennent la place des plantes nourricières. Patience, la science est là qui veille : le gaz est découvert ; mais il est la lumière du riche, et c'est la lampe du pauvre qu'il faut alimenter, c'est l'éclairage démocratique qu'il faut découvrir ; la nature y pourvoira : l'huile minérale jaillit et l'homme a ravi le feu non au ciel comme Prométhée, mais à la terre.

Voilà les miracles du progrès, ils brillent dans l'espace, ils plaident la cause de la perfectibilité humaine, et pourtant il y a encore des gens qui, à la lueur de cette lampe qu'il alimente, en se servant de la vapeur, de l'électricité, maudissent le progrès et le nient. Cependant l'ouvrier, en lisant, à la clarté du pétrole, les livres de la bibliothèque populaire, apprendra à l'aimer, le reconnaîtra pour maître et le bénira malgré ses détracteurs.

La distance est supprimée, l'obstacle maté-

riel n'existe plus. Nous n'avons plus à vaincre que celui de l'ignorance. Portons donc la lumière dans les recoins obscurs de l'intelligence humaine, où croissent les ronces, le chiendent de la superstition, les orties, les chardons du fanatisme; toutes mauvaises herbes que la culture fait disparaître pour les remplacer par des plantes nourricières, des fruits savoureux, des fleurs fraîches et parfumées. Eclairons les oubliettes où l'on enferme la raison humaine.

Nos maisons sont claires, que toutes les intelligences perçoivent de même les rayons de ce soleil de l'âme, qui est la vérité; de ce phare du progrès, qui est la science. Et si parfois nous nous prenons à regarder en arrière, que ce ne soit pas pour nous immobiliser, comme la femme de Loth, mais seulement pour mesurer la route parcourue dans la voie large et droite du beau, du juste, du bien, et en répétant le mot d'ordre de la civilisation : *En avant.*

Bruges, le 10 Décembre 1867.

FIN.

TABLE

	Pages.
Le Pavillon de chasse d'Uytkerke . .	5
Ic hou de Brouck	45
Nathalie, Souvenir de Blankenberghe .	77
Les cinq anneaux	127
Légende de la dentelle.	163
Jantje Van Sluis, <i>Jean de L'Ecluse</i> . .	207
Bruges Souterrain	267
Conclusion.	293





